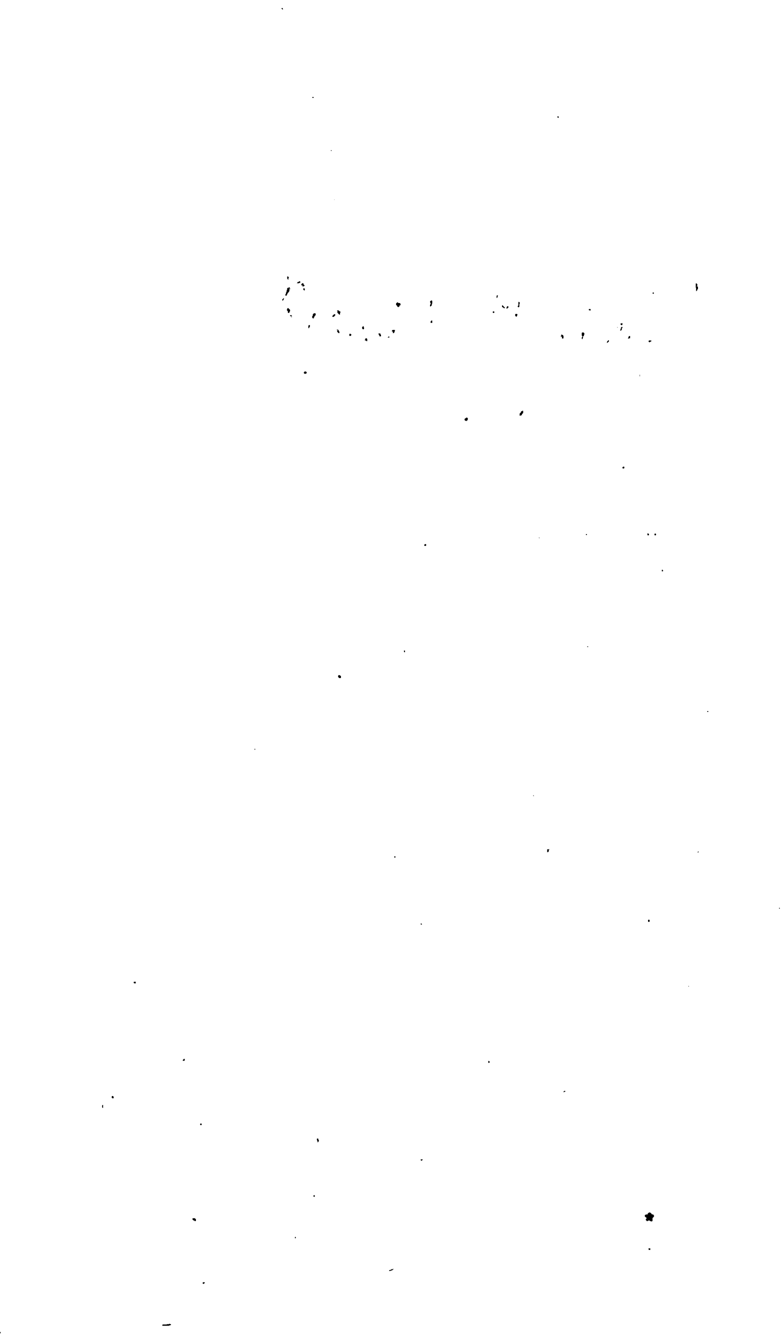




RÉCITS DE BYZANCE

ET

DES CROISADES

DU MÊME AUTEUR

Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de la terre d'outre-Jourdain. Un volume in-8° orné de gravures . . . . 7 fr. 50

Expédition des « Almugavares » ou Routiers catalans en Orient (de l'an 1302 à l'an 1311). Ouvrage accompagné d'une carte. Un volume in-8° . . . . 7 fr. 50

Le Tombeau d'une impératrice byzantine en Espagne. Plaquette in-8° illustrée. . . . . 2 fr. 50

Vieux Soldats de Napoléon. Vignettes de MM. Paul Chardin et Gusman. Plaquette in-8° . . . . 5 fr.

Derniers Soldats de Napoléon. Dessin de Job. Plaquette in-8°. Prix . . . . 5 fr.

Campagnes du roi Amaury Ier de Jérusalem en Égypte, au XIIe siècle. Un volume in-8° avec une carte . . . . 7 fr. 50

Soldats de Napoléon. **Journal de route du capitaine Robinaux (1803-1832).** Un volume in-16 avec un fac-similé . . . 3 fr. 50

Soldats de Napoléon. **Lettres du commandant Coudreux à son frère (1804-1815).** Un volume in-16, avec un portrait et un fac-similé . . . . 3 fr. 50

Mémoires du commandant Persat (1806-1844). Un volume in-8. Prix. 7 fr. 50

Charlotte d'Albret, femme de César Borgia, et le château de La Motte-Feuilly. Un volume in-8° avec gravures . . . 5 fr.

Le Siège, la Prise et le Sac de Constantinople par les Turcs en 1453. Un vol. in-8° cavalier avec 20 gravures hors texte. 10 fr.

Prise de Saint-Jean-d'Acre, en l'an 1291, par l'armée du Soudan d'Egypte. Un volume in-8° avec 3 gravures . . . . 5 fr.

Un Empereur de Byzance à Paris et à Londres. Un volume in-8° avec 3 gravures . . . . 5 fr.

Voyage dans les Abruzzes et les Pouilles (3-17 mai 1914). Un volume in-8° avec gravures dans le texte. . . . . 5 fr.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

GUSTAVE SCHLUMBERGER
MEMBRE DE L'INSTITUT

RÉCITS DE BYZANCE
ET
DES CROISADES

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1917

Dans ce volume se trouvent réunis un certain nombre d'articles publiés par moi à diverses époques dans *les Débats*, *le Gaulois*, *le Temps* et *la Revue hebdomadaire*. Presque tous sont consacrés à la tragique histoire de Byzance ou aux actions héroïques des guerriers de la Croisade. Le lecteur, malgré les intenses préoccupations de l'heure présente, trouvera peut-être quelque intérêt à ces récits de sièges et de combats fameux illustrés par la vaillance de nos pères, les Francs de la Croisade, aux rives lointaines du saint royaume de Jérusalem, comme à ceux des luttes courageuses des basileis byzantins durant tant de siècles contre tant d'ennemis acharnés d'Occident ou d'Orient.

Gustave SCHLUMBERGER,

Paris, 1er novembre 1916.

RÉCITS DE BYZANCE
ET
DES CROISADES

I

LE SIÈGE DE CONSTANTINOPLE PAR LE SOUVERAIN OU KHAGAN DES AVARES SOUS LE RÈGNE DE L'EMPEREUR HÉRACLIUS, AU SEPTIÈME SIÈCLE.

En l'an du Christ 626, après une série d'expéditions heureuses contre les Perses, la situation de l'empire byzantin était devenue presque subitement déplorable. L'empereur, le héros Héraclius, luttait aux environs de Trébizonde avec une faible armée défendant les provinces d'Arménie et du Caucase contre un des lieutenants du terrible Chosroès, le roi des Perses, qui inondait de ses troupes tout le continent d'Asie. Une autre des armées de Chosroès, après avoir traversé toute l'Anatolie, assiégeait Chalcédoine — le Kadi-Keui d'aujourd'hui — et n'était

donc plus séparée de Constantinople, la capitale de l'empire, que par le détroit du Bosphore. Cette armée était commandée par un des plus fameux lieutenants du roi des rois, Sarbar, dit le Sanglier royal.

Soudain, une nouvelle affreuse vint décupler encore les périls de cette situation extraordinaire. La féroce nation des Avares idolâtres campés depuis de longues années sur les rives du Danube, marchait tout entière sur Constantinople. Son chef suprême, le Khagan, celui que les rares chroniques chrétiennes de l'époque ne nomment jamais que « le Réprouvé », avait fait alliance contre l'ennemi commun avec Chosroès, le roi des rois. Cette nation scythique, victorieuse des Longobards, des Gépides, des Bulgares, des Francs, des Slaves, qui ne vivait que sous la tente et dans ses chariots, dont la puissance formidable s'étendait à ce moment des rives du Danube à celles de la Theiss et de l'Elbe supérieur, était attirée vers le Bosphore par l'espoir de piller les trésors fabuleux de la Ville gardée de Dieu, la plus riche cité du monde à cette époque. Cette capitale, privée de son héroïque souverain, surprise presque sans défense, fut alors sauvée par l'héroïsme de deux hommes qu'Héraclius avait chargés de le remplacer, le patriarche Serge ou Sergios et le maître de la milice Bonus. Ces deux héros ne faillirent point à la mission que le basileus leur avait confiée.

L'immense armée des barbares du Nord, féroce,

d'aspect effrayant et pittoresque, s'avançait de toutes parts. C'était la première fois, depuis les temps de Constantin qui avait fait la grandeur de Constantinople près de trois siècles auparavant, que les barbares attaquaient la capitale de l'empire d'Orient. Une première fois déjà, il y avait neuf ans, leurs avant-gardes s'étaient avancées jusque dans les faubourgs de la grande cité, mais elles n'avaient pu s'emparer de la ville et s'étaient retirées au loin, emmenant, de tout l'empire, 270.000 captifs. « Sors de ma présence et va, si tu le veux, rejoindre les tiens », avait crié le Khagan à l'envoyé impérial qui était venu jusqu'à Andrinople tenter de fléchir sa colère. Et, faisant résonner ce fouet qui lui servait de sceptre et dont les claquements, neuf ans auparavant, avaient déjà glacé d'effroi les malheureux Byzantins, il avait ajouté ces mots : « Sachez que, si vous ne me livrez pas tous vos biens, je ne laisserai pas pierre sur pierre dans votre cité et que vous serez mes esclaves ! » L'armée avare, suivie de dix autres peuples, s'était rapidement avancée sans rencontrer de résistance.

Les malheureux Constantinopolitains se tenaient renfermés derrière les murs de leur ville. L'immense armée ennemie forte de plus de quatre-vingt mille combattants occupait tout l'infini plateau qui va du fond de la Corne-d'Or à la mer de Marmara. Les églises des villages incendiés flambaient tout le long

du Bosphore et de Marmara. Les Perses de Sabar, de leur côté, s'apprêtaient à passer le Bosphore. Quelle guerre étrange et combien compliquée! « Le Slave coudoyait le Hun. Le Scythe se rencontrait avec le Bulgare. Le Mède aussi était devenu son compagnon. Cette violente tempête, ce vent pernicieux soufflait sur la Thrace et sur la Cité gardée de Dieu! »

Une journée entière le Réprouvé garda le silence. Il organisait ses bataillons indisciplinés armés d'arcs, de javelots et d'épées massives. Tout l'espace compris le long de la Grande Muraille théodosienne, qui défendait la cité reine, se trouva comme instantanément garni d'Avares, de Bulgares, de Gépides. Au fond de la Corne-d'Or, à l'embouchure du Cydaris, près du faubourg populeux de Saint-Mamas qui est l'ombreux Eyoub d'aujourd'hui, des centaines, plutôt des milliers de barques monoxyles, c'est-à-dire creusées chacune dans un seul tronc d'arbre, construites et maniées par des auxiliaires slavons menés à coups de fouet par leurs chefs avares, attendaient pour transporter les assiégeants sur les différents points de cette immense enceinte.

Un tumulte infernal faisait de cette colossale agglomération comme une scène de l'enfer. Songez que, d'autre part, les Perses innombrables, campés à Chalcédoine, n'attendaient que les bateaux de leurs sauvages alliés pour franchir le détroit. Au triangle

dessiné par Constantinople répondait, on l'a fort bien dit, un autre triangle marqué par les deux armées ennemies. Bien combinée, cette attaque devait être mortelle. Le général des troupes assiégées, Bonus, un brave cependant, était tellement consterné de cette éventualité qu'il ne cessait de se montrer aux portes de la ville ou sur les créneaux pour adresser au Khagan et à ses sujets les plus suppliantes prières. « Acceptez le tribut que nous vous offrons, » leur criait-il d'une voix lamentable. Hélas, les barbares hurlant mille injures, en dix langues diverses, lui répondaient par ces paroles impitoyables : « Retirez-vous ! Retirez-vous ! Nous ne voulons pas de votre argent. Il nous faut tous vos biens. Il nous faut votre Cité ! »

Malgré tant de circonstances funestes le Khagan et son immense et hirsute armée furent, on va le voir, battus dans toutes leurs entreprises. L'assaut de la Grande Muraille du côté de la terre, la jonction avec les Perses à travers le Bosphore, l'attaque de la Corne-d'Or par les flottes innombrables des barques monoxyles, échouèrent devant la vigilance, le courage, la ruse de Bonus et de ses soldats. Le patriarche, de son côté, avait mobilisé, on va le voir aussi, en faveur de sa chère Cité, la plus redoutable, la plus invulnérable des protectrices, la Vierge toute Sainte, patronne auguste de Byzance !

Ce siège terrible avait donc commencé avec fureur.

« Le Khagan, dit l'historien d'Héraclius, Drapeyron, disposa d'abord tous ses engins sur une ligne continue. Les béliers, les pierres lancées par les catapultes ébranlaient le rempart et décimaient leurs défenseurs. Mais à la grêle des pierres répondait la grêle des traits, et les rangs des Grecs à chaque instant éclaircis se regarnissaient sans cesse. » On était à l'extrême fin de juillet. Le 1er août, douze tours de bois gigantesques, revêtues de plaques de métal, dont la hauteur égalait presque celle du rempart, se dressèrent soudain entre les portes Polyandrion et Saint-Romain, dans la région la plus élevée de la Grande Muraille qui protège la Cité entre Marmara et l'extrémité de la Corne-d'Or.

« Mais, poursuit Drapeyron, l'un des matelots employés comme auxiliaires opposa à ces machines énormes aussi compliquées que formidables une autre machine aussi simple que meurtrière. Il fixa sur un plancher mobile un mât muni d'une nacelle que des poulies élevaient ou abaissaient à volonté et qui suivait les tours roulantes dans leurs évolutions; un soldat descendait de la nacelle pour les incendier. C'était là un poste d'honneur très périlleux mais très envié.

« Lorsque les tours s'approchèrent de la muraille, une vertu divine, rapporte le patriarche Nicéphore, chroniqueur de ces événements étranges, les renversa aussitôt et détruisit les soldats avares qui s'y trouvaient en foule. »

Le patriarche Sergios parcourut ensuite processionnellement l'interminable ligne du rempart, suivi de son innombrable clergé, élevant dans ses mains et présentant à la multitude barbare assiégeante « l'image terrible de la très sainte Vierge des Blachernes », cette icône miraculeuse que, dès longtemps déjà, les habitants de Constantinople considéraient comme le palladium tout-puissant de leur cité. Les sauvages fils de la steppe, pénétrés d'une muette horreur, détournèrent la tête, pleins d'effroi. « Beaucoup périrent sous les traits d'un invisible archer ! »

Le Khagan, pour se procurer le répit nécessaire à l'accomplissement de son second dessein, fit semblant de modérer ses exigences et pria le patrice Bonus de lui envoyer des députés. On choisit pour ce rôle « des hommes à la parole harmonieuse et conciliante », sénateurs et dignitaires ecclésiastiques ayant à leur tête le patrice Athanase. Ils se rencontrèrent dans le camp du Réprouvé avec « trois hommes vêtus de soie » qui furent reçus avec de grands honneurs. C'étaient les émissaires de Sarbar, le chef de l'armée perse campée sur la côte d'Asie, « l'esclave de la Perse ». Ils étaient chargés « d'aiguiser une épée déjà affilée, de stimuler le feu par le feu ».

Le Khagan les fit asseoir, tandis que les délégués impériaux restaient debout, tête nue. Dans un langage injurieux, le sauvage potentat menaça les By-

zantins de sa fureur et de celle de ses alliés. « J'aurai incessamment, leur dit-il, votre ville et tous vos biens. Il vous faudrait, pour m'échapper, nager comme des poissons ou voler comme des oiseaux. Ne comptez pas sur votre empereur; son entrée en Perse n'est qu'une fable, il n'a pas d'armée. » Sans se laisser intimider, les ambassadeurs grecs résistèrent à toutes ces menaces.

Cette attitude excita la fureur des envoyés perses qui, dans leur parler rauque et guttural, exprimaient aux Grecs leur mépris et leur colère. Le « tyran des Scythes », le terrible Khagan, grinçant des dents, trépignait de colère. Les négociations furent rompues. Les Grecs, avisés par l'imprudent souverain que les Perses allaient passer le détroit pour lui porter aide, ne s'occupèrent que de garder l'entrée de la Corne-d'Or et de fermer tous les passages. Ce leur fut aisé, car ils étaient maîtres de la mer.

Les trois envoyés persans furent aperçus et surpris, malgré la nuit très obscure, sur le bateau qui les ramenait à la rive d'Asie. L'un d'eux, caché sous un amas de fourrures, dénoncé par un matelot, fut incontinent décapité. On trancha les mains au second, qui fut renvoyé aux Avares dans cet état. On amena le troisième sur la côte d'Asie dans une barque, et on l'y décapita de même sous les yeux de l'armée persane muette d'horreur. On lança sa tête dans le camp de Sarbar, avec cette inscription ironique : « Le Kha-

gan s'est réconcilié avec nous ; il s'est chargé de vos deux premiers ambassadeurs. Voici la tête du troisième. » Les diplômates ne vivaient pas des jours couleur de rose à l'époque du grand Héraclius !

Le dernier acte de ce grand drame fut plus extraordinaire encore. Le Khagan, acharné à son but, voulut, du fond de la Corne-d'Or où il avait entassé tout son peuple sur des barques liées les unes aux autres et construites chacune dans un seul tronc d'arbre par ses mercenaires slaves, forcer le grand port des Byzantins et opérer sa jonction avec les Perses. Il éprouva un échec complet, trompé par les faux signaux éclatants que des Arméniens à la solde des Grecs substituèrent aux siens propres.

Une effroyable bataille navale engagée dans cet espace si restreint de la Corne-d'Or détruisit toutes les barques des Avares. On eut à la fois, disent les chroniqueurs, un combat visible et un combat mystérieux : « en effet, seule la Mère de Dieu tendait les arcs, opposait les boucliers, lançait les traits, émoussait les épées, retournait et submergeait les vaisseaux, donnant aux barbares l'abîme pour demeure». Presque tous les Slavons qui montaient les milliers de barques du Khagan furent massacrés ou noyés.

Le carnage fut immense. « Le Réprouvé » dut précipitamment lever le siège, qui n'avait duré que huit jours. Il fit brûler en hâte ses superbes machines de guerre et tout son immense appareil d'attaque et

s'enfuit vers le nord avec son peuple décimé. Les pieux Byzantins, ces fils enthousiastes de la Vierge, demeurèrent persuadés qu'Elle seule avait opéré ce miracle. On avait entendu le Khagan, troublé par la vue de cette Icône très sainte que les assiégés n'avaient cessé d'exposer à ses regards, prononcer ces paroles : « Je vois une femme richement parée qui parcourt le rempart ! » Ses superstitieux sujets, de leur côté, avaient aperçu une princesse, suivie de ses eunuques, sortir par la porte des Blachernes. « C'était, avaient-ils cru, l'Impératrice qui allait proposer la paix à leur roi. Ils l'avaient d'abord laissée passer; mais bientôt se ravisant, ils l'avaient poursuivie jusqu'aux Vieux-Rochers. Au moment où ils l'atteignaient, elle s'était évanouie comme une ombre ! »

Quand les dernières arrière-gardes du Khagan eurent disparu, le peuple constantinopolitain, par un mouvement instinctif, se précipita vers les Blachernes, qui étaient alors encore un quartier en pleine campagne, non enclos de murs. Là, s'était passé le dernier acte, l'acte le plus sublime de cette héroïque tragédie. Là, la Mère de Dieu avait elle-même combattu pour son peuple bien-aimé. Là, s'élevait l'église fameuse de la Panagia Blachernitissa. Quel fut le ravissement des Byzantins quand ils constatèrent que ce temple révéré était presque le seul édifice que la fureur des Avares eût épargné ! « Si un peintre

veut représenter notre victoire, qu'il se contente de mettre sous les yeux l'image de la Vierge, Mère de Dieu », répétaient-ils à l'envi. L'Église grecque fête encore ce merveilleux miracle le vendredi de la cinquième semaine du Grand Carême, jour de la délivrance de Constantinople de la terreur de l'invasion avare !

Une longue inscription moderne, placée au-dessus de la fresque qui décore le fond de la crypte fameuse, n'est que la transcription de la première strophe de l'Hymne sans fin (*Akathistos Hymnos*), litanie pieuse célèbre encore aujourd'hui dans tout le monde grec, hymne enthousiaste composé par Pisidès en l'honneur de la « Toute Sainte » et qui se chante à cette occasion dans chaque église orthodoxe.

(*Journal des Débats*, 20 novembre 1915).

II

LA PRISE DE SALONIQUE PAR LES PIRATES ARABES DE CRÈTE EN L'AN DU CHRIST 904.

Les conditions de la vie matérielle, à notre époque, sont en général si heureuses, si paisibles, toutes les classes de nos sociétés modernes jouissent d'une si grande sécurité, d'une tranquillité si constante, qu'il nous devient presque impossible de nous représenter, aujourd'hui, les terribles conditions d'incertitude de l'existence d'autrefois, perpétuellement soumise aux plus cruelles épreuves, aux plus tragiques surprises. Tous les récits concernant l'Orient, principalement la péninsule des Balkans, sont très particulièrement d'actualité en ce moment. Je voudrais donner aux lecteurs du *Gaulois* la notion quelque peu vraie de ce que pouvaient être, vers les premières années du dixième siècle par exemple, les aventures inouïes d'une grande cité byzantine, la seconde de l'Empire à cette époque : j'ai nommé Salonique, cette ville populeuse et magnifique que les armées grecques viennent enfin d'arracher pour toujours au joug ottoman, après près de cinq siècles de servitude.

Dans cette période lointaine de l'histoire, alors qu'il n'était point encore question des Turcs, c'étaient les Arabes qui comptaient parmi les plus redoutables ennemis de l'empire d'Orient. En l'an 824, Crète, cette grande île si belle, aux montagnes magnifiques, qui vient, elle aussi, d'échapper définitivement à l'esclavage du Croissant, l'île antique aux cent villes, à laquelle sa position à mi-chemin entre l'Europe chrétienne et l'Afrique musulmane donnait une importance si grande en ces temps de guerre incessante, avait été conquise sur les Byzantins, sous le règne de l'empereur Michel II, par les Maures d'Espagne. Profitant d'une révolte locale, une expédition de hardis aventuriers d'Andalousie, sous la conduite de l'émir Abou Hafs, avait détruit dans cette île la domination chrétienne, après avoir noyé toute résistance dans des flots de sang et converti de force tous ceux des habitants qui n'avaient pas été massacrés. Les vainqueurs avaient fondé, sur le rivage septentrional, dans une position presque inexpugnable, la fameuse citadelle de Chandax, qui se nomme aujourd'hui, par altération, Candie, et qui a donné son nom à l'île entière.



Crète, définitivement perdue par l'empire byzantin, devint alors le plus horrible fléau des Grecs.

Durant plus de cent trente années, les Arabes et leurs émirs pillards s'y maintinrent, à l'effroyable désespoir de toutes les populations des îles de l'archipel et des côtes grecques et asiatiques, incessamment ravagées par eux. Chandax ne fut plus que l'immense capitale des pirates sarrasins de toute la Méditerranée, une gigantesque caverne de voleurs où affluèrent tous les trésors de l'Orient, le marché colossal d'esclaves chrétiens des deux sexes, où venaient se ravitailler tous les pourvoyeurs de harems du monde musulman ! Constamment renforcés par de nouveaux groupes d'aventuriers accourus de toutes les villes de l'Islam, les cruels Arabes de Crète, dans cette place imprenable, sentinelle avancée à laquelle l'immensité des terres sarrasines formait, au midi, comme une ceinture protectrice, furent, sans grands périls personnels, les plus redoutables ennemis de l'Empire. Chaque printemps, telle une monstrueuse machine de guerre, Crète vomissait ses flottes aux innombrables légers bâtiments à voiles noires d'une vitesse merveilleuse, qui s'en allaient partout, surprenant et brûlant les cités maritimes, razziant les populations terrifiées, disparaissant avec les dépouilles et le peuple de toute une ville avant que les troupes impériales, toujours surmenées, eussent pu accourir.

Il faut lire, dans les chroniques grecques des neuvième et dixième siècles, l'affreux récit de ces catas-

trophes, qui se reproduisaient incessamment dans leur épouvantable monotonie. Quelques heures suffisaient à ces admirables corsaires, d'une agilité, d'une audace, d'une précision incomparables, pour transformer une cité byzantine florissante en une solitude fumante. En vain, des détachements de la flotte impériale parcouraient constamment l'archipel, la Dodécanèse ou région des douze îles, ainsi que l'appelaient les Byzantins ; toujours ils arrivaient trop tard et ne pouvaient que constater un nouvel et irrémédiable désastre : la ville était déserte et brûlée ; l'ennemi avait disparu ; la mer était vide de voiles ; mais quelques jours après, les bazars de Chandax se remplissaient d'un immense butin ; son port ne parvenait pas à contenir les felouques sarrasines, les barques africaines encombrées de marchands d'esclaves de Syrie, d'Anatolie, d'Égypte et de Tripolitaine, et sur le grand marché, en dehors du rempart, d'interminables rangées de captifs, jeunes gens, jeunes filles, enfants de tout âge, car tout ce qui était vieux, malade ou inutile avait été préalablement tué, attendaient nus, hébétés et déjà amaigris par le désespoir et les terribles souffrances d'un long entassement sur les navires immondes, que leurs nouveaux maîtres eussent achevé de se les partager pour les emmener de là, liés, jusqu'aux bornes infinies des terres musulmanes, aux rives brûlantes de Bassorah comme aux cataractes du Nil,

dans les arides solitudes du Hedjaz comme sur les lointaines côtes andalouses.

***

Aucun de ces affreux récits de meurtre, de pillage, de captivité, de souffrance excessive, n'est plus dramatique que celui de la surprise et du sac de Salonique, « la ville orthodoxe », dans l'été de l'an 904, sous le règne du basileus Léon VI, par les corsaires arabes qui la ruinèrent et la dépeuplèrent. La narration que nous en possédons, narration d'une poignante naïveté, a été rédigée par un témoin oculaire. Le fait seul de s'être attaqués à cette immense cité, la première ville de l'empire après Constantinople, nous montre de quoi étaient capables ces terribles pirates sarrasins sans peur comme sans pitié. Jean Kaméniate, prêtre, « anagnoste » ou lecteur d'une des églises de Salonique, devenu lui-même esclave des vainqueurs, nous a raconté tous ces faits en détail dans un manuscrit rédigé par lui à la demande de Grégoire de Cappadoce. Un renégat fameux, chef puissant, nommé Léon, originaire de Sattalie, sur la côte rocheuse et sauvage de l'antique Pamphylie, et qui faisait sa résidence ordinaire dans un autre repaire oriental, à Tripoli de Syrie (d'où son nom populaire de Léon le Tripolitain), avait combiné cette expédition, A la tête de cinquante-

quatre gros navires, montés chacun par deux cents hommes, presque tous nègres gigantesques d'Éthiopie, combattant nus, brutes féroces triées avec soin, il parut subitement par une brûlante matinée du dimanche 31 juillet devant la belle cité surprise sans défense, en pleine paix, en pleine sécurité. La population purement grecque, riche, nombreuse, paisible, encombrait les rues, les places, les églises si belles, ou s'ébattait dans les vastes jardins au pied du rempart. La panique fut aussi affreuse que soudaine. Les hommes, affolés, coururent prendre les armes. Les femmes, épouvantées, encombrèrent les temples ou se jetèrent dans les monastères. L'assaut de toutes les portes de la cité donnant sur la mer commença sur l'heure. Balistes et catapultes sarrasines installées sur les ponts des navires, couvrirent le rempart d'innombrables projectiles. Plusieurs des portes furent presque aussitôt incendiées. L'attaque était si violente, si imprévue, que la défense était presque impossible. Les habitants, secondés par des milices d'archers slavons au service du basileus, combattirent avec un grand courage, autant que le permettait l'incroyable soudaineté de l'agression ; mais, après quelques assauts péniblement repoussés, les Éthiopiens, attachant deux par deux leurs navires, s'approchèrent sur un seul rang de cette portion la moins élevée du rempart qui longeait la mer. Ainsi fut soudain organi-

sée une haute et effrayante ligne d'attaque, sorte de muraille guerrière animée, assez élevée pour dominer celle de la défense. De tous ces ponts de navires encombrés d'une multitude féroce hurlant son effroyable cri de guerre, une avalanche de traits, de flèches, de projectiles enflammés tomba comme grêle sur les défenseurs pris au dépourvu, mal protégés. Presque aussitôt la position devint intenable. Les Byzantins durent fuir précipitamment, immédiatement suivis par les assaillants qui, comme une troupe de démons, s'élancèrent à leurs trousses, franchissant la muraille, puis se ruant pêle-mêle avec eux dans le dédale des étroites ruelles du port encombrées de fuyards des deux sexes.



C'en était fait de Salonique et de sa belle et riche population. Quelques heures à peine avaient suffi pour mettre cette grande cité aux mains de cette horde de bandits. Les Slavons et quelques bourgeois plus agiles réussirent à se sauver du côté des hauteurs qui dominent la ville. Tout le reste de la population tomba instantanément au pouvoir des vainqueurs, qui massacrèrent de suite tout ce qui n'était pas jeune ou du moins riche, par conséquent bon à emmener.

Il faut lire la navrante, la douloureuse narration de Jean Kaméniate. Le récit des infortunes person-

nelles du pauvre jeune prêtre, qui, avec toute sa nombreuse famille, hommes et femmes, se sauva par les rues et tomba au pouvoir de ces noirs païens, est très vivant. Il nous décrit sobrement, sans phrases, cet égorgement de tout un peuple et raconte avec une douleur naïve ce qu'il advint de tous ses parents. La plupart furent barbarement mis à mort. Lui-même, sa belle-sœur et quelques autres parmi les siens, durent à leur jeunesse d'être épargnés pour l'esclavage.

Le Tripolitain, qui redoutait la poursuite de l'escadre impériale stationnée à peu de distance, remit à la voile presque aussitôt. Outre le butin immense, il emmenait *vingt-deux mille jeunes gens et jeunes femmes ou jeunes filles*. Jean Kaméniate dit avec simplicité les souffrances inouïes de ces infortunés, entassés, durant ces longs jours d'été brûlant, par une atmosphère embrasée, dans les cales infectes de ces navires de forbans, sentines effroyables. On ne pouvait se coucher, ni même s'asseoir, tant la presse était horrible. Les pieds des malheureux baignaient dans leurs ordures. Sans cesse les Africains jetaient à l'eau ceux qui, trop faibles, mouraient épuisés de maux. Presque tous les fils et les filles des grandes familles nobles d'archontes macédoniens faisaient partie du misérable convoi. Se figure-t-on cette délicate jeunesse élégante, presque raffinée, soumise à de tels supplices, aux mains de ces mons-

tres. On erra longtemps d'île en île, de repaire en repaire, toujours évitant les galères du stratège impérial de l'Archipel. On alla de Salonique en Eubée le long de la rive thessalienne, d'Eubée à Patmos, ce rocher fameux. Enfin, après plusieurs jours de cette brûlante agonie, on aborda à Chandax, la formidable forteresse de Crète. C'est là qu'on devait se partager les dépouilles. C'est là que s'étaient, comme chaque année, assemblés les marchands en quête de bétail humain. Il faut, je le répète, lire dans Kaméniate même le vivant récit de cette arrivée infernale : toute la population sarrasine de cette cité de bandits se ruant sur la rive éclatante, secouée d'une joie sauvage à la nouvelle d'un si incroyable butin ; les cris perçants des femmes et des enfants applaudissant à une telle victoire ; les hurlements des nègres ; l'épouvante des misérables captifs survivants jetés à terre liés étroitement comme des ballots. Quel spectacle à peindre dans cet admirable décor de la côte de Crète, sous ce ciel de feu ! Pas un des captifs (sauf quelques-uns très considérables ou fort riches, qu'on destinait à l'échange) n'avait un poil de barbe au menton. De tant de milliers de femmes, pas une qui ne fût jeune.



La plaine, aux portes de la ville, devint le champ de foire infâme de tous ces infortunés, si heureux

encore quelques jours auparavant. Divisés en mille lots, « par grands tas séparés, pour ne pas confondre ce qui revenait à chaque pirate chef de bande », arrachés aux étreintes de leurs plus proches, de leurs frères, de leurs sœurs, ils partaient pour les plus lointains, les plus affreux rivages, d'où ils savaient ne devoir jamais revenir. Plus heureux, Kaméniate, après avoir été, lui aussi, séparé de tous les siens, fut emmené en Syrie, d'où, plus tard, il réussit à regagner sa ville natale. Tout ce qui ne fut pas vendu à Chandax fut transporté, en septembre, sur le marché de Tripoli.

Après cette tragique aventure, de semblables dévastations s'étaient souvent encore renouvelées sur les points les plus opposés du littoral de l'Empire. A partir de l'an 825, six grandes expéditions byzantines, successivement dirigées contre cette Crète « que Dieu confonde », avaient échoué misérablement. L'insolence des pirates ne connaissant plus de bornes, une nouvelle expédition fut enfin organisée, en 960, sous le commandement du fameux héros Nicéphore Phocas. Elle se termina par le siège et la prise de Chandax et la conquête entière de l'île par les Byzantins. Après la croisade de 1204, Crète passa aux Vénitiens, qui la conservèrent plus de quatre siècles, puis aux Turks.

(*Le Gaulois*, 3 juin 1913.)

III

RUSSES ET BYZANTINS DANS LES BALKANS EN L'AN 972.

C'était à l'époque très lointaine de l'an du Seigneur 972. Le basileus Jean Tzimiscès, d'origine arménienne, régent de l'empire d'Orient pour les jeunes empereurs Basile II et Constantin après l'assassinat du héros Nicéphore Phocas, luttait depuis deux ans dans les Balkans et au sud du Danube contre la première invasion de la terrible nation des Russes ou « Ross », comme on les appelait alors, sous la conduite de leur grand prince, le fameux chef varègue Sviatoslav, le fils païen de la grande tsarine Olga. Dès 970, en effet, leurs hordes effrayantes avaient franchi le Balkan et mis à sac Philippopoli au milieu d'effroyables massacres. C'était la première grande ville qu'ils avaient rencontrée sur le versant sud des monts. Ils l'avaient prise d'assaut et noyée dans un horrible bain de sang. Léon Diacre, principal chroniqueur pour cette époque de l'histoire byzantine, raconte que vingt mille des défenseurs de la cité, saisis après la vic-

toire, furent empalés sur des alignements de pieux ou pendus à des rangées de potences par ces démons du Nord, « les Ross homicides », comme les appelaient les Byzantins.



L'Empire grec trembla. La panique dans Constantinople, la terreur de cet ennemi barbare si proche, furent extrêmes. Jean Tzimiscès prit en hâte les mesures les plus énergiques. Durant que la flotte s'apprêtait à cingler par la mer Noire vers les bouches du Danube, l'armée commandée par Bardas Skléros, le meilleur général de l'empire, marcha droit aux Russes. Une bataille sanglante se livra à Arkadiopolis, près d'Andrinople, au printemps de l'an 970. Protégés par leurs immenses boucliers de bois recouverts de cuir, les fantassins gigantesques de la steppe opposaient une furieuse résistance à la lourde cavalerie byzantine. Ils maniaient avec une fougue irrésistible la hache et la lance. La frénésie odinique décuplait leurs forces. Plutôt que de se rendre, racontent les chroniqueurs, ils préféraient se donner la mort en déchirant leurs propres entrailles. Des épisodes dramatiques signalèrent cette première grande mêlée héroïque entre ces deux peuples si différents. Au plus fort du tumulte, alors qu'on s'égorgeait de toutes parts et que les clameurs des

Grecs ne parvenaient pas à étouffer le terrible hurlement, le « barritus » ou cri de guerre des guerriers de Sviatoslaw, un chef russe célèbre parmi les siens par sa force extraordinaire et sa stature colossale, lançant son cheval sur Bardas Skléros, qui, également monté, combattait à la tête de ses troupes, lui asséna sur le casque un effroyable coup d'épée. Le chef grec déchargea à son tour son arme sur la tête du Russe et telle fut, paraît-il, la force du coup, que l'épée, tranchant le métal du casque, fendit en deux le guerrier géant qui tomba mort. Un second Russe, encore plus terrible d'aspect, se précipita sur Bardas. Mais un frère de celui-ci, le patrice Constantin Skléros, tout jeune encore, luttait à ses côtés. « A peine, nous dit le chroniqueur, un léger duvet marquait sa barbe naissante. » Ces jeunes patrices byzantins combattaient auprès de leurs aînés comme les jouvenceaux d'Occident à côté des vieux chevaliers. Voyant le péril que courait son frère, le vigoureux adolescent fond sur le Russe et veut le pourfendre. Lui, se courbant sur le dos de son cheval, évite le coup. La lourde épée, maniée d'un bras fort, n'en poursuit pas moins sa course et décapite à peu près la bête, qui tombe avec son cavalier. Constantin, se précipitant, saisit son adversaire au menton et l'égorge incontinent. Je possède dans ma collection de sceaux du moyen âge celui de cet héroïque chef byzantin.

Vers le soir, les Russes, définitivement accablés

après la plus opiniâtre résistance, se débandèrent, poussant des hurlements de crainte et de désespoir. Les Byzantins vainqueurs les massacrèrent en foule. La nuit seule sauva les survivants.



Il y eut, à la suite de ce désastre, une assez longue accalmie. Les débris de ce corps d'invasion si vigoureusement bousculé par Bardas Skléros avaient probablement regagné en toute hâte vers Philippopoli le gros des forces de Sviatoslav, le grand prince de Kiev, et celui-ci, abandonnant la Thrace, avait aussitôt repassé le Balkan, se concentrant à nouveau en Bulgarie.

Seulement au printemps de l'an 972, Jean Tzimiscès, qui depuis plus d'un an avait été occupé par la répression de la grave révolte en Asie du duc Bardas Phocas, neveu du basileus défunt Nicéphore, put enfin se remettre en campagne contre le terrible ennemi du nord. Après avoir épousé, en novembre 971, en secondes noces, en des fêtes solennelles et splendides, la porphyrogénète Théodora, fille du défunt empereur Romain II et de la célèbre Théophano, mariage qui fut suivi du couronnement de la nouvelle basilissa, il se trouva prêt au départ ainsi que son armée. Avant de marcher à l'ennemi, il voulut implorer le secours divin.

Le 28 mars, cinquième journée de la semaine des Rameaux, sortant processionnellement des bâtiments palatins, tenant de la main droite l'étendard des autocrators qui n'était autre qu'une riche croix processionnelle à longue hampe, au centre de laquelle une capsule était fixée contenant le fragment le plus considérable de la Vraie Croix « très sainte, vivifiante », le basileus, suivi de la Cour tout entière, de tous les dignitaires, alla faire ses dévotions solennelles et invoquer le Dieu des Victoires dans l'église du Christ Sauveur, dite de la Chalcé, petit oratoire, merveilleusement décoré, qu'il honorait d'un culte particulier et dans lequel il avait commencé à se faire élever un magnifique tombeau lamé d'or, enrichi d'émaux et de nielles.

Après ces premières prières dans l'oratoire palatin, l'Empereur, toujours processionnellement escorté, se rendit à la Grande Église qui est Sainte-Sophie. Là, ses prières à la divinité revêtirent une forme toute spéciale. Il demanda avec ferveur à Dieu de lui donner pour le guider un ange de sa droite qui marcherait en tête de l'armée et, de son glaive flamboyant lui montrerait la route. Puis l'immense cortège prit encore la route du temple des Blachernes, ce lieu saint illustre entre tous ceux de la capitale, où était déposée cette Icône célèbre de la Vierge, palladium de la Ville gardée de Dieu. Tout le long du chemin, le basileus et sa suite, avec la longue

file des prêtres et des moines, chantèrent dévotement les psaumes et les litanies de circonstance. Combien ces grandes pompes religieuses devaient présenter un spectacle extraordinaire, ces visites aux principaux sanctuaires, dans ces circonstances augustes, lorsque l'existence de l'empire était en péril, lorsqu'un ennemi cruel avait envahi les plus belles provinces, lorsque le prince en personne, espoir suprême, s'apprêtait à partir à la tête de l'armée !



Puis le basileus Jean, quittant l'oratoire de Sainte-Marie des Blachernes, monta jusqu'au fameux palais du même nom. De ses hauts balcons en encorbellements, il passa en revue la flotte brillante des navires pyrophores, c'est-à-dire porteurs du feu grégeois, qui allait partir pour les bouches du Danube. Ce fut encore un éclatant spectacle que ce départ de la Corne d'Or, que le tumultueux passage de cette flotte imposante tout le long du Bosphore, jusque dans le Pont-Euxin.

Avant la fin de mars, le basileus et le quartier général avec les derniers renforts quittèrent la capitale pour rejoindre au sud des monts Balkans l'armée qui avait passé là ses quartiers d'hiver. La tragique campagne de l'an 972 était commencée. Les

redoutables défilés de la montagne furent facilement franchis, les Russes ne les ayant point occupés. Derrière l'avant-garde chevauchait le basileus, certainement entouré du plus brillant état-major. Il avait, nous dit le chroniqueur, revêtu une merveilleuse armure qui l'habillait admirablement de pied en cap. Il montait un cheval impétueux et tenait à la main une très longue lance.

Après le passage des Balkans, l'armée byzantine alla mettre le siège devant la Grande Péréiaslavetz, l'étrange et sauvage capitale des rois bulgares, où se trouvait concentrée une notable partie de l'armée russe d'invasion. Ce furent alors d'effroyables combats épiques. Le siège se termina par une scène terrible. Les derniers guerriers russes enfermés dans l'aoul ou rustique palais des rois bulgares y périrent par le feu. Une colossale tuerie acheva les autres. Puis l'armée victorieuse marcha sur Dorystole, la Silistrie d'aujourd'hui que les Roumains viennent d'arracher diplomatiquement aux Bulgares. Dans cette place, Sviatoslàv, grand prince des « Ross », attendait les Grecs avec les restes de son armée. Ce fut un siège plus affreux encore. La flotte byzantine, maintenant arrivée par le Danube, menaçait l'immense flottille de barques des guerriers du nord. Chaque jour, les troupes attaquaient les soldats de Scythie. Chaque nuit, on entendait les Russes pleurer leurs morts. Leurs hurlements lugubres ne ces-

saient qu'à l'aube. La lune étant dans son plein, on les voyait du camp grec sortir en foule des portes de la ville pour ramasser les cadavres gigantesques de leurs braves compagnons épars dans la plaine. Groupant par monceaux ces corps ensanglantés, ils les disposaient en face du rempart sur autant de bûchers. A la lueur des flammes, les guerriers du Christ, les dévots byzantins, voyaient avec une curiosité ardente, mêlée de terreur superstitieuse, les grandes ombres de cette foule barbare s'agiter autour des blancs cadavres flambant sous la nuit étoilée. Ils virent, hélas ! bien autre chose ! Ils virent à leur horreur entraîner sur ces bûchers de nombreux captifs, leurs frères, pris dans les derniers combats. On égorgea tous ces malheureux suivant des rites très anciens. Leur sang versé devait assouvir les mânes des héros massacrés qui criaient vengeance. Non contents de mettre à mort tous ces infortunés sur ces bûchers monstrueux, ces « Ross homicides » jetaient dans le Danube, nous dit le chroniqueur Léon Diacre, des enfants à la mamelle, préalablement étouffés suivant des coutumes spéciales. Avec ceux-ci encore, ils jetaient des coqs qui se noyaient aussitôt. — Le lendemain de cette fête funèbre, les Grecs, dépouillant les derniers cadavres russes qui n'avaient pu être enlevés par leurs frères, trouvèrent parmi eux les corps raidis de plusieurs femmes qui, déguisées en hommes, avaient combattu

auprès de leurs maris jusqu'à la mort. Il y avait des amazones parmi les Russes.



Je passe rapidement sur ces combats furieux sous Dorystole. On croirait assister à une nouvelle guerre de Troie. Six jours de suite, on se battit corps à corps. Le sixième jour, les Byzantins, une fois encore vainqueurs, ramassèrent sur le champ de bataille vingt mille boucliers, une masse énorme d'épées et d'autres armes. Ce prodigieux butin semble exagéré. Même pour un enragé combattant comme Sviatoslav, après un tel désastre, la situation n'était plus tenable. Éprouvant une mortelle douleur, le fils païen de la grande sainte Olga comprit qu'il n'y avait plus qu'à traiter avec ce vainqueur qui l'étranglait de sa main de fer. Toute la nuit il pleura avec les siens sa défaite, se lamentant, donnant libre cours à son exaspération. Ces formidables guerriers d'Odin étaient de grands enfants, prompts à l'illusion comme au désespoir.

La campagne était finie. Constantinople, qui avait tant tremblé, respira soudain. Le 25 juillet au matin, voulant sauver la vie de ses guerriers survivants, n'ayant plus de quoi les nourrir, résolu aux suprêmes sacrifices si durs à son âme violente, le prince russe envoya demander la paix au basileus. Il promettait

de repasser le Danube et de disparaître à jamais, pourvu qu'on le laissât regagner sa patrie lointaine avec le reste de son peuple. Jean Tzimiscès accepta volontiers les propositions du grand prince de Kiew. La paix fut conclue et les fournisseurs de l'armée impériale distribuèrent deux médimnes de blé à chacun des vingt-deux mille guerriers russes qui subsistaient. Trente-huit mille avaient péri par le fer des Byzantins. Les barques « monoxyles », creusées dans un seul tronc d'arbre, transportèrent cette foule de vaincus sur la rive septentrionale du Danube, et les galères ignifères ne s'opposèrent point à ce passage.

Lorsque tout eut été réglé, le fier Varègue, avant de s'éloigner à jamais vers sa froide patrie, sollicita du basileus une entrevue. L'autocrator Jean descendit sur la rive du fleuve. Il était à cheval, revêtu de sa fameuse armure. Derrière lui chevauchait une suite innombrable de patrices, de dignitaires étincelants d'or, chamarrés superbement. Aussitôt, on vit apparaître sur le Danube le chef russe qui se dirigeait vers le groupe éblouissant. La sublime simplicité de son allure contrastait avec la somptuosité du cortège byzantin. Le héros de tant de combats était dans une petite barque de son pays, ramant confondu avec les autres rameurs. « Il était, nous dit Léon Diacre, auquel nous devons ce saisissant portrait, de taille moyenne ; il avait les sourcils épais,

les yeux bleus, le nez aquilin, la barbe rare ; il portait d'épaisses et immenses moustaches tombantes ; il était presque chauve, sauf sur chaque tempe, une boucle de cheveux, en signe de la noblesse de son rang ; il portait la tête très droite, il avait la poitrine large et était bien membré. Sa physionomie avait quelque chose de sombre et de féroce. »

Détail curieux : Sviatoslav portait à une oreille une boucle ornée de deux perles séparées par une escarboucle. Son vêtement, entièrement blanc, ne se distinguait de celui de ses compagnons que par une plus grande propreté.



Qui ne croirait, en lisant ce portrait plein de saveur tracé par le chroniqueur de cet homme si intéressant, qui ne croirait voir passer le chef hardi de ces guerriers audacieux accourus des glaces de Scythie pour faire trembler Byzance ! Qui ne se le représente franchissant les eaux du grand fleuve dans son sauvage et martial appareil, ramant avec une ardeur farouche, plein à la fois de simplicité et de barbare élégance !

De l'entrevue des deux princes, nous ne savons, hélas ! rien de plus. Léon Diacre dit uniquement ceci : « Sviatoslav, debout sur le banc des rameurs, échangea quelques paroles avec le basileus au sujet

de la paix. » Il est probable que Jean Tzimiscès ne descendit point de son coursier et qu'il parla à cheval de la rive à son étrange interlocuteur.

Au printemps de l'an suivant — 973 — l'armée russe fugitive, qui avait installé ses quartiers d'hiver sur les bords du Dniéper, l'antique Borysthène, reprit enfin la route de Kiev lointaine. Déjà les infortunés survivants de tant de combats revoyaient en rêve leur sauvage capitale. Déjà ils croyaient apercevoir en songe leurs épouses fidèles, leurs enfants blonds accourir vers eux, descendant de la haute falaise pour sécher les larmes de tant de mois de misère vaillamment supportée, leur tendant leurs bras blancs. Hélas! ils comptaient sans les pirates de la steppe, les Petchenègues impitoyables qui les guettaient. « Les Petchenègues, dit simplement Léon Diacre, race errante et innombrable, barbares, mangeurs d'insectes, vivant toujours dans leurs maisons roulantes, leurs chariots, tendirent des embuscades aux Russes de Sviatoslav et les massacrèrent tous. Sviatoslav demeura parmi les morts. Il avait régné vingt-huit ans sur la nation des Russes. » Le prince des Petchenègues se fit fabriquer une coupe de son crâne.

(*Le Gaulois*, 7 mai 1913.)

IV

LA BATAILLE DE STILO EN L'AN 982. — L'EMPEREUR OTTON II D'ALLEMAGNE CONTRE L'ÉMIR DE SICILE ABOU'L KASSEM, LE « BULCASSIN » DES CHRONIQUEURS.

Le futur empereur d'Allemagne Otton II, né en 955, prince séduisant entre tous, avait été en grande pompe, huit jours après Pâques, en l'an 972, le 14 avril, le jour de Quasimodo, marié à Rome dans la basilique de Saint-Pierre, au milieu de l'allégresse universelle des Italiens et des Allemands, à la jeune porphyrogénète byzantine Théophano, fille de feu le basileus Romain II et de la célèbre impératrice Théophano. Le grand empereur régnant, Otton Ier, avait à force d'habile diplomatie obtenu du basileus Jean Tzimiscès la main de cette princesse pour ce fils, objet de toute sa tendresse. Cette impériale fiancée était destinée à devenir une des plus illustres et des plus énergiques impératrices d'Allemagne. Dès l'année suivante, l'auguste empereur Otton Ier expirait dans la nuit du 6 au 7 mai 973, après un règne infiniment glorieux de près de quarante années, au monastère de Memleben en Thuringe.

Le fils d'Otton Ier, âgé de dix-huit ans, déjà oint roi des Romains et empereur du vivant de son père, lui succéda sous le nom d'Otton II. Ainsi, la fille de Romain et de Théophano, la belle Grecque, devint, au bout d'un an de mariage à peine, impératrice d'Occident. Les débuts du nouveau règne furent heureux et pacifiques. Même les Arabes de Sicile et d'Afrique continuèrent à respecter les trêves.

Au mois de novembre de l'an 980 seulement, le jeune empereur, accompagné de l'impératrice Théophano, du petit Otton son fils encore au berceau, de sa sœur l'abbesse Mathilde de Quedlinbourg, quittant la froide Germanie, gagnait par Saint-Gall, Pavie, Ravenne et Rome, où il séjourna très longtemps, l'Italie méridionale. Son armée était composée de contingents allemands, surtout saxons et italiens. Il projetait de restituer l'ancien empire romain, de reprendre à ses deux beaux-frères de Constantinople, les jeunes empereurs Basile et Constantin, les dernières possessions byzantines de l'Italie méridionale, de chasser enfin de Sicile les Arabes qui s'y étaient très fortement installés.

Otton passa les fêtes de Noël de l'an 981 dans l'opulente Salerne. Puis il fit un long séjour à Tarente, où lui et ses guerriers célébrèrent dévotement les solennités de Pâques, se préparant aux grands événements qui étaient proches, car l'heure allait enfin sonner du choc suprême avec les Infi-

dèles. Comme presque tous les ans, en effet, l'émir de Sicile, Abou'l Kassem, dédaigneux de l'approche de la grande armée allemande, avait, dès le début du printemps, reparu avec ses bandes innombrables aux blancs manteaux sur les rivages de Calabre, et les guerriers du Maghreb, plus nombreux que jamais, fourmillaient sur cette terre infortunée italo-byzantine, devenue le champ clos des guerriers du Septentrion et de ceux du Midi.

Décidés, suivant l'expression du moine de Saint-Gall, chroniqueur de ces faits extraordinaires, à « conquérir l'Italie jusqu'à la mer de Sicile », Otton et son armée, vers la fin de mai seulement, alors que la saison était déjà brûlante sur ces étincelants rivages, quittèrent enfin leurs cantonnements de Tarente se dirigeant sur la Calabre, longeant les bords si plats, si marécageux, si désolés du golfe de Tarente, traversant la Salandra, l'Agri, le Sinno qui est le Siris des anciens, tous ces fleuves torrentueux qui avaient vu la grâce et la mollesse des grandes cités grecques de jadis.

On touchait maintenant aux frontières de la Calabre actuelle. L'aspect de la contrée devenait à chaque heure plus sauvage, plus rude, plus inhospitalier. La voie, nullement entretenue, était fréquemment coupée par tous ces torrents au lit large et pierreux. D'âpres montagnes nues, arides, aux pentes escarpées, apparaissaient maintenant, descendant

parfois jusqu'à la mer, ne laissant à la route que le plus étroit passage.

A Rossano, l'empereur laissa sous la garde de l'évêque Dietrich de Metz, chancelier de l'empire, avec toute sa suite, son épouse grecque qui l'avait courageusement suivi jusque dans ces régions extrêmes, bravant, pour ne point le quitter, les fatigues atroces de cette vie des camps, si dure sous ce soleil presque africain. Auprès de cette ville aussi, dans quelques escarmouches, on se heurta enfin aux premières avant-gardes de l'armée arabe et les blonds Saxons étonnés virent pour la première fois les noirs guerriers du Maghreb vêtus du blanc burnous d'Afrique.

Otton, comprenant bien que le gros de l'armée ennemie était proche, pressait sa marche. De son côté, l'émir Abou'l Kassem remontait lentement la rive calabraise à la rencontre des Allemands. Son armée et sa flotte cheminaient de conserve.

Otton, qui n'avait pas de flotte et en éprouvait de cruelles difficultés, surtout pour son service de renseignements, s'était abouché avec les capitaines ou « protocarabes » de deux grands et magnifiques navires byzantins, des *chelandia* rencontrés par lui probablement à Tarente. Tous deux étaient munis d'appareils à feu grégeois. Bien qu'il fût en guerre avec Byzance, il avait réussi à prendre à prix d'or à son service ces commandants de ces bâti-

ments très allongés et, par ce fait, merveilleusement agiles et rapides, portant double rang de rames sur chaque bord, chacun ayant cent cinquante hommes d'équipage. C'était le type le plus parfait du vaisseau de guerre byzantin à cette époque.

Ce furent très probablement ces navires qui apprirent au jeune empereur que l'armée arabe, effrayée par un ennemi trop nombreux, s'était mise soudain à battre en retraite le long du rivage calabrais et qu'il fallait se hâter. Laissant en arrière tous ses *impedimenta,* le jeune héros, croyant enfin tenir la victoire tant cherchée, se jeta en avant avec la fleur de ses troupes, faisant telle diligence que dans la journée du 13 juillet, il atteignit l'armée sicilienne. De loin, il crut l'ennemi peu nombreux. Hélas ! il n'avait pas la pratique des guerriers de l'Islam qu'il voyait pour la première fois.

Une grande bataille s'engagea sur la plage même, au bruit des flots de la Méditerranée, en un point appelé « Colonne », non loin des poétiques débris du temple célèbre de Junon Lacinienne, au sud de Cotrone.

L'armée d'Abou'l Kassem, rangée en bataille sur le bord de la mer, barra la route à l'empereur allemand. L'heure était solennelle. Les bataillons des guerriers du Nord se jetèrent sur l'ennemi avec un brillant courage. Ils rencontrèrent la plus opiniâtre résistance soutenue par l'enthousiasme religieux le

plus ardent. Une lutte furieuse s'engagea autour des étendards de l'émir. Abou'l Kassem, le chevaleresque Bulcassin des chroniqueurs latins, périt avec un groupe nombreux de la noblesse arabo-sicilienne, et ce trépas glorieux devait le faire inscrire au nombre des martyrs de l'Islam morts pour la foi. Apprenant que leur chef aimé, leur vaillant émir, était mort, la masse des Arabes prit la fuite après qu'une foule d'entre eux eut péri sous le sabre des Teutons.

Malgré l'écrasante chaleur d'une journée de juillet en ces parages si méridionaux, Otton, sans perdre une heure, fit reprendre la poursuite d'un ennemi qu'il croyait définitivement vaincu. Hélas ! ce n'était qu'une feinte ! Comme l'empereur s'était imprudemment jeté très en avant avec une faible escorte à la poursuite d'un petit groupe de cavaliers qu'il serrait de près sur le rivage, de nouvelles bandes innombrables d'Arabes descendirent soudain de toutes les hauteurs avec des cris affreux. L'armée allemande, surprise dans ce second combat, livré peu après le premier, plus près encore du cap Colonne, se vit tout à coup attaquée avec la dernière violence en tête, en queue, et sur le flanc droit. A gauche, on était acculé à la mer, c'est-à-dire à la pire mort. La plus horrible confusion s'ensuivit parmi tous ces infortunés guerriers d'Allemagne et d'Italie. Ce ne fut bientôt plus qu'un affreux massacre, dans ce site étrange et tragique, sous ce ciel de feu, entre ces arides et brû-

lantes montagnes et la mer qui reluisait comme de l'or fondu. Une foule de soldats de Germanie périrent sous le cimeterre et la masse d'armes des Arabes siciliens et des noirs d'Afrique. D'autres, en nombre, se jetèrent dans les flots, comme plus tard les Bourguignons à Morat, et périrent noyés. Le combat sans merci dura jusque bien avant dans la nuit. Une foule de hauts personnages germains ou longobards perdirent la vie. « Là périt sous l'épée des infidèles, s'écrie douloureusement un chroniqueur, la fleur éclatante de la patrie, l'ornement de la blonde Germanie, cette jeunesse si chère à l'empereur, qui eut la douleur de voir le massacre du peuple de Dieu sous l'épée des Sarrasins, la gloire de la chrétienté foulée aux pieds des païens ! »

Le sort des survivants fut peut-être plus terrible encore. La chaleur torride, la soif ardente en firent périr une foule dans les pires souffrances. Une multitude enfin tombèrent immédiatement dans l'esclavage des Siciliens et des Africains. Dépouillés, entièrement nus, étroitement liés de cordes, ils furent expédiés comme un vil bétail pour être vendus sur les marchés de Palerme, de Mehedia d'Afrique et du Kaire, d'où bien peu devaient revoir leur brumeuse patrie.

Ce fut donc le 13 juillet de l'an 982 que fut livrée cette bataille fameuse de Stilo ou de la « Colonne », si douloureuse au cœur du vieux peuple allemand,

où périt sous la main d'Ismaël la brillante noblesse teutonne et italienne. Longtemps, par toutes les contrées de la Germanie, cette date demeura dans la mémoire populaire comme celle d'un des deuils les plus cruels, les plus universels, les plus sanglants. Il n'y eut presque pas une église, dans toute l'étendue de l'empire, dont le livre des morts ne contînt au moins un nom inscrit à ce jour.

L'empereur Otton lui-même n'échappa à la mort que par mirache. Le récit de sa fuite tient du roman le plus extraordinaire. Comme les cavaliers sarrasins l'entouraient déjà de toutes parts, il réussit un instant à leur échapper, et, suivi de son neveu Otton, le duc de Bavière, lança son cheval à toute bride vers la mer où les deux grands *chelandia* grecs, qui avaient assisté de loin au combat lui apparaissaient comme un dernier espoir de salut. Une meute d'Arabes le suivait, galopant sur ses talons. Soudain son cheval, épuisé, s'arrête, refusant de le porter davantage. Les Sarrasins arrivaient, il allait périr ! Alors un juif, nommé Kalonymus, probablement un juif d'Apulie ou de Calabre, qui lui était dévoué, dans un élan sublime, descendant de sa monture, la lui donna, lui disant ces uniques paroles : « Prends mon cheval et, si je meurs ici, donne du pain à mon fils. »

En un clin d'œil, Otton, bondissant sur le cheval du juif, toujours poursuivi par ces noirs démons,

arrive aux flots de la Méditerranée, seule voie ouverte devant lui. Il y pousse son coursier à la nage, appelant à grands cris le capitaine du navire byzantin le plus proche. Mais le navire passe sans s'arrêter ! Otton, désespéré, regagne la plage devenue déserte, car ses persécuteurs, ignorant à qui ils ont affaire, ont déjà poussé plus loin. Il n'y trouve que le juif fidèle, qui n'avait pas voulu s'éloigner, oublieux de lui-même, anxieux pour son seigneur tant aimé. Au loin, on voyait accourir d'un galop furieux un nouveau groupe de cavaliers d'Afrique.

« Que faire ? » demandait tristement l'empereur, abandonné de tous, à ce dernier fidèle. Il croyait son heure suprême venue, puis, se reprenant, il ajoutait : « Pourtant, il me reste un dernier ami ! » Il n'y avait toujours de salut possible que du côté de la mer. Du moins, on y pouvait périr en paix, loin des coups et des insultes de l'ennemi, éviter surtout la captivité, affront suprême dont la seule idée ne se pouvait supporter. De nouveau, le jeune empereur se lance dans les flots, toujours sur le cheval du juif, cherchant à atteindre un autre navire qu'il aperçoit au loin. Pendant ce temps, les Sarrasins accourus hachent sans pitié l'héroïque serviteur. Le brave coursier, comme s'il devinait son précieux fardeau, nage avec ardeur, s'éloignant de la rive. Les Sarrasins n'osent ou ne peuvent le rejoindre. Enfin Otton atteint le bateau sauveur. Hélas ! c'était

le second navire byzantin qui passait en ce moment ! L'empereur, qui se noyait, n'avait pas le choix. Il fit signe d'arrêter. Quand le capitaine vit ce hardi cavalier fendant ainsi les flots pour éviter la mort ou la captivité qui le guettait sur la rive, la pitié le prit. Peut-être aussi l'espoir d'une riche rançon fut-il le mobile vrai de sa conduite ? Il fit hisser Otton à bord. On le porta défaillant sur le lit du capitaine. Nul n'a pris soin de nous dire ce qu'on fit du noble et vaillant cheval qui venait de sauver un empereur, le plus grand prince du monde à cette époque.

Quel drame ! Sur le pont de ce beau navire byzantin, sous ce ciel étincelant de juillet, quatre rangs de rameurs esclaves condamnés à la chiourme, cent cinquante marins, de nombreux soldats de marine contemplent ce sauvetage étrange de ce jeune guerrier somptueusement accoutré nageant sur les flots comme jadis les héros antiques. Cependant ils ne se doutent point encore qu'ils ont devant les yeux le premier personnage de l'Europe, le tout-puissant empereur d'Occident. Sur la rive une foule de cavaliers au noir visage, guerriers pittoresques de blanc vêtus, agitant leurs armes au soleil, poussent dans leur rauque langage des clameurs de rage, voyant leur proie leur échapper.

Cependant tout danger n'est pas écarté pour l'empereur allemand. Pressé par la mort qui le traquait, il avait dû prendre refuge chez ses plus grands enne-

mis, les Byzantins, ceux dont il venait d'envahir si injustement le territoire sans provocation aucune. Il n'osa se nommer, craignant le pire traitement. Mais le destin s'en mêlait. Sur le navire byzantin se trouvait un officier de fortune slave, nommé Xolunta, qui avait jadis servi Otton. Il reconnut l'empereur, lui fit signe de ne trahir à aucun prix son incognito. Puis lui-même, beau parleur, racontant aux Grecs que l'homme qu'ils venaient de sauver était un des grands officiers de l'empereur d'Allemagne, valant une forte rançon, réussit à les décider à retourner à Rossano où se trouvaient précisément la caisse impériale avec le chancelier, l'impératrice Théophano et l'arrière-garde de l'armée allemande. Le voyage, plein d'angoisse pour l'empereur si complètement isolé au milieu de ses ennemis, dura tout un jour au moins. La foi de ce grossier officier de fortune ne fit point défaut au prince. On atteignit sans incident nouveau la rade de Rossano. Xolunta, se faisant descendre sous prétexte de négocier la rançon, courut haletant trouver de la part de l'empereur son chancelier, l'évêque de Metz, qui, en l'absence d'Otton, avait le commandement suprême.

On vit bientôt le prélat accourir sur la plage avec l'impératrice éperdue. Une longue file de bêtes de somme suivaient qui portaient, criait-on du rivage aux marins grecs, le trésor impérial. A cette vue, le capitaine alléché ordonna de jeter l'ancre aussitôt,

et l'évêque de Metz, se jetant dans une barque avec quelques officiers, se fit conduire au navire. Les byzantins, toujours sans défiance, le laissèrent monter à bord et s'entretenir avec l'empereur. Otton, qui avait revêtu un costume plus léger, tout en conversant avec le prélat, se rapprochait insensiblement du bord du navire. Soudain on le vit d'un bond se jeter dans les flots, puis nager vigoureusement vers le rivage. Un marin grec qui voulait le retenir est instantanément traversé par l'épée du brave chevalier Liuppe, un des compagnons de l'évêque. Un combat s'engage sur le pont du navire entre les Grecs revenus de leur prodigieuse surprise et les suivants de l'évêque. En même temps, de nombreuses barques se détachent de la rive, pleines de guerriers teutons accourant au secours de leur prince. Cependant Otton, nageur intrépide, a déjà gagné la plage. Le tour était joué ! Quant à l'allégresse que témoignèrent les siens à l'empereur sorti vivant d'une telle aventure, je renonce à la décrire. Otton, toujours loyal, voulait dédommager magnifiquement le capitaine byzantin ; mais lui, affolé, mit aussitôt à la voile sans attendre son dû.

L'empereur, en atteignant la plage, avait bondi sur le cheval qu'on lui avait amené. Éperdu de joie pour cette délivrance miraculeuse, bénissant Dieu, il galopa follement vers la cité où il tomba dans les bras de l'impératrice et de tous les siens.

Tel semble bien être le plus vraisemblable récit de cette impériale aventure à laquelle ne manquent ni les traits de l'audace la plus fabuleuse, ni ceux de la ruse la plus habile, ni ceux surtout du dévouement sublime allant chez le Juif jusqu'à la mort, chez le Slave jusqu'à la fidélité la plus inébranlable.

J'ai longé jadis ces beaux rivages par une éclatante matinée de printemps. Une barque m'a porté du petit port de Cotrone à la plage déserte où blanchit au soleil la colonne solitaire, ultime débris de l'antique temple de Junon. J'ai tenté en vain de retrouver, du moins en esprit, ce point précis de la rive où les noirs cavaliers du Maghreb fondirent à l'improviste sur la chevalerie du Nord, où le fier empereur allemand, pour leur échapper, se précipita par deux fois dans les flots, renouvelant les prouesses des héros de jadis ; j'ai dû me résigner à passer mon chemin, sans emporter même cette satisfaction fugitive.

(*Journal des Débats*, 21 mars 1914.)

V

UNE VISITE A SÉBASTOPOL.

Peu de gens en France savent que Sébastopol, écrasée il y a quarante ans sous un ouragan de fer et de feu, demeurée longtemps presque déserte, s'est relevée récemment de ses ruines, qu'elle est aujourd'hui une des plus belles, des plus spacieuses, des plus riantes villes de Russie, en même temps qu'une de ses plus formidables places de guerre. Bien peu de gens surtout savent que, sur l'emplacement de cette cité historique, devenue à jamais illustre par cette lutte épique des cinq nations, s'élevait, il y a vingt et quelques siècles, une colonie grecque célèbre, elle aussi, dans l'antiquité. Celle-ci se nommait Chersonèse. Elle a frappé des médailles admirables, au revers desquelles on voit Diane terrassant la biche d'Aulide. Cette Diane c'était la fameuse Diane de Tauride dont Iphigénie fut la prêtresse, dont on prétend que le temple était situé en un lieu aujourd'hui encore charmant entre tous, là où se dresse, dans une situation superbe, au-dessus des hautes falaises

dominant la mer d'un bleu intense, le poétique monastère de Saint-Georges.

Les Grecs de Chersonèse faisaient le commerce avec toutes les peuplades barbares qui s'agitaient au sud de ce qui est aujourd'hui la Russie dans un immense et confus désordre. Leurs blancs vaisseaux portaient à leurs frères d'Hellade ou d'Ionie les marchandises précieuses acquises au pays de Scythie. A la colonie grecque succéda, après la période romaine, une place forte byzantine. Lorsque l'empire d'Orient eut perdu presque toutes ses possessions sur le rivage septentrional de la mer Noire, Chersonèsos, qu'on appelait alors Cherson, presque seule en ces parages, lui resta. Cette capitale des possessions byzantines de Crimée n'en prit que plus d'importance. Elle devint le centre d'un grand commerce, avec toutes les races éparses de ces vastes régions : Petchenègues, Khazares et autres. Son gouverneur, ou « stratigos », était en même temps chargé de surveiller les agissements de ces barbares dont les attaques soudaines faisaient souvent trembler Byzance. Ce fut aussi un lieu de déportation : un pape, l'infortuné Martin Ier, un empereur, Justinien Rhinotmète, le féroce mutilé, y furent relégués.

Mais vers les approches de l'an 1000, exactement en 988, il se passa, dans cette cité criméenne, un fait capital qui devait lui donner une illustration nouvelle. Le grand prince de Kiev, Vladimir, le véritable

fondateur de la grandeur russe, était venu attaquer et prendre Cherson, à la tête de ses « drougines » fidèles de guerriers fameux armés de la hache à double tranchant, de la longue lance, de l'arc démesuré et de l'immense pavois. C'était à une heure tragique de l'histoire de Byzance. La jeune royauté des fils de Théophano, Basile II et Constantin, se trouvait, à ce moment précis, mise en péril extrême par une rébellion terrible. L'armée du prétendant asiatique, Bardas Phocas, s'apprêtait à mettre le siège devant Constantinople. Une transaction intervint, dont il serait trop long de dire ici les péripéties dramatiques. Plusieurs milliers de guerriers russes, accourus au secours des empereurs, triomphèrent du rebelle. En échange, Basile et Constantin donnèrent leur sœur Anne en mariage à leur sauvage allié, qui se fit chrétien avec son peuple. C'est la date capitale de l'histoire de la nation russe. La pauvre petite princesse, la Porphyrogénète, arrachée tout en pleurs au gynécée du Grand Palais, débarqua à Cherson avec un infini cortège de dignitaires, de prêtres, de missionnaires apportant de saintes reliques. Le grossier barbare, le mari païen de plusieurs femmes, le seigneur de trois cents concubines, celui qu'un chroniqueur contemporain qualifie de *fornicator immensus,* épousa la descendante des basileis. Il reçut dans le baptistère de la cathédrale de Cherson, le sacrement du baptême, puis s'en

retourna à Kiev avec Anne et ses prêtres. Au pied des hautes falaises délicieusement boisées qui dominent l'immense Dniéper, le peuple russe reçut, lui aussi, le baptême par immersion. Le faux dieu Péroun, idole à la tête d'argent, fut précipité dans le fleuve. La Russie était à jamais chrétienne. Vladimir, plus tard, fut mis au nombre de ses saints.

Cherson avait été restituée aux empereurs. Elle demeura byzantine jusqu'à la conquête tartare et, ruinée par mille aventures désastreuses, disparut insensiblement de la surface du sol. Mais on conçoit de quelle vénération la nation russe entoure ce lieu qui vit le baptême de saint Vladimir et l'entrée définitive de son peuple dans le giron de l'Église chrétienne. On connaissait dès longtemps, par quelques restes insignifiants, l'emplacement précis de Cherson dans la banlieue sud de Sébastopol. On savait que la baie de la Quarantaine, celle même qui a joué un grand rôle dans la guerre de Crimée, avait été le port de la cité byzantine. Des fouilles, entreprises il y a bien des années déjà, avaient mis au jour d'intéressantes substructions. Puis vint la lutte terrible de 1854. Les tranchées françaises recouvrirent les fouilles d'alors. Les obus et les bombes plurent sur l'emplacement de la vieille cité d'Iphigénie ; les ossements de nos soldats se mêlèrent à ceux des Hellènes, des guerriers de Vladimir et de Byzance. Depuis peu, depuis que Sébastopol est

redevenue une grande ville, des fouilles méthodiques ont été reprises sur une beaucoup plus grande échelle, sous la direction de M. Kosciusko, un archéologue passionnément épris de son œuvre. Elles ont donné les plus brillants résultats, que je désire signaler à l'attention du public français, si peu au courant de ce qui se passe en Russie.

Entre la baie de la Quarantaine et les falaises de la côte, sur la rive sud de la baie de Sébastopol en un site exquis d'où la vue s'étend sur le grand port militaire russe, on visite les débris de la ville disparue, ressuscitée par M. Kosciusko. J'ai passé là, le mois dernier, des heures délicieuses. L'enceinte médiévale apparaît très nettement. Sauf en un grand espace occupé malheureusement par un monastère où toute recherche est interdite, les divers quartiers de la ville byzantine ont été retrouvés. Les rues sont facilement reconnaissables, comme aussi les substructions des principaux édifices. Si mes souvenirs de cette visite rapide ne sont pas trop confus, plus de trente églises ont été retrouvées déjà, attestant l'importance de cette cité, trait d'union entre l'empire de Roum et l'immensité de la barbarie scythique. Beaucoup de ces monuments, petits comme le sont presque tous les édifices religieux byzantins, surplombent aujourd'hui la falaise au-dessus des vagues qui, hélas ! sapent sans cesse la base du rocher. Détail émouvant entre tous : les archéologues russes

croient avoir retrouvé non seulement l'église où Vladimir fut marié à son impériale fiancée, mais encore le baptistère tout voisin où il reçut le baptême. L'emplacement de la cuve, les quatre absides du petit monument, la place du trône épiscopal, se reconnaissent parfaitement. Une émotion religieuse vous saisit en présence de ces restes vénérables, témoins de ce prodigieux fait historique. On croit revoir en songe ce spectacle inouï : le barbare superbe, entouré de ses blonds guerriers « hauts comme des palmiers », venant en grand appareil épouser la princesse byzantine, la fille des empereurs, vêtue de couleurs éclatantes, soutenue sous les bras par ses eunuques et ses femmes, les « patriciennes à ceinture, suivie du long cortège des prêtres aux cheveux flottants.

Les fouilles donnent les résultats les plus riches, surtout celles des catacombes qui entourent la ville. M. Kosciusko a installé un petit musée provisoire d'où chaque mois partent pour celui de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg les objets de prix retrouvés, qu'on ne saurait, sans danger, laisser dans cette solitude. Au-dessous des constructions tartares et byzantines, la pioche des ouvriers atteint les édifices grecs primitifs ; aussi les fouilles produisent-elles le plus étrange mélange de découvertes, et chaque jour les chercheurs retrouvent les beaux débris grecs comme les belles médailles de la Chersonèse antique à côté

des sous d'or concaves des empereurs byzantins, des Ducas et des Comnènes, les inscriptions antiques à côté de celles du moyen âge. Quelques semaines avant notre visite, on en avait découvert une d'Isaac Comnène et de son épouse, la basilissa Catherine, faisant don à la cathédrale de nouvelles portes de bronze. Mais ce qui est vraiment dramatique, c'est qu'en même temps la pioche des ouvriers ramène sur le sol les mille débris tous récents du grand drame d'il y a quarante ans. Hélas ! à côté des monnaies au type de la Diane de Tauride ou à celui des autocrators byzantins, à côté des têtes de flèches des guerriers russes ou khazares, on apporte souvent à M. Kosciusko des sous de France, humbles reliques de nos héroïques fantassins morts dans la tranchée, loin de la chaumière natale, des balles aussi échangées en ces luttes fratricides.

Nous avons erré longtemps en ces lieux tragiques, éclairés du plus beau soleil, le cœur oppressé de grands ou de douloureux souvenirs, où se mêlaient, en une confusion étrange, les noms presque fabuleux de l'antiquité, l'ombre gracieuse d'Iphigénie, les images farouches de Vladimir et de ses guerriers enchemisés de fer, celles toutes proches des soldats de France, dont les ossements innombrables reposent non loin de là, au cimetière français.

(*Journal des Débats*, 5 novembre 1895.)

VI

L'EMPEREUR BASILE II A ATHÈNES.

Lorsque, il y a quelques semaines, le roi de Grèce victorieux Constantin, arrivant de Salonique, débarqua à Phalère, au milieu d'un concours immense et d'un enthousiasme populaire indescriptible, les correspondants de journaux français notèrent, parmi les acclamations frénétiques qui l'accueillirent, l'étrange épithète du « Bulgaroctone », c'est-à-dire du « Tueur de Bulgares ». « Vive le Basileus libérateur! Vive le Basileus vainqueur! Vive le Bulgaroctone! » criaient à l'envi, sur le passage du Roi vivement ému, les milliers de spectateurs accourus d'Athènes et de toutes les cités du Péloponèse et de l'Attique, pour assister à cette seconde résurrection moderne de la nation hellénique.

Ce titre de « Bulgaroctone », à l'allure si étrangement médiévale, rappelait non seulement un des plus grands souverains de Byzance, le fameux basileus Basile II, qui l'avait reçu de ses peuples après la fin triomphante, à l'aurore du onzième siècle, d'une terrible guerre de quarante-trois années contre

ces mêmes Bulgares aujourd'hui de nouveau vaincus par les Grecs, mais encore, rapprochement éclatant, la visite fameuse que ce même souverain avait faite, lui aussi, en l'an 1018, à la cité de Minerve, après l'écrasement définitif des vaincus. On conviendra que le rapprochement était bien naturel et que la tentation était grande pour cette foule très émue d'appliquer au nouveau triomphateur de ces incorrigibles Bulgares l'épithète qui, depuis neuf siècles exactement, a rendu célèbre son prédécesseur sur le trône de la nation hellénique, vainqueur du fameux roi Samuel et de ses deux successeurs, Gabriel Romain et Jean Vladistlav, ultimes défenseurs de la nationalité bulgare expirante d'alors.



J'ai raconté jadis, dans un gros volume d'après les chroniqueurs bulgares et byzantins, les événements extraordinaires, hélas ! encore si mal connus, de cette lutte de géants entre Byzance et la Bulgarie indomptable, de cette lutte aux prodigieuses péripéties qui mirent plusieurs fois à deux doigts de sa perte l'empire séculaire des Basileis de Constantinople. J'ai dit avec tous les détails qu'il m'a été possible de rassembler au milieu de tant de textes étrangement brefs ou lamentablement confus, les vingt campagnes menées contre cette terrible nation

jusqu'aux confins les plus reculés de la péninsule balkanique, campagnes entremêlées d'épisodes dramatiques ou saisissants tels que celui de la mort du malheureux tsar Samuel, déjà malade, expirant de saisissement à la vue de quinze mille de ses soldats captifs des Byzantins, aveuglés par ceux-ci et renvoyés à leur souverain ainsi mutilés avec un borgne pour conduire chaque centaine d'entre eux. Je voudrais surtout insister aujourd'hui sur ce curieux rapprochement de la visite du Basileus vainqueur du onzième siècle à cette même glorieuse cité de Minerve qui vient de recevoir avec des transports d'enthousiasme son successeur actuel à la tête de la nation grecque. Chose curieuse, en effet, depuis ce fameux vainqueur des Bulgares, depuis ce fameux Bulgaroctone, aucun autre Basileus n'est jamais retourné dans cette Athènes, secouée aujourd'hui de tels frémissements de joie, et c'est ce souvenir aussi émouvant que lointain qui donnait un charme si dramatique aux acclamations de ce peuple en délire saluant le nouveau Bulgaroctone du vingtième siècle. J'apprendrai peut-être à plusieurs lecteurs du *Gaulois* que ce que nous savons sur les villes de la Grèce antique aux époques lointaines des dixième et onzième siècles, sur Athènes en particulier, se réduit à presque rien, comme sur ce que nous savons de tant de cités de France dans ces temps obscurs entre tous !

***

C'était donc dans l'automne de l'an 1018. Dans une immense et foudroyante campagne, à travers presque toute la péninsule des Balkans, le vieux Basileus venait, à la tête de son armée, d'écraser les dernières résistances de cette gigantesque guerre bulgare, vieille de presque un demi-siècle. Les dernières troupes de partisans avaient été massacrées ou dispersées. Les dernières forteresses des montagnes avaient succombé. Le dernier souverain bulgare avait péri assassiné au siège de Dyrrachion qui est Durazzo. De toutes parts, le long de la marche du Basileus retournant vers le sud, avaient afflué les soumissions des derniers chefs, des derniers patrices ou « boliades » bulgares indépendants. Aux portes d'Achrida s'était passée une des scènes les plus émouvantes de cette prise de possession triomphale. Le Basileus avait reçu là, dans son camp, la tsarine Marie de Bulgarie, la veuve de Jean Vladistlav, qu'on lui avait présentée pompeusement avec tout un cortège de petits princes et de petites princesses attachés aux pans de la robe de cette mère tragique. Outre trois fils et six filles à elle, outre un fils naturel de Samuel, on distinguait parmi ces jeunes suppliants deux filles et cinq fils de Gabriel Romain, ce fils et successeur de Samuel, jadis assassiné par Jean Vladistlav, en tout dix-sept petits infortunés.

Je passe sur bien d'autres événements dramatiques. Basile, s'enfonçant toujours plus avant vers le sud, décidé à aller avec son armée jusqu'au fond de la Péninsule, visiter ces plus vieilles provinces de l'Empire auxquelles l'issue heureuse de cette guerre interminable venait enfin de restituer la paix, franchit la frontière de Thessalie. Poursuivant sa route à travers ces classiques et fameuses contrées de la Phocide, de la Locride, de la Béotie, l'invincible autocrator, traversant encore le défilé d'Euleuthères, apparut enfin avec ses troupes fidèles aux portes de la cité de Minerve. Il voulait fêter son triomphe sur la vieille Acropole, accomplir ce pieux pèlerinage au foyer de l'Hellénisme antique, avant de rentrer à Byzance, capitale de l'Hellénisme moderne. On était maintenant tout à la fin de cette année 1018.



Gregorovius, le célèbre historien médiéval, dans sa belle *Histoire d'Athènes au moyen âge,* a dit, en des pages émues, le peu que nous savons de cette étrange visite impériale en ces lieux si célèbres, alors si complètement déchus. « La visite du héros couronné, dit-il, était un grand honneur pour Athènes, alors presque totalement tombée dans l'oubli. Certes, ce n'était point une curiosité d'ordre archéologique qui avait conduit jusqu'au pied de

cette colline illustre le terrible Bulgaroctone. Ce rude homme de guerre, qui ne haïssait rien tant que l'érudition et la science, n'en avait pas moins nettement conscience que, par l'anéantissement de la monarchie bulgare, quelque temps si redoutable, il avait décidé de la victoire du monde grec, de la *grécité*, sur le monde slave. Aussi le souvenir de l'antique gloire immortelle d'Athènes devait mettre au cœur de ce prince belliqueux une vénération immense pour cette radieuse patrie des combattants de Marathon et des vainqueurs de Salamine. C'est à peine si nous connaissons quelques-uns des événements qui, depuis des siècles, depuis les temps déjà anciens de ces deux vierges grandies en ces lieux, les futures impératrices Irène et Théophano, jusqu'aux jours de Basile II, s'étaient passés dans Athènes. Mais, dans cette année 1018, le voyage de ce même basileus Basile prouve combien cette cité vivait encore dans la mémoire des hommes. Les rares chroniqueurs contemporains qui ont daigné noter cette page si intéressante de la vie d'Athènes au moyen âge racontent simplement, hélas ! en quelques mots, que le Basileus victorieux célébra des actions de grâces à la Vierge, la divine Théotokos, pour son complet triomphe sur les Bulgares et dédia, dans le temple de celle-ci érigé dans le Parthénon, des dons nombreux et splendides. « Puis, disent-ils, l'Empereur s'en retourna à Constantinople », et c'est là tout.

***

« Une dernière fois donc, avant les jours agités de l'occupation latine des Croisés de 1204, puis ceux bien plus sombres de l'occupation turque, l'antique Acropole, cette colline la plus illustre du monde, fut illuminée des splendeurs de la Cour impériale. Une dernière fois, autour du basileus d'Orient, couronné des lauriers de la victoire, escorté des vétérans poudreux de la guerre bulgare, on vit s'assembler aux sons des euphémies et des chants des prêtres, les « stratigoi », les prélats vénérables, évêques et higoumènes provinciaux, les archontes urbains, les chefs des milices des thèmes, les envoyés des cités hellènes et des tribus du Péloponèse et de la Grèce propre, tous ceux, enfin, du Sacré Catalogue de la hiérarchie impériale! Hélas! nous ignorons jusqu'aux noms de ces innombrables personnages, sauf, par hasard, celui de l'archevêque même d'Athènes, qui s'appelait Michel. Certainement, à son arrivée au temple de la Vierge, le vieux Basileus fut accueilli par les harangues les plus raffinées, conçues amoureusement dans l'esprit du temps, par les panégyriques les plus ampoulés, rédigés en un style aussi lourd qu'étrange, mais nous ignorons par qui tous ces discours furent prononcés.

« De tous les monuments antiques qui eussent pu

attirer l'attention du rude Bulgaroctone à son arrivée dans la ville de Pallas, le seul Parthénon a mérité l'honneur d'une mention de la part des chroniqueurs byzantins contemporains, et cela uniquement parce que le merveilleux édifice, alors encore à peine mutilé, se trouvait depuis le cinquième siècle transformé en une église très vénérée, consacrée d'abord à la souveraine Panagia, plus tard à la Vierge, patronne auguste de la cité. Cette nouvelle affectation de l'édifice célèbre était à cette époque chose faite depuis longtemps. Certes, tout le pauvre appareil moderne de l'Église byzantine : nefs, galeries et chapelles latérales défigurait étrangement le monument aux lignes divines, mais il était alors, je l'ai dit, encore presque complet, et durant que l'auguste vainqueur des Bulgares, prosterné devant l'autel tout éclatant des mille feux de l'Iconostase, invoquait la Très Sainte Panagia Athéniotissa, « patronne éponyme de la ville », et la remerciait de lui avoir donné le triomphe sur ses ennemis, les dieux et les héros de Phidias, en leur procession sublime, contemplaient le vieil autocrator du haut des frises augustes. Les Turcs, les Vénitiens, les Anglais surtout, détrousseurs de merveilles, n'avaient point encore passé sur la colline sainte.

***

Nous savons encore, nous l'avons vu, que le grand empereur Basile enrichit le Trésor de cette bizarre métropole athénienne, mi-temple païen, mi-église chrétienne, de nombreux joyaux de l'orfèvrerie et de l'art byzantins, produits de l'inestimable butin recueilli dans le Trésor des rois bulgares à Achrida. Les chroniqueurs citent parmi ceux-ci une colombe d'or qui se balançait sur l'autel, symbole du Saint-Esprit, une lampe d'or aussi dont le feu ne s'éteignait jamais et qu'on considérait par toute la Grèce comme un chef-d'œuvre admirable. Athènes, à cette époque, n'était point, comme on serait peut-être tenté de le croire, un amas de décombres antiques. Elle comptait de nombreuses habitations, tout un peuple surtout d'églises charmantes et de chapelles dont plusieurs tombaient déjà en ruines. Le Bulgaroctone, lors de son voyage fameux, donna certainement ordre de les réparer. Le passage triomphal du vieux Basileus semble avoir été le signal pour toute cette contrée d'une ère relativement brillante de restauration et de construction.

Ceux qui ont visité Venise connaissent tous le beau lion colossal de marbre dressé devant la porte de l'Arsenal, qui fut rapporté du Pirée par Francesco Morosini en l'an 1688. Sur la poitrine et le flanc de

la bête antique on déchiffre, chose très étrange, des inscriptions en langue runique sur les origines desquelles on a beaucoup disserté. Gregorovius estime que ce sont d'antiques graffites, œuvres naïves de quelques soldats russes, de quelqu'un de ces fameux mercenaires varangiens de l'armée de Basile II lors de la visite de cet empereur à Athènes en 1018. Rien ne s'oppose à la vérité de cette hypothèse qui fait figurer si poétiquement les signatures des héros des Sagas norraines sur le marbre superbe érigé naguère aux rives de Salamine, maintenant captif aux bords de la lagune lointaine. Le penseur voit en rêve ces rudes soldats scandinaves, ces blonds enfants du Nord, brunis sous le harnois de guerre byzantin par les feux du soleil de Bulgarie, tuant l'ennui des longues heures passées aux rivages athéniens en inscrivant leurs noms aux syllabes gutturales et sonores sur le flanc du monstre antique.



Sa visite terminée à cette illustre cité, capitale historique de la race grecque, le vieux Bulgaroctone, après tant d'années passées presque constamment dans les camps, après cette dernière lente tournée triomphale qui avait duré plusieurs mois, après avoir assuré le gouvernement des provinces bulgares reconquises ou pacifiées, reprit enfin le chemin de

Constantinople pour y jouir des honneurs du triomphe solennel. Probablement il s'embarqua au Pirée pour aller par mer au moins jusqu'à Salonique.

(*Le Gaulois*, 4 octobre 1913.)

VII

LE TRÉSOR DU PALAIS DES KHALIFES AU CAIRE AU ONZIÈME SIÈCLE SOUS LES KHALIFES FATIMITES.

Le khalife fatimite d'Égypte Mostanser-Billah, fils du khalife Daher, avait succédé à son père en l'an 527 de l'Hégire qui correspond environ à l'an 1036 du Christ, n'étant âgé que de sept années. Sa mère était une esclave noire qui avait d'abord appartenu au marchand juif Abou-Saïd-Sahal, fils d'Haroun, de la ville de Toster, et avait été vendue par lui au khalife Daher. Cette princesse, dès qu'elle vit son fils sur le trône, gouverna de si triste manière que, à la suite de troubles affreux, les guerriers turks au service du khalife, au nombre de plusieurs milliers, sous la conduite de leur chef Nasser-ed-dauleh, devinrent petit à petit les maîtres absolus du pouvoir au Caire. Après plusieurs années, la situation devint telle vers l'an 460 (1068 du Christ) que Nasser-ed-dauleh, enflé de sa victoire, ne garda plus aucune mesure envers Mostanser, véritable prisonnier au palais, et s'arrogea l'autorité suprême. A son exemple, les miliciens turks, ayant perdu tout respect pour le

khalife, ne tenaient plus aucun compte de ses ordres et le traitaient avec hauteur et mépris. Nasser-ed-dauleh, véritable maire du palais, pour satisfaire la cupidité de ses sauvages et turbulents soldats, livra l'Égypte au pillage. Le palais des Khalifes au Caire, entre autres, véritable demeure des Mille et une Nuits, prodigieux amas de richesses inouïes accumulées depuis des siècles par ces princes fastueux entre tous, fut mis par lui en coupe réglée. Dans le mémoire consacré par le célèbre érudit Étienne Quatremère à l'histoire de cet infortuné souverain, victime de ces terribles mercenaires, j'ai trouvé sur le pillage des incroyables richesses de ce palais des détails tellement extraordinaires tirés des chroniques arabes les plus dignes de foi, que je ne résiste pas au plaisir de donner quelques extraits de ce récit aux lecteurs de ce journal, pour leur faire comprendre ce que pouvait être, à cette première moitié du onzième siècle, le luxe incomparable de la cour des Khalifes.

Je devrai nécessairement, dans cette énumération fantastique d'une longueur vraiment démesurée, faire de très nombreuses coupures, en n'indiquant que les objets les plus intéressants. « Assiégeant sans cesse la porte du khalife, dit Quatremère, l'interrompant au milieu de ses plaisirs, les miliciens turks réclamaient chaque jour impérieusement de nouvelles augmentations de solde. Leurs prétentions étaient si

exorbitantes que le trésor se trouva bientôt épuisé. Comme ils réitéraient leurs demandes et que le khalife leur représentait l'impossibilité où il était de les satisfaire, ils le contraignirent à vendre les objets précieux d'une valeur inestimable qui se trouvaient dans le palais. » L'historien arabe Makrizy nous a conservé sur ces effroyables déprédations des détails bien curieux.

« Plusieurs joailliers de Fostat, c'est-à-dire du Vieux-Kaire, furent, dit ce très exact chroniqueur, un jour mandés au palais. On leur présenta un coffre qui contenait sept « mudd » (1) d'émeraudes, valant au moins trois cent mille « dinars » (2). « Cette masse de pierres précieuses n'a pas de prix », dirent-ils. Les officiers turks présents s'adjugèrent aussitôt ce trésor sous prétexte des dépenses considérables qu'ils avaient à faire pour l'entretien de l'armée. On apporta encore un collier de pierreries valant au moins quatre-vingt mille dinars. Ces brigands se l'adjugèrent aussi. Tandis qu'ils étaient occupés à considérer d'autres joyaux, le fil du collier étant venu à se rompre, toutes les pierreries se répandirent à terre. L'un des officiers turks en ayant pris une qu'il cacha dans sa robe, son exemple fut suivi par les autres grands chefs. Ensuite, les moindres officiers ramas-

(1) Mesure de capacité égale à soixante-dix centilitres.
(2) On sait que le dinar était l'unité d'or ou sou d'or des Arabes.

sèrent ce qui restait, en sorte qu'en un moment on ne vit plus aucune trace de collier. Ils enlevèrent aussi les magnifiques perles envoyées au khalife par Salihy, l'émir de La Mecque, et qui étaient en si grand nombre que l'on en mesura, dit-on, sept « waïbah » (1). Ils s'emparèrent aussi de douze cents bagues tant d'or que d'argent ornées de pierres précieuses de toute espèce et de toute couleur provenant des ancêtres de Mostanser. Trois d'entre elles furent vendues quelque temps après douze mille dinars.

« Ensuite on apporta un sachet qui contenait environ un « mudd » de pierreries. Les joailliers les plus habiles, sommés d'en fixer la valeur, répondirent que cet objet était sans prix et ne pouvait être acquis que par un souverain. L'écrivain Djawhar, surnommé Mokhtar, ayant été trouver le khalife, lui déclara que ces pierreries avaient coûté à son aïeul six cent mille dinars. Ce prince, pour toute réponse, ordonna de les distribuer aux Turks. Je tiens d'un homme digne de foi, employé au trésor, que, parmi les objets ainsi enlevés du palais, se trouvaient plusieurs coffres dont l'un, ayant été ouvert, contenait un grand nombre de vases du cristal le plus pur. Le seul Abou-Saïd-Nehawendy, dans un court espace de temps, avait présidé à la vente au palais de dix-huit

(1) Mesure de capacité égale à environ seize litres.

mille vases de cristal dont quelques-uns valaient jusqu'à mille dinars. Ensuite venaient un grand nombre de plats d'or émaillé ou non émaillé, dans lesquels étaient incrustés des émaux de toute espèce formant les dessins les plus variés. On trouva encore, entre autres objets, neuf mille boîtes de différentes formes, faites de bois précieux, doublées de soie et enrichies d'or. Elles étaient vides, mais chacune avait servi à renfermer un vase de cristal ou d'autres matières précieuses. On trouva encore plus de cent coupes et autres objets de bézoard sur la plupart desquels était gravé le nom du khalife Haroun-al-Raschid ; plusieurs coffres, remplis de poignards dorés et argentés, dont les manches étaient formés de pierreries de toute espèce. D'autres coffres en très grand nombre renfermaient des encriers de diverses formes, ronds ou carrés, petits ou grands, d'or, d'argent, de bois de sandal, d'aloès, d'ébène du pays des Zindjes, d'ivoire et de bois de toute espèce, enrichis de pierreries, d'or, d'argent, ou remarquables par la perfection et l'élégance du travail. Quelques-uns valaient mille dinars, sans parler des pierres précieuses dont ils étaient ornés.

« On voyait encore une multitude de coupes d'or et d'argent, de toutes grandeurs, du travail le plus parfait ; une multitude de grandes cruches de porcelaine, de toutes couleurs, pleines de camphre de Kaïsour ; quantité de tasses faites d'ambre de

Schahar ; des fioles et des vessies pleines de musc du Tibet ; des arbres et des morceaux d'aloès. On trouva de grandes cuves valant chacune mille dinars, destinées à laver les vêtements, dont chacune était soutenue sur trois pieds représentant toutes sortes d'animaux ; une natte d'or du poids de dix-huit « rotls » (1), sur laquelle on disait que Mamoun avait consommé son mariage avec Touran, fille de Hasan-ben-Sahal ; vingt-huit plats d'émail, enrichis d'or, que le khalife Azis avait reçus en présent du basileus des Grecs, dont chacun était estimé trois mille dinars. Ils furent tous envoyés à Nasser-ed-dauleh. »

On trouva en outre quantité de coffres remplis d'une multitude prodigieuse de miroirs d'acier, de porcelaine, de verre, tous enrichis de filigranes d'or et d'argent ou bordés de pierreries ou avec des manches de cornaline et d'autres pierres précieuses, enfermés dans des étuis somptueux à serrures d'or ou d'argent ; un grand nombre de parasols à cannes d'or ou d'argent ; près d'un millier d'ustensiles d'argent, enrichis d'or, d'un travail de ciselure admirable dont quelques-uns pesaient cinq mille « dirhems » (2) ; une quantité prodigieuse d'échiquiers et de damiers en soie, brodés en or, dont les pions étaient d'ébène, d'ivoire, d'argent, d'or et de pierres

(1) « Rotl », environ 600 grammes.
(2) « Dirhem, » le denier d'argent arabe.

précieuses diverses ; quatre cents grandes cages enrichies d'or, remplies de bijoux de toute espèce ; différents meubles d'argent pesant ensemble plus de trois cent quarante mille dirhems ; six mille vases d'or dans lesquels on mettait des narcisses et des violettes ; trente-six mille pièces de cristal ; un grand nombre de couteaux qui, estimés au plus bas prix, furent vendus trente-six mille dinars ; vingt-deux mille figures d'ambre de grand prix ; une multitude innombrable de figures de camphre dont huit cents représentant des melons ; un turban enrichi de pierreries, un des plus précieux objets du palais, valant, dit-on, cent trente mille dinars. Parmi les pierreries qui l'ornaient, il y avait un rubis pesant vingt-trois « mithkals » (1) et cent perles pesant chacune trois mithkals.

Je passe rapidement sur les masses de morceaux d'aloès, de pièces de camphre de Kaïsour, d'ambre, d'alun, de bézoards, de cristal. Je citerai encore un magnifique sceau d'ambre jaune ; un paon d'or aux yeux de rubis, aux plumes d'émail ; un coq d'or, à la crête faite de rubis énormes, couverte de perles et de pierreries ; une gazelle au corps couvert de perles et de pierreries des plus précieuses, au ventre entièrement composé de perles de la plus belle eau ;

(1) Le « mithkal » ou « misgâl » égalait environ un poids de cinq grammes.

un morceau d'ambre, appelé « l'Agneau », d'un poids énorme, enchâssé d'or ; un autre melon d'ambre enfermé dans une boîte d'or pesant trois mille mithkals ; une cuvette de cristal dont on offrit deux mille dinars ; une table de sardoine assez grande pour que plusieurs personnes pussent y manger à la fois, avec des pieds coniques de même matière ; un palmier d'or d'une valeur inestimable, enrichi de pierreries et de superbes perles ; il était placé dans une caisse d'or ; des pierres précieuses représentaient ses fruits, des dattes, à tous les degrés de maturité.

On remarquait encore une gondole avec son pavillon et ses tapis fabriqués en l'an 436 de l'Hégire. On y avait employé près de cent soixante-dix mille dirhems d'argent. On avait payé aux orfèvres, rien que pour les frais de fabrication et de dorure, près de trois mille dinars. Une autre gondole d'argent, presque aussi belle, avait été fabriquée pour la mère du khalife Mostanser. Il y en avait encore trente-six autres, également d'argent, qui servaient aux promenades du khalife et de sa suite sur le Nil, garnies de meubles, de tapis et d'ornements. Elles avaient coûté toutes ensemble quatre cent mille dinars. Il y avait aussi un « jardin » dont le sol était d'argent ciselé et doré, et la terre faite d'ambre jaune. On y voyait des arbres d'argent d'où pendaient des fruits façonnés en ambre et en autres matières précieuses.

Ibn-abd-el-Azis, cité par Makrizy, rapportait que

le nombre des objets dont on avait à cette occasion fait le compte devant lui pour les partager entre les chefs turks rebelles s'élevait à plus de cent mille, parmi lesquels on comptait plus de cinquante mille pièces d'étoffes et de tapis de Damas dites « Kharavasny » qui, pour la plupart, étaient enrichies d'or. En un mot, les meubles vendus à la criée pendant quinze jours du mois de safar de l'an de l'Hégire 460, bien qu'estimés au plus bas prix, furent évalués trente millions de dinars, sans compter ce qui avait été pillé et dérobé.

Au rapport de l'émir Abou'l-Hassan-Ali, à l'époque où les séditieux obsédaient ainsi le khalife Mostanser pour se partager ses trésors, quelques valets de chambre ayant pénétré dans une salle où on avait pratiqué un grand nombre d'immenses armoires dont chacune avait une échelle en tirèrent deux mille tapis de Damas et autres étoffes brochées d'or qui n'avaient jamais servi. Quelques-uns, de damas rouge enrichi d'or du travail le plus parfait, représentaient des parcs dans lesquels étaient rassemblés de nombreux éléphants. On tira d'un seul de ces magasins trois mille pièces de damas rouge bordé de blanc, plusieurs tentes complètes avec le plus somptueux mobilier, une quantité prodigieuse de tapisseries, d'étoffes de soie de toute espèce, de toute couleur, d'un prix inestimable, quantité de nattes brodées d'or et d'argent, représentant des figures

d'éléphants, d'oiseaux et de toutes sortes d'animaux. Près de mille de ces tapis présentaient la suite des différentes dynasties.

Au-dessus de chaque figure étaient écrits le nom du personnage, le temps où il avait vécu et ses principales actions. Fakhr-al-Arab eut dans son lot une pièce de soie de Toster à fond bleu nuancé et tissé d'or, tissée en l'an 353 de l'Hégire, par ordre de Moëzz-li-dîn-Allah, représentant les différents pays de la terre comme une carte de géographie. Les figures de la Mecque et de Médine étaient parfaitement reconnaissables. Au-dessus de chaque province, chaque montagne, chaque mer, chaque fleuve, chaque ville et chaque route, le nom était brodé en or, en argent, en soie. Ce morceau extraordinaire avait coûté vingt-deux mille dinars ! Tadj-al-Molouk eut entre autres objets précieux une tente de satin rouge, tissé d'or, qui avait été faite pour le khalife Moutawakkel, et qui était d'une valeur inestimable. Il eut en outre un tapis de Damas, dont il refusa mille dinars.

Le palais du Khalife renfermait aussi un nombre prodigieux d'épées, de lances, d'armes de toute espèce que se partagèrent les dix généraux turks révoltés contre Mostanser. Ils se partagèrent encore la fameuse épée appelée Dhoul-fikar, celle d'Amrou, celle d'Abdallah-ben-Wahab, celle de Moez, puis la cuirasse du même prince, estimée mille

dinars ; l'épée d'Horaïn, fils d'Ali ; le bouclier d'Hanuzah, fils d'Abd-el-Motaleb ; l'épée de Djafar le Juste ; en un mot, toutes les plus illustres reliques militaires de l'Islam, puis des casques, des cuirasses, des caparaçons enrichis d'or et d'argent, des épées d'acier, des coffres remplis d'arcs et de flèches, de javelots en bois de *khalandj*, etc. Tous ces objets réunis formaient un total de deux cent mille pièces d'armure. On trouva encore dix-neuf cents boucliers de Lamat, des drapeaux et des étendards d'étoffe d'or en quantité, des cannes d'or et d'argent, des selles, des brides, des robes et des habits de diverses couleurs en quantité, enrichis d'or.

Le temps me manque pour poursuivre cette énumération prodigieuse de tentes, de pavillons, de châteaux véritables formés d'étoffes précieuses de toute espèce : velours, damas, satin et soie ; les unes tout unies, d'autres admirablement peintes avec des figures de toutes sortes d'animaux. Chaque tente était ornée d'un mobilier tellement riche qu'il fallait pour les plus vastes jusqu'à vingt chameaux ou même davantage pour porter les différentes pièces dont il était composé. Une de ces tentes, appelée la *Grande Rotonde*, était soutenue sur une seule colonne de soixante-cinq coudées de hauteur et vingt de tour. Elle avait cinq cents coudées de circonférence, formée de soixante-quatre pièces d'étoffes qui s'attachaient les unes après les autres par des

boucles et agrafes. Il fallait cent chameaux pour porter les diverses parties et les accessoires de cet édifice. Toutes les parois étaient couvertes de peintures d'animaux et de figures d'une grande beauté. Au-dessus du toit s'élevait une tourelle qui servait de ventilateur et qui avait trente coudées de hauteur. Cent cinquante ouvriers avaient travaillé pendant neuf années consécutives à cette tente. Mostanser avait fait demander à l'empereur des Grecs, pour la soutenir, deux colonnes hautes de trente coudées. Deux cents hommes, valets de chambre et autres, étaient chargés de dresser une autre de ces tentes fabriquée à Alep vers l'an 440 de l'Hégire, et d'en disposer toutes les parties. Elle renfermait une cuve d'argent immense. Elle ressemblait à la tente qu'avait fait faire le khalife Azis et qu'on nommait « la Tueuse » parce qu'on ne la dressait jamais sans qu'il pérît un ou deux hommes, du nombre de ceux qui étaient chargés de ce soin.

Ces quelques extraits ne donneront aux lecteurs du journal qu'une faible idée de l'incroyable richesse des trésors contenus à cette époque dans le palais des Khalifes au Caire. Mais de toutes les pertes que fit alors le faible successeur de ces princes, la plus regrettable pour l'humanité fut certes celle de leur immense et merveilleuse bibliothèque. J'espère parler un jour de cette dispersion à jamais déplorable.

(*Journal des Débats*, 29 mars 1916.)

VIII

LES RUINES D'UNE CAPITALE.

Au retour d'une excursion à Erivan et au monastère d'Eschmiadzin d'où la vue sur l'Ararat couvert de neige est si belle, j'ai tenu à rendre visite, non loin de la frontière turque de la Transcaucasie russe, aux célèbres ruines d'Ani, la vieille capitale des rois d'Arménie de la dynastie Pagratide, contemporaine des empereurs d'Orient des dixième et onzième siècles. L'entreprise, jadis difficile, parfois dangereuse, est aujourd'hui fort aisée. De Delidjan, station charmante de la route de Tiflis à Erivan par Astapha, une route de poste conduit en cinq relais, à travers une contrée d'abord délicieusement boisée, puis soudain complètement aride, jusqu'à Alexandropol, l'antique Goumri arménienne, aujourd'hui centre militaire fort important de la frontière de Transcaucasie, dans une plaine brûlée du soleil. D'Alexandropol, en quatre heures, un phaéton — c'est le nom officiel d'une victoria légère en ces contrées — attelé de quatre chevaux conduits par un cocher arménien,

vous transporte à Ani. Quittant à la septième verste la route de Kars, l'étrange équipage suit une simple piste à travers champs, dépassant des villages arméniens dont la population presque sauvage, entourée d'énormes chiens, véritables animaux féroces, se livre au pittoresque labeur du dépiquage des blés. Après avoir franchi à gué divers cours d'eau, entre autres l'Arpa-Tchaï, l'antique Akhourian si souvent mentionné dans les chroniques d'Arménie, on débouche subitement en vue du plateau rocheux qui porte les ruines d'Ani. L'impression, dans ce cadre immense dominé par les cimes neigeuses de l'Ala-Goz, est très forte.

Le fleuve Akhourian et un de ses affluents, simple torrent, coulant dans des ravins aux parois de roches à pic profondément encaissées, limitent un vaste triangle sur la surface duquel s'élevait la cité jadis florissante entre toutes celles d'Arménie, aujourd'hui déserte, ruinée, mais encore représentée par quelques-uns de ses plus beaux monuments. Le troisième côté du triangle était protégé par un superbe rempart médiéval, presque intact. Construites en appareil magnifique, bâties de cubes de pierre de deux couleurs dont les arêtes, vives comme au premier jour, se juxtaposent exactement, tours et murailles, qui ont vu les assauts de toutes les armées, de toutes les races de l'Orient, se profilant au loin dans cet absolu désert, forment une paroi

géante d'une saisissante grandeur. Cela rappelle, dans un paysage autrement sévère, les murs de Rome ou ceux de Constantinople.

Lorsque, par une porte couverte d'inscriptions lapidaires, surmontée d'un grand lion sculpté, on a pénétré dans l'enceinte, le spectacle devient plus extraordinaire encore. Sur ce plateau sauvage, parmi d'immenses amoncellements de pierres provenant des ruines des édifices plus humbles, se dressent encore çà et là plusieurs merveilleux monuments de cette cité de l'an mille. Un certain nombre, presque intacts, sous leur armure de pierre rougeâtre, semblent construits de la veille. On aperçoit, tour à tour, en des sites grandioses, dominant les abîmes du double ravin, le palais des princes pagratides, de ces rois guerriers qui surent un moment se créer une vaste monarchie entre les États du basileus de Roum et ceux du khalife de Bagdad, puis encore leur citadelle en ruine et la cathédrale où ils se faisaient couronner avec une pompe tout orientale, diverses églises enfin, véritables joyaux d'architecture, une entre autres depuis transformée en mosquée. La cathédrale et deux églises surtout, petites comme tous les temples arméniens, sont dans un surprenant état de conservation. Pas une pierre n'a bougé du splendide appareil des parois jadis construites par l'architecte Tiridate, qui releva la coupole de Sainte-Sophie détruite par le tremblement

de terre de l'an 986. Sur les murs extérieurs figurent encore, nettes comme au premier jour, les grandes inscriptions royales dédicatoires en beaux caractères lapidaires arméniens des dixième et onzièmes siècles. Les portes et les fenêtres sont admirablement sculptées comme des monuments d'orfèvrerie, rappelant par la richesse de l'ornementation les plus gracieux échantillons de l'art arabe. La pierre, d'une superbe et chaude teinte rouge, prête un charme de plus à cette féerique silhouette d'une grande cité endormie depuis des siècles.

La cathédrale, sauf la coupole qui s'est effondrée, semble prête encore à recevoir le glorieux roi Pakarat, shah in shah, c'est à dire roi des rois, venant en grand cortège assister vers l'an mille, en compagnie de sa pieuse épouse, la reine Katramidé, à la consécration du noble édifice par le catholikos Serkis. Nous avons déjeuné, effarant les corneilles et les oiseaux de proie si nombreux, au pied de l'autel où furent couronnés bien des rois pagratides, curopalates du saint empire de Roum (c'était leur titre officiel à Byzance), vassaux turbulents, souvent révoltés, des Nicéphore Phocas, des Jean Tzimiscès et du grand basileus Basile II, le Bulgaroctone.

Les autres édifices ne sont pas moins curieux, le palais royal surtout, surplombant l'effrayant ravin. Quelques églises conservent encore de nombreuses fresques. Toutes sont recouvertes de sculptures mer-

veilleuses et de grandes inscriptions historiques. Toutes, en un mot, sont encore presque dans l'état où elles se trouvaient lorsque, après des calamités effroyables, tremblements de terre, invasions répétées de cent ennemis féroces accourus de l'Orient, les malheureux habitants de la ville royale d'Arménie se furent décidés à l'abandonner définitivement pour un lointain et plus sûr asile. C'est un musée inappréciable, une cité médiévale conservée par enchantement, telle que n'en possède aucune autre nation.

Partout aux environs des ruines, c'est le désert sans limites, sauf quelques habitations d'un très pauvre village arménien. Ce plateau inégal, mamelonné, profondément raviné, où retentit si souvent jadis le galop des cavaliers envahisseurs, cavaliers byzantins, géorgiens, arabes, persans, tartares ou mogols, est entièrement nu. Sous un soleil de feu des troupeaux errants paissent à l'entour des églises fondées par les Pagratides, remuant du pied des débris de murailles sous lesquelles dort le scorpion. Au fond du ravin l'Akhourian sauvage bondit comme au temps des rois, roulant ses eaux grisâtres vers l'Araxe lointain, d'où passant le long des pentes de l'Ararat, elles iront tout au loin se jeter avec celles du Kour dans la mer Caspienne. L'horizon est borné par le majestueux Ala-Gotz, un des plus beaux monts d'Arménie. La frontière turque n'est pas loin, han-

tée par les Kurdes pillards que tiennent en respect les braves cosaques de Térek et du Kouban disséminés sur ce vaste espace. Devant nous se profilent encore les monts de Kars dont le nom rappelle tant de luttes ardentes entre les soldats du tsar et ceux du sultan.

Malheureusement, et c'est là où je voudrais en venir, le temps, ici aussi, bien que lentement, poursuit son œuvre destructrice. Les voûtes s'effondrent les premières. Les feux allumés par les pâtres effritent les bases des églises. Le palais s'émiette peu à peu dans le ravin jadis verdoyant du jardin royal. Maintenant que ce territoire est définitivement incorporé à l'empire russe, ne pourrait-on sauver, pour la plus grande joie des archéologues, cette ville mystérieuse, cette cité enchantée du moyen âge ? Parmi ce peuple arménien, si passionnément attaché à sa belle histoire nationale, ne se trouvera-t-il point quelque Mécène intelligent qui s'éprenne de la gloire d'Ani, la ville des grands rois de sa race ? Quelques centaines de mille francs, un gardien convenablement rétribué, suffiraient à sauver ce joyau unique, une ville chrétienne orientale du dixième siècle, non loin des pentes du Caucase ! Puisse l'immense publicité du *Journal des Débats* attirer des regards bienveillants sur ces ruines insignes.

(*Journal des Débats*, 1er octobre 1895.)

IX

PRISE DE JÉRUSALEM PAR LES GUERRIERS DE LA PREMIÈRE CROISADE LE 15 JUILLET 1099 (*D'APRÈS LES PLUS RÉCENTS TRAVAUX HISTORIQUES.*)

Il paraît démontré aujourd'hui que c'est au pape Urbain II, à lui seul, qu'appartient l'initiative de la prédication de la première croisade (1). M. Louis Bréhier, professeur à la Faculté des lettres de Clermont, a clairement indiqué, il y a quelques années, les arguments en faveur de cette hypothèse dans un bien intéressant petit volume intitulé : *L'Église et l'Orient au moyen âge*. Touché de compassion par les affreuses souffrances des chrétiens dans le Levant, par la nouvelle surtout que le Saint-Sépulcre et les Lieux Saints avaient été profanés par les Turcs, désireux de mettre fin par une diversion en Palestine aux désordres et aux violences qui accablaient la chrétienté et de délivrer les provinces orientales

(1) J'ai suivi pas à pas, dans cet article, les travaux de H. Hagenmeyer et de feu R. Rœhricht.

tombées sous le joug des infidèles, ce grand pontife accomplit ce prodige de réunir dans une entreprise commune des peuples de toutes les provinces de l'Europe « que leurs langues, leurs habitudes nationales, leurs intérêts divergents tendaient à éloigner les uns des autres ». Après avoir parcouru le midi et l'est de la France, prêchant partout la croisade, Urbain II, qui avait convoqué pour le 18 novembre de l'an 1095 le fameux concile de Clermont, s'adressa lui-même à la foule des clercs et des chevaliers réunis pour cette circonstance et les exhorta à prendre les armes pour aller délivrer le Saint-Sépulcre et les infortunés chrétiens d'Orient. Ses paroles enflammées soulevèrent l'enthousiasme des fidèles qui, aux cris de « Dieu le veut ! » se croisèrent par milliers. Une immense activité religieuse et guerrière se manifesta dans toute la France et par tout l'Occident. Tout le monde se leva, tout le monde voulut partir, s'empressant de prendre le chemin de Dieu. La croisade populaire et ses bandes innombrables commandées par Pierre l'Ermite, Gautier surnommé Sans-Avoir, le prêtre allemand Gottschalk, le comte Émicho, Guillaume le Chambellan, vicomte de Melun, et bien d'autres, après avoir traversé l'Europe, en pillant, en massacrant les Juifs, échoua, dès la fin de l'an 1096, en Asie Mineure sous les coups des Turcs. La véritable croisade, celle des barons, s'organisait, pendant ce temps. Les premiers départs eurent lieu

en août 1096. Quatre armées principales : une première composée de Français du nord, d'Allemands et de Flamands, commandés par Godefroi de Bouillon, duc de Basse-Lorraine, et son frère Baudouin ; une seconde, de Normands et de Français, commandés par Hugues de Vermandois, frère du roi Philippe Ier de France, par Robert Courte-Heuse, duc de Normandie, Étienne, comte de Blois et de Chartres, et Robert de Flandre ; une troisième, de Français du midi, sous Raimond de Saint-Gilles, le puissant comte de Toulouse, et le légat pontifical Adhémar de Monteil, évêque du Puy ; la quatrième, de Normands de l'Italie méridionale, sous Boémond et Tancrède, fils et neveu de Robert Guiscard, partant des points les plus opposés, opérèrent par des voies également différentes leur concentration à Constantinople, où elles arrivèrent successivement entre l'extrême fin de l'année 1096 et les mois d'avril et mai 1097.

Je passe sur les difficultés avec le basileus d'Orient, Alexis Comnène. Le 19 janvier 1097, la grande armée des croisés passée en Asie s'emparait de Nicée. Elle s'engageait ensuite dans l'intérieur de l'Anatolie et remportait le 1er juillet, sur les Turks, une victoire éclatante dans les plaines de Dorylée. La traversée de l'Asie Mineure fut infiniment pénible. Arrivé enfin devant Antioche le 20 octobre 1097, le gros de l'armée de la croisade assiégea cette for-

midable place de guerre à l'immense enceinte resserrée entre la montagne et le fleuve Oronte, défendue par quatre cent cinquante tours. Après un siège aussi long que terrible, les chrétiens entrèrent par trahison dans la capitale syrienne le 2 juin 1098 et massacrèrent les défenseurs. Je passe encore rapidement sur l'arrivée presque aussitôt après de l'émir Kerboga, le fameux atabek de Mossoul, à la tête de deux cent mille guerriers. La miraculeuse découverte, l' « invention », suivant le terme consacré, de la Sainte Lance qui avait percé le flanc du Christ moribond, relève le moral des croisés. Dans une sanglante et affreuse bataille, ils mettent en déroute les bandes de Kerboga le 28 juin. La route de Jérusalem est désormais ouverte aux chrétiens, mais les dissensions des grands chefs devaient retarder encore de dix mois la marche décisive. Ce fut seulement au mois d'avril 1099 que les croisés, laissant le prince Boémond en possession d'Antioche, commencèrent leur marche sur la Ville Sainte qui, au mois d'août de l'an précédent, était retombée au pouvoir du khalife Fatemide d'Égypte.

La traversée de la Palestine fut relativement aisée. Enfin l'armée chrétienne, infiniment diminuée de nombre depuis son départ d'Europe, le cœur débordant d'une incomparable joie pieuse, aperçut le magnifique panorama des murs et des édifices de Jérusalem le mardi 7 juin 1099. Ce fut une des plus

grandes, une des plus émouvantes scènes de l'histoire. Tous, chefs et soldats, tous ces poudreux combattants de tant de batailles, répandant des larmes d'allégresse, priant avec une immense ferveur, se jetèrent à genoux, levant les bras vers la Sainte Cité, but constant de leurs plus lointains désirs. « Quand ils ouïrent nommer Jérusalem, dit le grand historien de la croisade, l'archevêque Guillaume de Tyr, ils vinrent un peu en avant, jusqu'à ce qu'ils virent les murs et les tours de la ville. Alors ils levèrent leurs mains vers le ciel, puis après se déchaussèrent tous et baisaient la terre. Qui vit ce spectacle ne put avoir le cœur si dur qu'il n'en fût ému ! Dès ce moment, la route ne leur sembla plus mauvaise et ils s'avancèrent légèrement jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en face de la cité. Lors sembla que la parole du prophète fût accomplie, qui avait dit ces paroles longtemps avant que tout ce peuple n'eût quitté son pays pour assiéger Jérusalem : « Lève tes « yeux. Réveille-toi, réveille-toi, lève-toi, Jérusalem ! « Délivre-toi des chaînes de ton cou. Regarde la « puissance du Fils de Dieu. L'Éternel vient te délivrer des mécréants, fille captive de Sion ! »

De ces immenses armées qui avaient quitté l'Occident quelques années auparavant, il n'y avait pas maintenant en face de la Cité Sainte plus de quarante mille personnes dont à peine vingt mille combattants ! Des grands chefs de la croisade plusieurs

étaient morts. Boémond était resté à Antioche. Baudouin s'était installé en vainqueur dans la lointaine cité d'Edesse. Cette armée si réduite en nombre trouvait devant elle Jérusalem parfaitement fortifiée, avec une garnison de plus de quarante mille hommes, en grande partie soldats du khalife d'Égypte. Ceux-ci avaient chassé de la ville le patriarche et les habitants chrétiens après les avoir cruellement rançonnés. La terrible chaleur de l'été syrien semblait atroce et insupportable aux gens du Nord. Les malheureux croisés, épuisés par tant de fatigues, souffraient affreusement, surtout du manque d'eau. Les fortifications de Jérusalem étaient très puissantes. On reconnut aussitôt qu'il était impossible d'attaquer la ville par l'est et le sud-est. Elle ne fut d'abord investie que du côté ouest par le comte Raimond de Toulouse, du côté nord-ouest par Godefroi de Bouillon et Tancrède, du côté nord par les deux Robert de Flandre et de Normandie. Cependant, peu après, le comte Raimond, contre l'opinion des autres chefs et à leur grande irritation, transféra son camp de l'ouest au sud sur le mont Sion dont l'église contenait tant de sépultures illustres : celles des rois David et Salomon, celle du proto-martyr Étienne, celle de la Vierge ! Puis cette sainte montagne avait vu tant de scènes fameuses du christianisme : la Sainte Cène, l'apparition du Christ après la résurrection à Thomas et aux autres

disciples, l'Esprit Saint descendant sur les apôtres ! De même, encore plus tard, Godefroi de Bouillon transporta son camp droit au nord, à l'est de celui du comte de Normandie et de l'église de Saint-Étienne, encore debout alors, mais en grande partie détruite.

Le 9 juin, Raimond Pilet, Raimond de Turenne et quelques autres croisés eurent un combat violent avec deux cents Bédouins. Ils les mirent en fuite et leur prirent trente chevaux. Trois jours après, le 12 juin, effrayés par la pestilence amenée par le manque d'eau, sur le conseil des évêques et des clercs, les chefs de l'armée allèrent rendre visite à un vieux solitaire, un homme de Dieu, établi sur une haute tour sur le mont des Oliviers où les assiégeants avaient installé un poste. A la grande joie de tous ces vaillants, l'ermite vénérable leur annonça que certainement ils prendraient la ville le lendemain pourvu qu'ils eussent jeûné et prié auparavant. Ensuite de quoi, avec une belle et touchante naïveté, l'assaut fut décidé pour ce lendemain. La nuit fut employée aux préparatifs. Hélas ! le 13 juin, malgré leur brillant courage, les chrétiens échouèrent avec des pertes notables. On se battit depuis l'aube jusqu'à la sixième heure. Tout au plus put-on détruire l'avant-mur du côté nord. La cause de cet échec était infiniment simple. On manquait totalement d'appareil de siège, surtout d'échelles. Reinhold de

Chartres était cependant monté le premier jusqu'à la crête de la muraille, mais, malgré sa folle audace, on le rapporta avec la main coupée. Une nouvelle attaque du lendemain 14, au matin, fut aussi malheureuse. Alors on commença avec une hâte fébrile à fabriquer des échelles. La famine était au camp. Surtout le manque d'eau était affreux. La fontaine fameuse de Siloé ne pouvait suffire à de telles multitudes d'hommes et d'animaux. Bientôt elle fut horriblement souillée. Il s'en exhala des odeurs abominables, des miasmes pestilentiels. On manquait aussi de vin.

Cette triste situation ne fit que s'accroître durant les derniers jours de juin et les débuts de juillet. La disette d'eau devenait chaque jour plus cruelle. Aux environs des points d'eau si peu nombreux, affreusement salis, des embuscades ennemies guettaient incessamment les malheureux chrétiens, tuant les isolés, razziant les bêtes de somme. Aussi fallait-il apporter l'eau de très loin, de six milles de distance environ, dans des outres faites de peaux de bœufs et de chèvres cousues ensemble. On en amenait même du Jourdain. Plus tard on eut un peu de vin, mais fort cher. Le manque de bois de construction pour les machines par le seul moyen desquelles on pouvait prendre Jérusalem était une autre terrible calamité. Le 14 (sauf l'attaque du matin) et le 15 juin furent deux journées d'inaction.

Le 15, un conseil des grands chefs décida de construire à tout prix des machines de siège et des châteaux de bois, constructions roulantes colossales dépassant la hauteur du rempart. Un chrétien syrien avait enfin indiqué aux Francs les régions où ils pourraient trouver le bois nécessaire : en particulier certains territoires montagneux du sud, dans la direction de l'Arabie. Raoul de Chartres raconte aussi que Tancrède avait découvert dans un endroit caché des solives et des poutres qui, l'an d'auparavant, avaient servi à l'armée égyptienne pour construire ses machines quand elle s'était emparée de la Ville Sainte. Les deux comtes Robert de Flandre et de Normandie avec Gérard de Kérisy et des troupes de pied et de cheval se rendirent en conséquence à quatre milles du camp et rapportèrent des troncs d'arbres en quantité à dos de chameaux. La construction des machines, surtout des gigantesques châteaux de bois dura quatre semaines. On les érigea en face de la tour David. Raoul de Chartres donne le titre d'ingénieur au comte Robert de Flandre qui, parti avec deux cents hommes pour la région de Naplouse, en rapporta beaucoup de bois. Le travail de construction fut surtout énergiquement mené à partir de l'arrivée des Génois le 20 juin, arrivée dont je vais parler. En même temps, celui des claies confectionnées à l'aide des broussailles était fait par les femmes, les enfants, les jeunes garçons, les vieil-

lards, assemblés dans le val de Bethléem. Ils cousaient aussi ensemble les peaux de chevaux, de bœufs, de chameaux qui devaient protéger les machines contre le jet des pierres et du feu grégeois.

Un message avait apporté aux croisés devant Jérusalem l'annonce de l'arrivée à Jaffa le 17 juin d'une flotte génoise de secours de six navires par le moyen de laquelle leur armée pourrait être puissamment et constamment ravitaillée. On envoya à ces nouveaux venus pour les protéger un petit corps de troupes commandé par Raimond Pilet et quelques autres chefs. Cent chevaliers en faisaient partie. Une rencontre meurtrière eut lieu sur la route. On tua deux cents Arabes et Turcs. On prit un grand butin et cent trois chevaux, plus un grand seigneur arabe de haute naissance qu'on mit à mort en face de la tour David parce qu'il refusa d'abjurer. Les Génois apportaient beaucoup de provisions, mais l'arrivée imminente d'une puissante flotte égyptienne les contraignit à abandonner presque tous leurs navires et à accompagner le 19 juin devant Jérusalem les croisés qui étaient venus à leur rescousse. Ils apportèrent toutes leurs provisions, même le bois de leurs vaisseaux pour aider à fabriquer les machines de siège, et beaucoup d'autre matériel. De nombreux croisés se conduisaient indignement. Ils couraient se baigner dans le Jourdain, ils y coupaient des palmes pour marquer que leur pèlerinage était terminé,

puis se hâtaient de gagner Joppe, qui est Jaffa, pour tâcher de s'embarquer pour l'Europe.

Cependant la construction des machines de siège avançait rapidement. Gaston de Béziers et Guillaume de Ricau se révélèrent experts remarquables en cette matière. L'évêque d'Albara surveillait la préparation des charpentes. On y faisait travailler les villageois musulmans. Ils se mettaient souvent cinquante ou soixante pour porter un tronc géant que quatre paires de bœufs ne parvenaient pas à ébranler et à soulever du sol. Pour résister à l'action de ces formidables tours roulantes et des plus petites machines si nombreuses édifiées avec un zèle quasi miraculeux, les assiégés naturellement s'efforçaient de leur côté de renforcer et de multiplier leurs moyens de défense; si bien que bientôt ils eurent bien davantage d'engins et de catapultes que les assiégeants, neuf ou dix fois plus, dit Raimond d'Aguilers. Il y eut aussi des visions extraordinaires dans le camp des croisés par lesquelles l'âme du défunt légat pontifical, l'évêque du Puy, Adhémar de Monteil, jadis un des plus fougueux protagonistes de l'armée, s'efforçait de montrer aux chrétiens comment ils arriveraient à apaiser la colère de Dieu et à obtenir son secours. Hélas ! on ne crut pas aux exhortations de ce revenant. Alors Adhémar apparut à nouveau au prêtre Pierre Desiderius ou Didier et ordonna par son entremise aux chrétiens de faire pénitence, de

jeûner, de faire pieds nus des processions autour de Jérusalem. Neuf jours après le Seigneur leur livrerait la Ville Sainte. Pierre Desiderius, devenu du coup célèbre, fit part de cette apparition si troublante à Hugues de Monteil, frère d'Adhémar, à d'autres encore, si bien que le 6 juillet une conférence des princes se réunit pour veiller à la réalisation de ces ordres quasi divins. Après un jeûne qui dura trois jours, le vendredi 8 juillet, l'armée chrétienne tout entière, précédée par un nombreux clergé de blanc vêtu, portant les saintes reliques, fit processionnellement le tour de la ville. Pieds nus, mais armés, ces étranges pèlerins furent accueillis par les huées de l'ennemi qui disposait sur les murs des croix et des crucifix la tête en bas, les frappant de verges, les injuriant à haute voix, crachant sur eux, les souillant d'urine, faisant un vacarme infernal. La procession, pieusement, lentement, partant de la colline de Sion, passant à l'église Saint-Étienne, revint par le mont des Oliviers et Sainte-Marie du val de Josaphat pour regagner Sion où un prêtre tomba mort, frappé d'une flèche envoyée du rempart. Sur le mont des Oliviers, Pierre l'Ermite, le fameux agitateur, et Arnoulf de Rohès, chapelain du comte de Normandie, dans des allocutions passionnées, supplièrent les chrétiens désunis, surtout le comte Raimond et Tancrède, de se réconcilier. Ils y réussirent et furent aussi l'occasion de riches aumônes.

Jusqu'à la fin de la procession, du haut du rempart, les Sarrasins surexcités insultèrent l'immense procession. Ils criblaient de flèches les chrétiens qui, avec leur imprudence habituelle, s'obstinaient à défiler à portée de traits des murailles.

A partir de la nuit du 9 au 10 juillet, qui avait vu la fin du grand travail de la construction des machines, jusqu'à la journée du 12, Godefroi de Bouillon et les deux Robert firent démonter le grand château roulant avec sa tour colossale, même les plus petits engins, pour les transporter plus à l'est, jusque tout près du val de Josaphat où on les installa de nouveau sur un terrain plus plat, en face d'une portion du rempart qui semblait plus faible, moins bien défendue. Ce fut, par ces chaleurs effroyables de l'été syrien, un labeur surhumain. Le 12 juillet tout était terminé. « Vous qui lisez ces lignes, s'écrie le chroniqueur, ne croyez pas que ce ne fut rien! » On roula l'immense machine l'espace d'un mille dans le grand silence de la nuit. Avec elle on transporta encore trois « manganes », machines de moindres dimensions. Les défenseurs du rempart s'efforcèrent de faire rétrograder celles-ci, et comme ils disposaient sur la muraille des sacs pleins de paille et de balle d'avoine pour amortir l'effet terrible des quartiers de rocs lancés par ces mêmes machines, les croisés mirent le feu à ces appareils protecteurs au moyen de flèches garnies d'étoupes enflammées.

On employa probablement encore la journée du mercredi 13 à divers autres préparatifs.

Dans le même temps que l'on transportait ce grand château de bois sur un autre point de l'enceinte, sur la face méridionale, le comte Raimond de Toulouse et ses provençaux, aidés des Génois venus de Joppe avec tout leur si précieux attirail de cordages, de chaînes, d'outils de toutes sortes, avaient achevé de construire un autre château de bois avec une tour également gigantesque. En même temps aussi, ils avaient, entre ce colossal engin et la cité assiégée, à peu près comblé le fossé sur ce point. Ce travail, inauguré le 12, fut achevé dans la matinée du vendredi 15, non sans de très lourdes pertes du côté des assiégeants. Pour hâter ce grand labeur de combler le fossé, les princes firent publier à son de trompe que, pour chaque trois pierres apportées, ils paieraient un denier. La disette d'eau continuait à être si grande que pour un de ces deniers, on n'avait pas de quoi étancher sa soif! Une fois le fossé comblé et le terrain avoisinant bien aplani, on poussa et roula ce nouveau château de bois jusque tout proche du rempart. Tout ce travail prodigieux se passait sous la pluie de flèches et de projectiles incessamment lancés par les Sarrasins du haut de la muraille.

Dans la nuit du 13 au 14 juillet on fit enfin crier et publier partout l'assaut général. On s'y était

préparé par des prières, des vigiles, des aumônes. A l'aube, l'attaque commença sur tous les points de l'enceinte. Elle dura furieuse toute cette journée jusque dans la nuit suivante. Les assiégés se défendaient avec héroïsme. Un grand succès fut la destruction de l'avant-mur par l'action d'un puissant bélier, machine formidable à laquelle le feu grégeois lancé par les Sarrasins ne parvint à faire aucun mal. La grande tour du château de bois du duc Godefroi fut également à ce moment entièrement disposée pour l'assaut. Elle fut, avant tout, tapissée de peaux d'animaux: chevaux, bœufs et chameaux. Sur l'étage supérieur de cette colossale construction, le duc Godefroi et Eustache, son frère, devaient s'installer; sur l'étage moyen Leuthold et Engelbert de Tournay; sur l'étage inférieur, ceux qui devaient procéder à la mise en marche de la machine et la faire progresser. Comme le fossé était maintenant tout à fait comblé et le terrain entièrement égalisé, on brûla le fameux bélier dont on s'était tant servi jusqu'ici et qui maintenant gênait les mouvements du grand château de bois.

A l'aube du 15 juillet, cette grande tour roulante avec toute sa garnison se trouvait donc là, isolée, tout auprès du rempart qu'elle dépassait de la hauteur d'une lance. Par des déserteurs sarrasins très nombreux, on apprit que des envoyés du khalife d'Égypte devaient pénétrer ce matin même dans la

ville assiégée. On disposa une embuscade qui se saisit d'eux. Un fut incontinent massacré. L'autre, qui fut fait prisonnier, avoua qu'il était chargé de promettre de la part du khalife aux assiégés la levée du siège pour dans quinze jours. On plaça l'infortuné sur le plateau d'une mangane qui le projeta contre le rempart sur lequel son corps s'écrasa tout pantelant et brisé. Les défenseurs luttaient avec le courage du désespoir. Ils avaient disposé en face de la terrible tour de bois cinq grosses manganes qui, du reste, ne lui firent aucun dommage. Cette résistance acharnée au début de la journée n'en inquiéta pas moins terriblement les assiégeants. Au faîte du château de bois, un crucifix doré avait été placé sur lequel les Sarrasins tiraient incessamment à toute volée, mais sans parvenir à l'endommager. Cependant ils tuèrent, au côté même du duc Godefroi, un chevalier auquel une pierre lancée du rempart brisa le crâne. La lutte se continua ainsi ardente tout le jour durant. Sans cesse il fallait réparer le château de bois et les cordages énormes qui le mouvaient. On l'avait donc roulé à grand'peine et à grand labeur tout auprès du rempart, mais les assiégés avaient en ce point haussé la muraille de manière à ce qu'elle dominât encore l'appareil ennemi et cet échafaudage surélevé avait été entièrement recouvert de sacs de paille et de balle d'avoine attachés ensemble et retenus par des cordages de navires. De ce point

élevé, sans une minute d'arrêt, les Sarrasins s'efforçaient à coups de projectiles de toutes sortes de chasser ou détruire les guerriers chrétiens renfermés dans le château de bois. Mais ceux-ci réussirent à mettre le feu aux sacs de paille et forcèrent ainsi l'ennemi à se retirer. Voyant qu'ils n'arrivaient à aucun résultat et que toutes leurs salves de feux grégeois ne parvenaient pas à endommager la tour, les assiégés hissèrent sur la muraille un énorme tronc d'arbre enveloppé de toutes sortes d'étoffes très inflammables. Ce tronc, lié par le milieu par une forte chaîne de fer, fut alors projeté entre le rempart et la tour, après qu'on y eut mis le feu, mais les chrétiens étouffèrent cet incendie naissant en versant du vinaigre sur le tronc d'arbre qui flamba sans causer aucun dommage. Puis ils réussirent à attraper la chaîne et à attirer ainsi en haut les débris du tronc. Ils étaient en plus grand nombre en ce point que leurs adversaires.

Enfin vers neuf heures du matin, « à l'heure même où le Christ avait été crucifié », on parvint sur la plate-forme du grand château de bois à abattre le pont-levis, ce qui permit aux assiégeants d'atteindre le haut du rempart et de le franchir. Ils s'y précipitèrent avec furie aux cris de : « Dieu aide ! », « Dieu aide ! » Alors ce fut la ville prise et la victoire ! « Les chrétiens, dit Yakout, pénétrèrent dans la cité par le côté nord, au voisinage de la porte Saint-Étienne

que les musulmans appellent Bal-el-Asbat, « porte des troncs d'arbre ». Leuthold de Tournay fut le premier qui franchit le rempart, suivi presque immédiatement par son frère Engelbert, puis par le duc Godefroi et son frère Eustache de Boulogne (1). D'autres réussissaient en ce même moment à se hisser dans la ville au moyen d'échelles, tandis que de plus grosses bandes y entraient par les portes maintenant brisées à coups de haches ou les brèches ouvertes. Mais ce ne fut pas sans de très grosses pertes. En même temps Tancrède et Robert Courteheuse, suivis des leurs, entraient aussi après avoir fait brèche à Saint-Étienne. Beaucoup périrent écrasés dans la terrible presse. Un bien plus grand nombre succombèrent aux coups des Sarrasins qui luttaient avec la rage du désespoir. Les Francs se précipitaient sur les talons des fuyards, les frappant furieusement de l'épée. Parmi les plus enragés se trouvaient Tancrède et le duc Godefroi qui, au dire des chroniqueurs, répandit une quantité de sang presque incroyable. On poursuivait les fuyards sarrasins, guerriers, femmes et enfants, par les rues et les places, les tuant tous. Dans le vaste temple Salomon, la mosquée fameuse El Aksa, des milliers

(1) Pour d'autres, Raoul de Chartres entre autres, le premier guerrier de la foi qui entra dans Jérusalem prise fut Bernard de Saint-Valéry.

de musulmans furent égorgés dans cette effroyable mêlée d'une ville prise. Le sang coulait en rivière, répètent à l'envi tous les chroniqueurs avec plus ou moins d'exagération ; « jusqu'aux chevilles », « jusqu'aux talons », « jusqu'aux genoux », jusqu'aux freins des chevaux ». Les mêmes hécatombes souillaient le pavement du temple Domini, la célèbre Koubet es Sakra des musulmans, ou mosquée d'Omar. Mathieu d'Édesse parle de soixante-cinq mille musulmans massacrés. L'historien arabe Ibn-el-Atîr dit soixante-dix mille et parmi cette multitude : des imams, des ulémas, des dévots croyants venus à Jérusalem pour y terminer leur vie dans les exercices pieux. Le patriarche arménien Vahram échappa par miracle à cette tuerie, mais beaucoup de chrétiens syriens furent aussi massacrés. Raoul de Chartres dit que le grand chef de cette colossale destruction fut Éberard du Puiset. Albert d'Aix raconte que quatre cents cavaliers envoyés par le khalife d'Égypte au secours des assiégés eurent juste le temps de se réfugier dans la tour David. Les chrétiens s'emparèrent de leurs chevaux, des selles et harnachements abandonnés précipitamment par eux devant les portes de ce gigantesque édifice. On fit également un incroyable butin. Rien que dans la mosquée d'Osmar les vainqueurs trouvèrent, au dire d'Ibn-el-Atîr, plus de quarante grandes lampes d'argent, du poids de trois mille six cents dirhems chacune, une autre

plus grande encore du poids de dix « rotl », cent cinquante de moindre poids !

Durant ce temps, le comte Raimond de Toulouse et ses bandes avaient aussi donné un furieux assaut à la ville du côté du sud. Les avant-murs avaient été renversés et démolis. Le fossé avait été comblé. Aussi à la fin de la journée du 14 juillet l'avance des assiégeants de ce côté était déjà très marquée. Ils n'en avaient pas moins, après la tombée de la nuit, passé des heures de grande anxiété, redoutant à chaque minute que l'ennemi ne réussît à mettre le feu à leurs machines. Le 15, aux premières lueurs de l'aube, la lutte recommença en ce point plus ardente que jamais et les Sarrasins réussirent ici aussi à opposer aux assaillants un nombre de machines supérieur. D'autres circonstances jetaient un grand trouble dans l'âme des chrétiens superstitieux. Des sorcières hideuses, échevelées, debout sur la crête des remparts ou encore sur les toits des maisons environnantes, pour encourager les défenseurs, hurlaient des cantilènes de rythme très ancien et récitaient des incantations mystérieuses qui, par leurs malédictions effrayantes, devaient rendre nuls tous les efforts des assaillants. On réussit à les tuer toutes à coups de flèches et de traits, car elles s'exposaient avec insouciance. Comme une des machines des chrétiens était déjà en flammes et que l'autre était fortement endommagée, l'assaut à un moment

sembla presque abandonné de ce côté, lorsque tout à coup, vers midi, les pieux soldats du comte de Toulouse virent reluire à l'horizon la silhouette d'un chevalier qui du haut du mont des Oliviers leur faisait signe avec son bouclier blanc d'avancer sans crainte. Infiniment encouragés par cette apparition surnaturelle — peut-être le subterfuge de quelque chef avisé — ils se ruèrent de nouveau au rempart. Ce ne fut du reste pas le seul miracle. Raimond d'Aguilers dit que beaucoup parmi les chrétiens virent aussi le défunt évêque du Puy, Adhémar de Monteil, s'élancer le premier à l'assaut et gravir la muraille en invitant les autres à le suivre. Albéric ajoute que cette ombre mystérieuse criait en se précipitant en avant qu'il n'était pas seul, mais qu'il guidait au combat les âmes de tous ceux des croisés qui étaient tombés sur la route.

Ce jour était celui de la fête de la Dispersion des apôtres, aussi les assaillants, tout en combattant avec furie, chantaient tous d'une voix haute l'office de la Résurrection. Bref, les gens du comte Raimond, escaladant le rempart, entrèrent à leur tour dans la ville déjà prise d'autre part. A ce moment le gouverneur Ifthikar Eddauleh rendit encore la tour David au comte de Toulouse, qui lui accorda pour lui et sa petite garnison la libre sortie sans armes ni provisions, avec la faculté de se retirer aussitôt à Ascalon. Cette troupe était forte d'environ cinq cents combat-

tants, parmi lesquels beaucoup de nègres d'Afrique.

Entre temps le massacre affreux se poursuivait par toute la ville. Partout le sang sarrasin coulait à flots. Dans le temple Salomon la tuerie se prolongea tout un jour. Beaucoup de combattants s'étaient réfugiés sur le toit de cet immense édifice formé de milliers de feuilles de plomb dont la vente servit plus tard au comte Baudoin à payer ses dettes. A ces infortunés, Tancrède et Gaston de Béziers avaient, en signe de sauvegarde, remis leurs bannières, mais cette protection ne les servit que tant que les croisés furent occupés à piller par la ville. Les vainqueurs trouvèrent dans Jérusalem beaucoup d'or et d'argent monnayés ou travaillés, beaucoup aussi de provisions de toute espèce. Une foule de pauvres pèlerins se trouvèrent ainsi riches en quelques moments, car chacun n'avait qu'à pénétrer dans une maison ou une propriété pour en devenir aussitôt, conformément au droit de la guerre d'alors, le propriétaire régulier, absolu, universel. Tancrède surtout s'enrichit extraordinairement par le pillage des richesses du temple Domini ou mosquée d'Omar qui lui avaient été signalées par deux renégats musulmans déserteurs des troupes du khalife. Mais il fut forcé plus tard d'en restituer beaucoup à d'autres chefs. A Godefroi de Bouillon seul, il dut remettre la charge de six chameaux. Entre temps, il avait fait enlever par les Juifs tous les cadavres amoncelés dans le

temple et nettoyer le pavé affreusement souillé. Puis il vendit à vil prix ces mêmes Juifs, trente pour une pièce d'or. Beaucoup furent transportés comme esclaves dans les Pouilles, beaucoup d'autres furent noyés en mer ou simplement décapités. Un historien arabe va jusqu'à dire que la plupart des Juifs de Jérusalem furent brûlés dans leur synagogue.

Cependant le massacre avait pris fin par l'épuisement des chrétiens et la cessation de toute lutte. Il n'y avait presque plus personne à tuer. Alors les vainqueurs, fatigués d'exterminer les ennemis de la foi, sentirent leurs cœurs déborder de gratitude envers Dieu. La fin de la tuerie en ce jour fut marquée par une immense et solennelle procession. Tous ces guerriers, les mains encore teintes de sang, s'acheminèrent parmi les cris de joie et les sanglots d'allégresse vers le Saint-Sépulcre où, dans leurs vêtements de guerre, souillés des marques du combat, ils adressèrent au Très-Haut leurs actions de grâce pour cette triomphante entrée dans la Ville Sainte enfin rachetée de ce long esclavage et adorèrent dévotement Notre Sauveur. Le duc Godefroi avec trois seuls compagnons dont l'histoire a conservé les noms : Baldricus, Adelolf et Stabelo, sans cuirasse, vêtu seulement d'un blanc vêtement de lin fin, pieds nus, traversa lentement toute la cité et, sortant par la porte près du mont des Oliviers, alla aussi au Saint-Sépulcre où il rendit grâces à Dieu

parmi les pleurs et les prières, le remerciant de ce que « lui, pauvre pécheur, avait enfin mérité de voir ce qu'il avait toute sa vie désiré par-dessus tout contempler ». Puis tous ces vaillants, succombant à la fatigue, se livrèrent au sommeil.

Le lendemain le matin, 16 juillet, on recommença encore quelque peu à massacrer. Les chrétiens montèrent sur le toit du temple, et malgré les supplications des Sarrasins qui s'y étaient réfugiés, malgré les fameuses sauvegardes à eux délivrées par Tancrède, ils les mirent tous à mort, même les femmes et les enfants, au nombre de plusieurs centaines. Ils les poursuivirent l'épée nue sur cet étroit espace tant qu'un seul subsistât. D'en bas aussi on tirait sur ces malheureux à coups de flèches et de traits. Plusieurs préférèrent se suicider en se jetant du haut du toit dans le vide. Tancrède fut fort irrité de cette atteinte portée à son honneur.

Après plus de deux années de souffrances incroyables, d'épreuves incessantes, les croisés avaient enfin atteint leur but pieux. D'un commun accord, après une première conférence des chefs tenue le dimanche 17, on élut, le vendredi 22, pour défendre la nouvelle conquête, Godefroi de Bouillon, le vaillant duc de Lorraine. Il ne prit pas le titre de roi, mais, par humilité, choisit celui de « défenseur (ou avoué) du Saint-Sépulcre et prince de la Ville Sainte ». En même temps on prit des mesures pour

emporter hors de la ville les milliers de cadavres musulmans qui répandaient une effroyable puanteur. Voici à peu près tout ce que nous savons sur la prise de Jérusalem dans la journée du 15 juillet 1099 par les guerriers de la première croisade.

(*Revue hebdomadaire,* 18 avril 1914.)

X

L'HISTOIRE D'APRÈS LES MONNAIES. LES PREMIERS PRINCES FRANCS EN SYRIE.

Dès leur arrivée en Syrie et en Palestine, les princes croisés de la première croisade, vainqueurs des Sarrasins en l'an 1099, se hâtèrent de frapper monnaie. C'était une façon d'annoncer leur triomphe *urbi et orbi* ; c'était surtout un moyen très sûr d'accroître leurs ressources pécuniaires et de ramener l'abondance dans leurs coffres sans cesse épuisés. De tous les droits dits régaliens dont jouissaient au haut moyen âge les souverains ou les possesseurs de fiefs, le droit de frapper monnaie fut toujours un des plus fructueux.

Le premier de tous les princes croisés des débuts du onzième siècle dont nous possédions des monnaies est le fameux Baudouin de Flandre, un des chefs les plus illustres de la première croisade, qui fut d'abord comte d'Édesse durant un temps fort court, avant de ceindre, à la mort prématurée de son frère Godefroi de Bouillon, la couronne du saint royaume de Jéru-

salem, et cependant les monnaies dont nous venons de parler ont été frappées par lui durant sa si brève souveraineté à Édesse.



C'est bien une des plus incroyables aventures de la première croisade, si fertile en prodigieux faits d'armes, que cette conquête de la grande ville d'Édesse de Mésopotamie et de son vaste territoire par le jeune et ambitieux prince croisé, conquête dont le vieil archevêque Guillaume de Tyr, le célèbre historien de cette épopée, nous a fait le récit de la plus naïve et savoureuse simplicité. Baudouin, qui s'était croisé avec la plus grande portion de la chevalerie des Flandres, et qui avait pris une part glorieuse à tous les premiers combats contre les Sarrasins, quitte à Marésie, la Marasch d'aujourd'hui, au pied du Taurus, la grande armée latine marchant sur Antioche. Accompagné par deux cents cavaliers seulement, que suivaient de loin un millier d'hommes de pied, il se dirige rapidement vers l'est, se jette à corps perdu en plein pays ennemi, s'empare des villes, des forteresses, et conquiert toute la contrée jusqu'à la rive de l'Euphrate, en délivrant les populations chrétiennes autonomes du joug musulman. Poursuivant sa course folle, il n'hésite pas un instant à franchir le grand fleuve asiatique et marche droit

à travers ce pays totalement inconnu vers la lointaine cité d'Édesse. Cette ville très populeuse obéissait encore à ce moment au basileus de Byzance, Alexis Comnène, et se trouvait en grand péril, isolée de toutes parts au milieu de l'océan montant de la conquête musulmane. La renommée des exploits du prince Baudouin parvint aux oreilles du vieux gouverneur ou « stratigos » grec; il l'appela à son secours et, quelques jours après, le prince croisé faisait son entrée dans Édesse, après avoir parcouru tout le pays depuis l'Euphrate avec seulement vingt cavaliers. La nouvelle de cette conquête fabuleuse se répandit aussitôt; tous les aventuriers, tous les traînards de la grande armée des pèlerins, chevaliers, écuyers, nobles et vilains, tous ceux fatigués de peiner et pressés de jouir, abandonnant la route de Jérusalem et le siège d'Antioche, où la peste décimait leurs frères, accoururent dans cette pittoresque cité d'Édesse aux vieilles murailles gigantesques. En deux mois, toutes les villes riveraines de l'Euphrate et au delà de ce fleuve furent enlevées à leurs émirs sarrasins, et le comté d'Édesse, la plus ancienne des principautés franques de la croisade, fut constitué. Baudouin n'y régna que deux ans avant d'aller ceindre la couronne à Jérusalem. A ce moment, il céda son comté à son cousin Baudouin du Bourg.

***

Pendant ces deux ans de règne si lointain, Baudouin fit frapper monnaie de cuivre à Édesse. En vrai chevalier du onzième siècle, dédaigneux de l'art et de toute élégance, courant au plus pressé, il se servit simplement des grossières pièces de cuivre des empereurs byzantins circulant dans le pays à cette époque et y fit graver sa martiale effigie par-dessus les types primitifs. Ces pièces, pour être informes et barbares, n'en offrent pas moins un vif intérêt, ne serait-ce que parce qu'elles représentent les plus anciennes monnaies émises par les guerriers chrétiens latins dans le Levant. Le revers porte uniquement la croix, dévot symbole de la croisade ; mais, sur la face principale, Baudouin s'est fait représenter en pied, en harnais de guerre, en cotte de mailles, la tête coiffée du heaume conique du onzième siècle, la main gauche serrant la garde de sa vaillante épée. Voilà pour le conquérant et le guerrier ; mais Baudouin est trop pieux, ou plutôt trop politique, pour négliger le côté religieux, si important alors, en cette circonstance surtout où il doit se faire pardonner d'avoir abandonné la route du Saint-Sépulcre pour satisfaire son ambition personnelle. Aussi, de la main droite, le voyons-nous élever au-dessus de sa tête la croix et, sur la légende, en langue grecque, disposée

autour de la figure centrale, lisons-nous ces simples mots : *Baldouinos, doulos tou Stavrou,* ce qui signifie : *Baudouin, serviteur* ou *esclave de la Croix*. C'est bien là la véritable effigie du croisé modèle, brandissant, en guise de sceptre, le pieux symbole pour lequel il semble, aux yeux des masses ignorantes et fanatiques, avoir tout abandonné : patrie, famille, riche héritage paternel. C'est bien aussi la monnaie qui convient à ces temps étranges, si fertiles en contrastes étonnants, en oppositions bizarres autant qu'imprévues. Voilà une monnaie frappée presque en Mésopotamie, entre le Tigre et l'Euphrate lointains, le pays légendaire des premières races humaines disparues, par un prince franc du onzième siècle, rude enfant des brumes du Nord, et qui fait sur cette même monnaie graver son nom héroïque en caractères byzantins ! Toute l'histoire heurtée de cette époque est contenue dans ce simple rapprochement des plus antiques contrées du monde avec les noms sonores de la chevalerie franque et le langage des Grecs de la Constantinople médiévale !

***

Ainsi que la croix de la monnaie de Baudouin représente le côté religieux, ainsi les caractères grecs de la légende indiquent le côté politique et les préoc-

cupations plus terrestres du chef croisé devenu, de simple pèlerin, prince puissant et administrateur d'un véritable État. Il faut flatter la population grecque d'Édesse ; il ne faut pas lui faire trop vivement sentir qu'elle est vaincue et forcée d'obéir à des étrangers, à des Latins schismatiques détestés. Il faut lui montrer son nouveau chef, lui faire épeler son nom dans la langue qui est la sienne. Dans toutes ces contrées conquises par les croisés dans le nord de la Syrie, à Antioche comme à Édesse, les légendes grecques furent donc seules admises sur leurs monnaies pendant les premiers temps de leur conquête, et Baudouin, Boémond et Tancrède estropièrent volontairement et dénaturèrent sans scrupule leurs noms glorieux pour les plier à l'orthographe primitive du bas-grec du douzième siècle. Bientôt cependant l'arrivée incessante de nouveaux flots de croisés et de pèlerins accourant d'Occident pour s'établir aux pays de la conquête donna définitivement la prépondérance à l'élément latin sur l'élément grec indigène ; les premières précautions devinrent superflues et les princes chrétiens abandonnèrent l'emploi de la langue grecque pour reprendre sur leurs monnaies la langue latine en usage dans leur patrie d'origine. Plus au sud, au contraire, à Beyrouth, à Jaffa, à Jérusalem surtout, les croisés trouvèrent la conquête musulmane plus solidement établie. Ils adoptèrent immédiatement dans ces régions les légendes en langue

8

latine, seule usitée à cette époque pour l'épigraphie monétaire d'Occident.

La comté d'Édesse, la première fondée entre les baronnies chrétiennes de Terre Sainte, mais aussi de beaucoup la première retombée au pouvoir des Sarrasins, ne compta que quarante-six années d'existence. Baudouin Ier n'eut que trois successeurs : Baudouin du Bourg, son parent, dont j'ai déjà parlé, et qui monta également après lui sur le trône de Jérusalem, et les deux Josselin de Courtenay, Josselin le vieux et son fils, Josselin le jeune, prince dissipé, chef militaire courageux mais incapable, sous le règne duquel la grande cité d'Édesse retomba au pouvoir des troupes féroces d'Eïmad ed din Zenghi, émir ou sultan de Mossoul. Ce fut dans la nuit de la Nativité de l'an 1144 que l'assaut fut donné par les Sarrasins et que presque toute la population chrétienne fut massacrée par eux, nuit terrible dont les chroniqueurs contemporains nous ont laissé d'émouvants récits. En cette seule nuit, le comté d'Édesse avait cessé d'exister; une des métropoles de la croisade était retombée aux mains des infidèles. Soixante mille chrétiens furent égorgés ou vendus à l'encan pour être transportés dans la servitude dans toutes les contrées de l'Islam. L'année suivante, par un hardi coup de main, le comte Josselin réussit bien à rentrer dans sa capitale, mais ce haut fait ne servit qu'à rendre la catastrophe plus complète. Peu de

jours après, le malheureux prince fut massacré avec presque tous les siens en cherchant à se frayer un passage à travers les masses profondes de l'armée sarrasine. La nouvelle du désastre d'Édesse eut par toute l'Europe occidentale un immense retentissement. Elle fut la cause déterminante de la seconde croisade qui, un demi-siècle après la première, entraîna vers la Palestine toute la noblesse de France et d'Allemagne, sous la conduite du roi Louis VII de France et de l'empereur Conrad de Hohenstaufen.



On connaît quelques monnaies de cuivre de Baudouin du Bourg; elles sont presque semblables à celles de son prédécesseur, comme elles laides et mal frappées. Elles sont d'une extrême rareté. On n'en a retrouvé aucune des deux comtes Josselin. Sera-t-on plus heureux dans la suite, ou bien l'agitation continuelle de leurs règnes, cette vie soumise aux incessantes agitations de l'invasion musulmane, et qui n'était en somme qu'un combat journalier, empêchèrent-elles ces princes de songer à faire frapper monnaie à leur effigie?

(*Le Gaulois*, 13 mai 1914.)

XI

LES ARMÉNIENS AU MOYEN AGE.

Les récents massacres d'Arméniens par les Turcs ont ramené l'attention en Occident sur ce peuple autrefois puissant, aujourd'hui infiniment malheureux, qui, depuis des siècles, se débat sous la plus cruelle des oppressions. La prise toute récente, assez inattendue, d'Erzeroum et l'occupation par les Russes de plusieurs autres cités historiques arméniennes encore en grande majorité peuplées de cette race marquent peut-être la fin de tant de douleurs, de tant d'atrocités. Certes, les patriotes arméniens rêvent déjà, pour la centième fois, de la restauration de l'antique royaume chrétien d'Arménie, mais, assagis par tant de calamités si affreuses, ils regarderaient déjà comme un immense bienfait la création d'une grande province arménienne autonome avec le protectorat moscovite, sous l'autorité duquel vivent déjà leurs compatriotes de l'Arménie russe arrachés depuis des années à la tyrannie turque.

Il n'est pas de race plus mal connue en Occident.

Pour presque tout Français, même cultivé, la question est simple : les Arméniens sont des Orientaux infortunés qui, à l'instar des Juifs, font du commerce dans le Levant et que les Turcs massacrent périodiquement. C'est là tout. A Paris il n'existe peut-être pas cinquante personnes en dehors de la colonie arménienne qui possèdent un traître mot de la glorieuse histoire civile et militaire de cette race si intelligente, si richement douée. On voit toujours l'Arménien courbé de siècle en siècle sous le bâton du Turc et de son acolyte le Kurde féroce. Personne ne se doute qu'à deux reprises pour le moins et durant des siècles la nation arménienne tout entière, armée pour la défense de la religion et de la patrie, a, sous ses rois nationaux, les Pagratides d'abord, plus tard les Roubéniens, lutté avec la plus admirable énergie, dans des milliers de rencontres, contre les redoutables ennemis de la chrétienté qui avaient noms : Perses, Mongols, Tartares, Sarrasins, Turkomans et Turks. Sous les Roubéniens surtout, à l'époque des Croisades, le royaume de Petite Arménie a prêté aux principautés franques d'Orient, aux princes d'Antioche, aux rois de Jérusalem et de Chypre un appui formidable durant leurs interminables luttes contre les princes musulmans d'Alep, de Damas et du Caire. Laissant à d'autres le soin de raconter les fastes de cette nation arménienne si calomniée, dans les divers domaines de la civilisation,

des arts et de la littérature, je voudrais dire ici quelques mots de ce que furent au point de vue militaire au moyen âge ces Arméniens qui, pour la plupart aujourd'hui, passent pour les victimes pacifiques et résignées du plus atroce despotisme.

La première dynastie chrétienne en Arménie fut celle des Bagratides ou Pagratides, c'est-à-dire des fils de Pagrat. Ces princes régnaient en Grande Arménie, c'est-à-dire dans l'Arménie véritable qui s'étend entre l'anti-Caucase et la portion orientale de la chaîne du Taurus. Ces rois puissants furent en guerre parfois avec les empereurs byzantins, mais bien plus souvent avec les différents souverains musulmans ou mongols. Il y eut un moment où ils eurent sous leur commandement une puissance militaire de premier ordre. Ils protégeaient alors contre les attaques des nations musulmanes ou barbares les marches orientales de l'empire byzantin en Asie. Leur magnifique capitale d'Ani, dont j'ai visité les ruines il y a vingt ans (1), environnée d'une muraille grandiose, contenait une foule de somptueux édifices aux inscriptions lapidaires taillées dans la plus belle pierre rouge. Un grand nombre existent encore aujourd'hui en ce site tragique sur les bords très escarpés du fleuve Akhourian. Dynastie et capitale sombrèrent au onzième siècle après la plus coura-

(1) Voy. p. 77.

geuse résistance, sous les coups répétés des invasions des Turks seldjoukides.

Plus tard, vers le douzième siècle, une portion de cette nation arménienne, fuyant la domination intolérable du vainqueur, émigra de l'autre côté du Taurus dans l'antique Cilicie. Ce fut cette fraction importante qui constitua au moyen âge le fameux royaume chrétien de Petite Arménie dont l'histoire fut depuis intimement liée à celle des Croisades puisqu'il était à la fois le voisin des principautés chrétiennes de Syrie établies à la suite de la première de ces vastes invasions militaires et la dernière étape des grandes expéditions qui gagnaient la Syrie par Constantinople et l'Asie Mineure.

La frontière orientale de ce petit royaume se confondait avec celles des terres franques et s'étendait jusqu'à une faible distance de cette vallée de l'Oronte, alors fertile et populeuse, où s'élevait, entourée de sa haute et magnifique ceinture de tours et de murailles, la grande cité d'Antioche, capitale de la principauté de ce nom. L'histoire de ce royaume d'Arménie, de cette petite souveraineté chrétienne du moyen âge, d'abord blottie dans les profondes vallées de l'âpre chaîne du Taurus, puis s'étendant peu à peu jusqu'au rivage du golfe de Cilicie, est des plus intéressantes. Les Arméniens établis, je l'ai dit, en ces contrées vers le douzième siècle, race vivace et énergique, luttèrent incessamment contre tous les

envahisseurs : Sarrasins de Syrie, d'Alep ou d'Égypte, Tartares aussi, qui les environnaient d'un cercle de fer. Ils avaient, nous l'avons vu, pour chefs des princes nationaux, les Roubéniens, descendants de Roupène, ou Roubên, d'abord simples princes régnants ou *barons*, comme les appellent les chroniqueurs francs des Croisades, puis rois véritables, consacrés par l'Église de Rome. Leurs sujets, réduits primitivement aux habitants de quelques villages groupés autour des châteaux perdus dans les montagnes, arrivèrent rapidement à une puissance qui en fit pour les princes francs établis en Syrie d'utiles et puissants auxiliaires.

Grandis et fortifiés de leur côté par l'arrivée inattendue de tant de croisés, les Arméniens s'appuyèrent maintes fois sur eux dans leur résistance désespérée contre les armées musulmanes. Puis, lorsque les grandes catastrophes fondirent sur la Terre Sainte et que le nom même des anciennes principautés de la Croisade eût disparu de Palestine et de Syrie, les Arméniens de Cilicie, frappés eux aussi à mort par tant de désastres, tour à tour tributaires des sultans seldjoukides d'Iconium, des khans tartares et des sultans mamelouks du Caire, se soutinrent avec peine quelque temps encore. Ils étaient comme protégés par le voisinage de cet autre glorieux royaume latin de Chypre, qui avait si courageusement relevé dans le Levant l'étendard de la

Croix chassé de Syrie par les victoires de Saladin et de ses successeurs. Des princes de la maison de Lusignan remplacèrent même sur le trône d'Arménie les descendants de Roubên. Puis enfin tout fut terminé pour les Lusignan de Chypre comme pour l'Arménie, et l'invasion égyptienne emmenant le dernier roi arménien captif au Caire transforma en une solitude fumante les pentes sauvages du Taurus et les plaines de la basse Cilicie.

Maintenant la plus grande portion de la nation arménienne, à l'exception de ceux des siens qui sont fixés en masse à Constantinople et dans quelques grandes cités du Levant, occupe encore les vilayets turks situés au nord du Taurus oriental et connus sous le nom de Grande Arménie. Mais beaucoup d'Arméniens habitent aussi les villes de Cilicie au sud de cette même chaîne de montagnes, preuve vivante de la place importante qu'occupe en Orient cette nation si admirablement douée. Tous espèrent que l'ère des catastrophes et des massacres est enfin fermée pour elle, et que, sous l'égide de la Russie, elle pourra suivre de plus pacifiques et plus heureux destins.

Je ne puis ici passer sous silence que, parmi les plus grands empereurs militaires de Byzance, plusieurs furent d'origine arménienne. L'histoire de l'armée byzantine fourmille de noms d'illustres chefs de cette même race. Je répète que je voulais seulement dire ici quelques mots de l'antique valeur

guerrière de la nation arménienne et que je laisse à d'autres le soin de parler de ce que ce peuple si brillamment doué a fait jadis dans le domaine des arts et des lettres.

La capitale de la Petite Arménie, la ville royale de Sis, était située dans la haute vallée du même nom, et bien souvent les princes roubéniens s'y retirèrent tandis que, dans la plaine, passait le flot dévastateur de l'invasion mongole, arabe ou égyptienne, accourue des plateaux de la haute Asie ou des bords de l'Euphrate ou du Nil. Ce fut dans un autre de ces châteaux royaux d'Arménie, dans celui de Gaban, que se joua en l'an 1374 l'acte suprême du drame qui mit fin à l'agonie de l'héroïque royaume chrétien. Derrière ses hautes murailles, le dernier roi d'Arménie, Léon VI, se défendit, durant neuf mois, contre les innombrables soldats égyptiens et éthiopiens du sultan du Caire, Melik Aschraf Shaban. Forcé par la famine à se rendre à discrétion, il vit son royaume anéanti par la plus effroyable des dévastations. Lui-même, longtemps chargé de fers sur le sol d'Égypte, au château du Caire, obtint enfin sa liberté, grâce aux bons offices des souverains d'Aragon et de Castille. Il partit pour l'Occident après huit années de captivité, afin d'implorer, lui aussi, la compassion de l'Église et des rois d'Europe, qui le reçurent partout avec le respect que commandait sa grande infortune. Alors commença pour lui une

de ces odyssées, une de ces existences errantes et étranges dont la vie du moyen âge nous offre tant et de si curieux exemples. Tour à tour plein d'espoir, caressant les plus chimériques projets de restauration, puis plongé dans le découragement et presque dans la gêne, vivant des subsides des princes d'Occident, Léon VI résida successivement à Rome, à Madrid, à Londres et à Paris où il finit par mourir, le 29 novembre 1393, dans le palais des Tournelles, rue Saint-Antoine, vis-à-vis de l'hôtel Saint-Paul, résidence ordinaire des rois de France. Il fut inhumé aux Célestins, où son corps resta jusqu'à la Révolution. Ses cendres furent alors jetées au vent comme celles de tant d'autres. Son tombeau, d'abord transporté au musée des Monuments français des Petits-Augustins, a été déposé, sous la Restauration, dans les caveaux des sépultures royales de Saint-Denys où il est actuellement conservé. L'inscription en est ainsi conçue : *Cy gist très noble et excellent prince Léon de Lusingnen* (pour Lusignan) *quint* (1), *roy latin du royaume d'Arménie, qui rendit l'âme à Dieu à Paris le vingtième jour de novembre, l'an de grâce mil troys cent quatre-vingts et neuf.*

(1) Certaines listes royales ne donnent à Léon VI que le chiffre V parce que Léon II, que les Arméniens appellent *le Grand*, est le premier souverain de la Petite Arménie qui ait pris le titre de *roi*.

(*Journal des Débats*, 10 mars 1916.)

XII

LES CROISÉS AU DÉSERT DU SINAÏ.

MON CHER DIRECTEUR,

Le *Journal des Débats* du 21 mai 1916 a publié une bien intéressante lettre de M. Charles Beaugé sur *la route d'El-Kantara à El-Arich et Rafaa* à travers les immensités sablonneuses de la péninsule sinaïtique qui relie l'Égypte à la Syrie. Je vous demande la permission de reproduire ici, pour les lecteurs de votre journal, les courtes pages que j'ai consacrées il y a quelque temps déjà (1) à la traversée par les armées de la Croisade de cette même région aride et solitaire, aujourd'hui occupée par les contingents anglais qui y montent la garde pour empêcher toute nouvelle action turque contre le canal de Suez. Il s'agit en l'espèce de l'expédition victorieuse que le roi Amaury Ier de Jérusalem conduisit, en l'an 1164, en Égypte au secours du vizir Schawer, révolté contre le fameux général Schirkouh, qui gouvernait

(1) *Campagnes du roi Amaury Ier de Jérusalem en Egypte, au douzième siècle.* Paris, 1906.

en ce temps-là l'Égypte au nom de Nour ed Dîn, le puissant atâbek de Syrie, le Noradin légendaire des chroniqueurs de la Croisade.

« L'armée royale de Terre Sainte, sous le commandement du roi Amaury Ier de Jérusalem en personne, au sortir des portes d'Ascalon, prit la route directe du Caire le long de la mer, « *communi concilio Christianitatis* », dit une lettre d'un Templier au roi Louis VII de France, écrite dans les derniers jours du mois d'août.

« La traversée par une armée de l'isthme sinaïtique qui unit l'Afrique à l'Asie constituait, au moyen âge comme dans l'antiquité, une opération infiniment hardie, difficile et compliquée. Ces milliers d'hommes, ces immenses convois de bêtes de somme, de chameaux surtout, portant les bagages innombrables, devaient, de la frontière de Syrie à celle d'Égypte, traverser d'infinies étendues désertes, des sables arides sans limites sous un soleil torride, avec seulement sur la route quelques puits constamment et lamentablement insuffisants. Bien malheureusement nous ne possédons presque aucune donnée contemporaine concernant une quelconque de ces grandes opérations militaires qu'il serait aujourd'hui si intéressant de pouvoir étudier en détail. Pour l'époque antique, nous avons quelques bien brèves indications pour deux ou trois de ces passages, ceux des armées des grands Pharaons de la dix-huitième dynastie,

celui des troupes de Cambyse plus de cinq siècles avant l'ère chrétienne. Nous savons positivement que, pour cette dernière expédition, les puits ayant été jugés insuffisants, des marchés avaient été conclus avec les cheiks des tribus arabes sauvages habitant l'isthme. Pour le moyen âge, par contre, nous ne connaissons rien absolument, et pourtant cette route, surtout à l'époque des croisades, fut constamment suivie ou bien par les expéditions franques allant en Égypte, ou bien infiniment plus souvent par les armées sarrasines passant d'Égypte en Syrie pour aller attaquer les Francs en Terre Sainte ou ravitailler la garnison d'Ascalon. Cette route, piste à peine tracée, jalonnée par les ossements des bêtes de somme, suivait constamment le rivage de la mer, comme elle le suit encore de nos jours. Actuellement elle porte le nom officiel de route du Caire à Gaza par le petit Désert. Elle est naturellement presque abandonnée depuis que la navigation à vapeur et le chemin de fer permettent de se rendre du Caire à Jaffa en moins de deux jours. Elle n'offre, du reste, guère d'intérêt, sauf peut-être les ruines peu importantes d'El-Arish. On ne peut la parcourir qu'à dos de chameau. Elle traverse de mornes étendues sablonneuses absolument désertes. Le voyageur haletant n'aperçoit que les sables qui poudroient et la mer qui scintille sous un soleil de feu. De temps en temps des puits assurent le repos des

caravanes qui, de Gaza au Caire, ont quatre-vingt-deux heures de route. Elles accomplissent ce trajet en dix ou douze jours environ. D'El-Arish, dernière station syrienne, jusqu'à Péluse, première station égyptienne, il y a trente-cinq heures de route à chameau qui doivent se faire en quatre ou cinq jours. Ce devait être à peu près là le temps que mettaient les armées franques ou sarrasines de la Croisade à traverser ces espaces dangereux. Certainement les quelques puits rencontrés sur la route étaient tout à fait insuffisants pour d'aussi grandes agglomérations de guerriers, de non-combattants, de bêtes de somme surtout. D'énormes provisions d'eau devaient être transportées à dos de chameau.

« Depuis la prise par les Francs, en l'an 1153, d'Ascalon, la grande forteresse avancée des Sarrasins d'Égypte sur la côte de Syrie, fait d'armes qui fut un des plus grands et des plus utiles succès de la Croisade, c'était d'ordinaire dans cette ville que se concentraient et de cette ville que partaient les expéditions franques allant vers la vallée du Nil. Ce devait être un prodigieux, étrange et animé spectacle qu'un de ces grands départs. Le patriarche de Jérusalem, avec la Vraie Croix, tout le haut clergé du royaume accompagnaient l'armée jusqu'à quelque distance. Les longues files de cavaliers enchemisés de fer, casqués du heaume sous l'éclatante kouffieh, les troupes de gens de pied de toutes races, sous leurs

pittoresques accoutrements si divers, les interminables convois de chameaux poudreux, chargés d'approvisionnements de toutes sortes, les mugissants troupeaux qui devaient servir à nourrir tout ce peuple, formaient sur l'immense étendue sablonneuse du rivage d'infinis rubans mouvants. Le soleil torride, les énormes nuages de poussière soulevés par tant de milliers d'êtres vivants ajoutaient encore à l'étrangeté de ce spectacle saisissant. Les chants pieux, les litanies traînantes, les voix claires et hautes des prêtres et des moines, les chansons grossières, les injures des soldats proférées dans tous les dialectes de l'Occident et de l'Orient, les rires éclatants des conducteurs indigènes, les cris des chameliers, les cris aussi de tant d'animaux divers s'élevaient vers le ciel en un infernal et incessant tumulte.

« D'Ascalon, l'armée atteignait d'abord en quelques heures Gaza, la dernière position importante des Francs dans la direction de l'Égypte. C'était une ville fameuse, une des plus anciennes du monde, déjà mentionnée dans la Genèse avant l'époque d'Abraham. Le roi Baudouin III de Jérusalem, le prédécesseur d'Amaury, y avait élevé avec des matériaux antiques une forteresse dont il confia la garde à l'Ordre du Temple. Sous la protection de ce puissant château, la vieille ville arabe ruinée de jadis se transforma rapidement en une bourgade franque

dont les chroniqueurs occidentaux déformèrent le nom en celui de Gadres.

« On conçoit de quelle importance était la possession de Gaza pour les Francs à l'époque des croisades. C'était leur sentinelle la plus avancée du côté de l'Égypte, le point d'appui de toutes leurs expéditions dans cette direction. Aussi l'Ordre du Temple y entretenait une nombreuse garnison tenue perpétuellement en alerte par les incursions des contingents égyptiens ou des tribus arabes errantes et pillardes.

« De Gaza, par la contrée déserte du Darona, l'armée en quelques heures, toujours longeant le rivage aride et brûlant, atteignait la petite forteresse de Daron ou Daroun, dernier poste militaire des Francs sur la route du pays de Misr qui est l'Égypte, à l'extrême frontière du Saint Royaume. Ce devait être une vie morne et affreuse que celle des malheureux soldats francs auxquels était confiée la garde de ce point extrême de la frontière perdu dans cette immensité de sables sans un brin d'herbe.

« Sans cesse en éveil pour épier la venue des maraudeurs, fils de Mahom, ils semblaient les gardiens de quelque phare fantastique émergeant d'un océan de sables. C'était précisément le roi Amaury Ier qui avait construit ce fort avec les matériaux d'édifices antiques subsistant à l'état de débris.

« A partir de Daron commençait véritablement la traversée du désert, l'infinie, morne, monotone et

brûlante course dans les sables enflammés, le long d'une interminable chaîne de dunes basses, parallèles au rivage, dont elles sont éloignées de trois ou quatre kilomètres environ, la route de la soif, de la chaleur suffocante, de l'aveuglante poussière. Par le petit ouady Salga, puis le Khân-Younès, puis le puits de Bir-Refah, l'antique Raphia des guerres des Ptolémées, l'ouady Cheïk-Zouïedd, le fort ruiné de Khirbet-el-Bordj, l'ouady El-Arish, le « torrent d'Égypte » de la Bible qui forme la frontière naturelle entre la Palestine et l'Égypte, on atteignait El-Arish, cette oasis célèbre dont le nom revient si souvent dans l'histoire des luttes acharnées entre Francs de Syrie et Sarrasins d'Égypte à cette époque. C'était l'antique Rhinocoloura, lieu de déportation sous les Pharaons. Un grand souvenir y était demeuré dès le début de l'histoire de la Croisade. Baudouin Ier, « ce second Judas Macchabée », y était mort avec un pieux courage le 2 avril 1118 au retour d'une expédition contre Faramia d'Égypte. Il y avait expiré dans les bras de l'évêque Roger de Ramleh. Son corps, dont son cuisinier Addo avait enlevé les entrailles, avait été rapporté à Jérusalem pour y être enterré auprès du tombeau de son frère, le saint roi Godefroi de Bouillon. Aujourd'hui encore, souvenir poignant, un tas de pierres amoncelées sur un tertre porte le nom frappant de Hadjeret-Berdaouïl, « la Pierre à Baudouin ». Le pays alentour s'appelle

Sabechat-Bardewil, « le désert salé de Baudouin ».

« Après El-Arish, le pénible voyage continuait le long de la côte par ces sables horribles. Toujours côtoyant la dune, on passait à Straki, à Katiyeh. Toujours on allait devant soi. Franchissant enfin, après d'interminables heures de route, la frontière d'Égypte, on rencontrait la première cité de cette contrée fameuse, la Faramia ou Farama des Croisés, l'antique et célèbre Péluse, alors déjà terriblement déchue de sa grandeur passée, mais importante encore au moyen âge. »

De Faramia, les rudes soldats d'Amaury, passant à Tell-el-Her, la Magdal de la Bible, franchissant probablement à Quantara le point où passe aujourd'hui le canal de Suez, remontant, peut-être en barques la branche pélusiaque du Nil, se dirigèrent droit sur la grande cité du Caire. Avant toutefois de pouvoir s'attaquer à la capitale immense et fameuse dont la possession leur vaudrait aussitôt celle de la vallée du Nil tout entière, il leur fallait à tout prix, sur cette même branche pélusiaque du grand fleuve, s'emparer de la ville également célèbre de Belbéis, clef de la route du Caire, clef en un mot de l'Égypte de ce côté. C'est devant cette ville que nous quitterons le vaillant roi Amaury et ses non moins vaillantes légions.

(*Journal des Débats*, 30 mai 1916.)

XIII

AU SOIR DE LA BATAILLE DE TIBÉRIADE, LA MORT DE RENAUD DE CHATILLON.

J'avais raconté jadis la vie de Renaud de Châtillon, prince d'Antioche dans la seconde moitié du douzième siècle, le légendaire sire de Karak et de la Terre d'outre-Jourdain, un des plus extraordinaires héros de cette époque extraordinaire de la Croisade, le personnage peut-être le plus typique de cette longue épopée par son audace et sa vigueur fabuleuses, par ses aventures inouïes, ses faits d'armes qui tiennent du prodige, sa cruauté aussi, sa félonie, et sa mort dramatique de la main même de son pire ennemi, Saladin.

Je m'étais épris de cette rude et colossale figure de guerrier inaccessible à la fatigue et à la peur, quelque peu pillard aussi, que les Sarrasins redoutaient plus que tout autre, auquel ses exploits avaient valu ce surnom de « Marteau des Sarrasins », dont les mères sarrasines invoquaient le nom redoutable quand elles voulaient terrifier leurs petits enfants insoumis.

Aujourd'hui, après avoir lu les prouesses dans les Balkans des guerriers modernes grecs, slaves ou turks, je me ressouviens de ces héros de jadis et je voudrais redire une fois de plus leurs exploits qui ne pâlissent point auprès de ceux des combattants d'aujourd'hui dans ce même Orient, arrosé depuis des siècles de tant de sang chrétien et musulman. Mais la place me manque et je me résigne à raconter seulement ici la fin même de Renaud de Châtillon dans cette célèbre et terrible bataille de Tibériade qui vit à la fois la fin de la monarchie franque de Terre-Sainte et la mort du fameux Renaud, l'« Arnaout » des chroniques sarrasines.

Je rappellerai uniquement que Renaud, venu en Orient dans la suite du roi Louis VII, après avoir été, comme mari de la princesse Constance, héritière de la principauté d'Antioche, un des plus puissants et redoutables princes de la croisade, avait été, dans une expédition de pillage, battu et fait prisonnier, en 1160, par l'émir gouverneur d'Alep. Après une horrible et douloureuse captivité de seize années, il avait enfin réussi à se racheter par une énorme rançon. Il avait trouvé Antioche aux mains de son beau-fils Boémond III, et, prince sans terre, avait été rejoindre à Jérusalem le roi Baudouin IV, qui lui avait fait épouser la veuve du dernier prince de Karak et Montréal et l'avait nommé son successeur.

***

Du haut de ces deux lointaines, célèbres et immenses forteresses, vrais nids d'aigle dominant au loin le mélancolique et biblique pays de Moab, Renaud avait, dix ans durant, été la terreur de toutes les armées sarrasines, de tous les infinis et lents convois, des pèlerins aussi qui, de Syrie et de Damas, devaient suivre cette route pour aller aux villes saintes du Hedjaz. En 1182, il avait été jusqu'à organiser, par la mer Rouge, une fantastique expédition pour aller piller La Mecque et Médine. C'était une entreprise surhumaine. Il avait échappé presque seul au désastre affreux de cette expédition franque, attaquée par toutes les forces de terre et de mer du khalife d'Égypte. Dans les années suivantes, Saladin l'avait assiégé vainement par deux fois dans Karak, avec toutes ses armées. J'ai raconté longuement les épisodes héroïques ou pittoresques de ces luttes formidables. Enfin, Renaud, violant une fois encore les trêves, s'était emparé de la grande caravane de La Mecque, dont faisait partie une sœur même de Saladin. La fureur du Sultan avait été terrible. Il avait déclaré à nouveau la guerre aux chrétiens de Syrie, jurant que Renaud ne périrait que de sa main.

J'abrège forcément ce récit pour en venir de suite au drame final. Saladin, décidé à en finir, était entré

en campagne avec toutes les forces de son Empire au printemps de l'an 1187. De son côté, le nouveau roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, avait, pour lui résister, convoqué aux fontaines de Saffouriya ou Séphorie le ban et l'arrière-ban du saint royaume et réuni une armée telle qu'il n'en avait jamais encore existé de si nombreuse aux pays chrétiens d'outre-mer. Le Sultan, avec des forces immenses plus grandes encore que celles des Francs, pour décider ceux-ci à abandonner la défensive, avait fait attaquer sur les bords de son lac la ville de Tibériade, qu'il avait emportée d'assaut le vendredi 3 juillet, vers une heure du matin. Ses troupes allaient prendre aussi le château dans lequel s'était réfugiée la comtesse Eschive de Tripoli avec ses quatre jeunes fils, quand on annonça l'approche de l'armée des Francs. Cette marche en avant avait été décidée au camp de Séphorie, dans un tumultueux conseil, parmi des incidents dramatiques, malgré la furieuse opposition du comte Raimond de Tripoli, un des principaux feudataires du royaume, qui avait supplié le Roi de ne pas quitter par l'infernale température de cet été syrien les excellents cantonnements de Séphorie, mais d'y attendre l'attaque de Saladin. L'opinion inverse du grand maître du Temple avait prévalu sur l'esprit irrésolu du roi Guy.

Aux premières lueurs du jour de ce même vendredi 3 juillet, par une matinée déjà torride, sous

un ciel d'une éclatante pureté, l'armée chrétienne représentant la force entière du Saint-Royaume, avait marché droit sur Tibériade et son lac. On espérait encore secourir cette ville, ignorant qu'elle s'était rendue cette même nuit. La terre tremblait sous les pas de ces milliers de cavaliers vêtus de mailles, qui avaient passé toute la nuit en armes sans que ni les hommes ni les animaux n'eussent étanché leur soif. La nuit avait été si brûlante que tous, hommes et chevaux, se mouraient déjà de fatigue. La journée promettait d'être pire.



Lorsque Saladin apprit que l'ost des Francs s'était mis en marche, sa joie profonde éclata. Sans perdre une heure, toute l'armée sarrasine, bien moins épuisée que celle des Francs, se précipita à leur rencontre et lorsque, en ce jour mémorable, un des plus douloureux de la douloureuse histoire des Croisades, à la neuvième heure, cette nombreuse troupe chrétienne déboucha à mi-chemin, entre Séphorie et Tibériade, parmi ces collines âpres, arides, caillouteuses et nues, sous un soleil impitoyable dont les mortels rayons brûlaient la peau, dans cette atmosphère embrasée, la masse des combattants francs se trouvait tellement accablée par les incessantes escarmouches avec les éclaireurs sarrasins, par la chaleur,

la soif affreuse, tellement rompue déjà, qu'elle ne résista qu'avec peine aux premières attaques plus sérieuses et plus impétueuses de la cavalerie infidèle, dont les rangs grossissaient à mesure qu'on se rapprochait de Tibériade. Un découragement profond, de vagues rumeurs jetaient l'alarme dans les rangs latins. Des signes étranges se faisaient voir. Une vieille sorcière sarrasine, chevauchant sur une ânesse, avait maudit l'armée des Francs. On avait eu toutes les peines du monde à la faire périr dans un grand feu d'où elle ressortait intacte à chaque moment.

La nuit fut effroyable au delà de toute description sur cette fatale hauteur de Hittîn. Les récits de tous les chroniqueurs donnent l'impression profondément émouvante de ces heures infernales. Les infidèles ne laissèrent pas une minute de répit aux Francs mourant de soif. Comme un essaim de mouches bourdonnant, ils tourbillonnaient autour du camp latin, le couvrant d'un nuage ininterrompu de flèches et de javelots, poussant des hurlements qui glaçaient d'effroi maint cœur occidental. Les chevaliers chrétiens, assis à terre auprès de leurs chevaux haletants, cherchant vainement le sommeil, ne pouvaient échanger une parole qui ne fût entendue de l'ennemi. Les Sarrasins mettaient le feu partout aux hautes herbes maintenant desséchées qui couvraient ce terrain pierreux. Les Francs souffraient affreuse-

ment de ces flammes qui produisaient une chaleur intolérable et de prodigieux torrents de fumée. Il n'y eut ni homme ni bête qui but dans cette nuit d'enfer.

Le soleil éclatant des pires étés syriens se leva lentement sur cette masse de combattants pressés les uns contre les autres en ce site d'une immense mélancolie, en cette journée fatale du 4 juillet, qui devait voir tous les princes latins de la Terre Sainte tomber aux mains de leur pire ennemi et qui allait sonner le glas de la puissance franque aux pays d'outre-mer.

Voici, sur la fin de cette lutte terrible, le récit d'El Malec el Afdal, le fils même de Saladin, récit qui nous a été conservé : « Je me trouvais à côté de mon père, dit-il, et c'était le premier combat auquel j'assistais. Déjà, plusieurs fois, les Francs, repoussés par nous, étaient revenus à la charge, nous refoulant vaillamment jusqu'à l'endroit même où se tenait mon père. Celui-ci, se tenant la barbe dans la main, s'avança en criant : « Que le démon soit convaincu de mensonge ! » Alors, les Musulmans, se retournant contre les Francs une fois encore, les poussèrent jusqu'à la colline. Je criai : « Nous les avons mis en fuite. » Mais mon père se retourna vers moi et me dit : « Tais-toi, nous ne les aurons pas vaincus tant « que ce pavillon-là de leur roi ne sera pas tombé. » Au moment même qu'il me parla, la tente royale se

renversa. C'étaient les nôtres qui, poussant en avant sur l'ordre du Sultan qui exultait, avaient enfin, en signe de victoire, renversé la tente royale et fait prisonniers chefs et soldats chrétiens jusqu'aux derniers. Le Sultan mit pied à terre, se prosterna pour rendre grâce à Dieu et pleura de joie. »



Ce fut un immense, un effroyable désastre, l'épouvantable destruction de toute cette chevalerie chrétienne : « lions au début, maintenant brebis dispersées ». Il ne se sauva que très peu de Francs. Trente mille périrent. Trente mille furent faits prisonniers, parmi lesquels le roi Guy, Renaud de Châtillon, tous les princes de Terre Sainte. Sur toute l'étendue du champ de bataille, on ne voyait que captifs francs dépouillés de leurs vêtements, entièrement nus, liés les uns aux autres avec les cordes des tentes. « J'en vis, dit le chroniqueur Eimad-ed-Dîn, le propre secrétaire de Saladin, jusqu'à trente et quarante attachés à une même corde, escortés par un seul cavalier qui seul avait fait prisonniers tous ces hommes terrassés par la soif. A d'autres endroits, on en voyait cent et deux cents gardés par quelques sentinelles. Ils furent vendus par tous les pays de l'Islam en Syrie et en Égypte. Les morts gisaient au loin, couvrant monts et vaux.

L'horrible odeur des cadavres empestait tous les environs de Hittîn. J'ai vu vendre un homme, sa femme et leurs cinq enfants pour 80 dinars. Un fakir échangea un prisonnier qu'il avait eu en partage contre des sandales dont il avait besoin. »

Au soir, Saladin, se retirant sous l'ombre fraîche de son vaste pavillon, fit crier qu'on lui amenât les principaux prisonniers. Il était joyeux surtout de la prise du roi des Francs et de celle du prince de Karak, le pire ennemi des Musulmans. Tous lui furent successivement conduits, enchaînés, chancelants de fatigue comme des hommes ivres. On les rangea sur une seule ligne. L'affreuse gravité de la situation se lisait sur la figure de tous ces vaillants. On présenta d'abord au vainqueur le grand maître du Temple et beaucoup de chevaliers Templiers et Hospitaliers qu'il fit aussitôt égorger jusqu'au dernier. Puis, on lui mena le roi Guy, son beau frère le connétable Amaury, le comte Josselin, maréchal du royaume, une foule d'autres, enfin le fameux « Arnaud », Renaud de Châtillon, le terrible et tant détesté prince de Karak. A l'exception de Renaud, Saladin fit à tous ces infortunés un accueil plein de douceur, les faisant asseoir à ses côtés. Quant au prince de Karak, dont il avait juré la mort, jetant un terrible regard sur lui, il lui reprocha sa félonie et ses méfaits, unique cause première de cette affreuse guerre., « Combien de fois tu as juré et violé tes ser-

ments? » lui cria-t-il. A quoi Renaud fit insolemment répondre par le drogman ou interprète : « Mais telle est en vérité la coutume des puissants, et je n'ai fait que suivre le sentier foulé. »

***

Or, le roi Guy était torturé d'une soif mortelle. L'ivresse de la terreur le faisait trembler de tous ses membres. Le Sultan lui adressa la parole avec douceur, cherchant à apaiser l'épouvante qui faisait battre son cœur. Puis il lui fit apporter un sorbet d'eau de rose rafraîchie avec de cette neige qu'un service régulier de dromadaires coureurs apportait du Liban lointain jusqu'au camp du Sultan et jusqu'à son palais du Caire. Après avoir étanché sa soif atroce, le roi Guy tendit la coupe au prince Renaud qui la vida. Mais le Sultan reprocha cet acte au roi avec impétuosité : « Tu ne m'as pas demandé la permission de donner à boire à ce maudit, le plus inique des impies. Je ne suis donc pas tenu de protéger sa vie. »

Il disait cela à cause de ce noble et hospitalier usage des Arabes qui veut qu'un captif ait la vie sauve s'il a bu ou mangé à la table de celui qui l'a fait prisonnier.

Alors, montant à cheval, Saladin laissa pour quelques moments ses illustres captifs en proie aux

flammes de l'épouvante. Toutefois, il les fit emmener pour qu'ils se restaurassent à l'exception du seul Renaud, qu'il fit attendre lié dans le vestibule de sa tente. Après avoir longuement inspecté son camp et être rentré dans son pavillon, il fit revenir les prisonniers, le roi en tête, et les fit asseoir sur le devant de sa tente. Il se fit amener aussi le prince de Karak, n'ayant alors auprès de lui que quelques serviteurs. D'une voix tonnante, il lui énuméra ses crimes et ses perfidies, disant : « J'avais fait vœu à deux reprises de te tuer si je m'emparais de ta personne ; la première fois, ce fut quand tu voulus marcher contre La Mecque et Médine ; la seconde fois, quand tu pris par trahison la caravane de La Mecque. » Ensuite, suivant l'invariable coutume musulmane, il commanda d'abord à son prisonnier d'abjurer, puis, sur le refus énergique de Renaud de Châtillon, il lui cria : « C'est moi, maintenant, qui défends Mahomet ! » Il courut à lui, la dague à la main, et l'égorgea.

Le corps du héros franc roula sur le sol. Sur l'ordre du Sultan, la tête fut séparée du tronc et le cadavre traîné par les pieds devant le roi Guy, puis jeté dehors. Le roi Guy tremblait de tous ses membres. Saladin le rassura : « Cet homme, lui dit-il, meurt victime de son incroyable méchanceté. Son insolence avait vraiment dépassé toutes bornes. Quant à toi, ne tremble pas ; un Roi ne tue pas un Roi. »

***

Ainsi périt d'un trépas affreux, noblement supporté, l'illustre Renaud de Châtillon, ex-prince d'Antioche, prince de Karak et Montréal, seigneur de la terre d'outre-Jourdain. Ainsi périt à l'âge d'au moins soixante années, de la main même du plus fameux des Sarrasins, ce chevalier sans peur, sinon sans reproche, la plus éclatante personnification du courage aventureux au pays de Terre Sainte. Il y avait alors quarante ans et plus qu'il avait quitté pour toujours les bords riants du Loing paisible et les humides campagnes du Gâtinais. Son corps qui si souvent avait blanchi sous la poussière des brûlants combats syriens, jeté à la voirie, devint la proie des chiens errants de l'armée sarrasine. Tous les poètes du monde musulman célébrèrent dans leurs pièces de vers le triomphe du grand Sultan.

(*Le Gaulois*, 9 mars 1914.)

XIV

LES AVENTURES D'UNE PRINCESSE BYZANTINE DE CHYPRE A L'ÉPOQUE DES CROISADES.

Les conquêtes de Saladin, à la suite du grand désastre des armées chrétiennes du royaume de Terre Sainte, à Hittîn, le 4 juillet 1187, et de la prise de Jérusalem, le 2 octobre de la même année, événements dont le retentissement fut immense en Occident, avaient déterminé la nouvelle grande croisade des rois Philippe-Auguste de France et Richard Cœur-de-Lion d'Angleterre. Les deux jeunes souverains, âgés alors le premier de vingt-cinq ans seulement, le second d'un peu plus de trente années, s'étaient rencontrés au milieu de l'an 1190, dans le port de Messine, faisant l'un et l'autre route vers la Syrie avec leurs puissantes armées. Philippe-Auguste avait, le premier, quitté la Sicile le 30 mars 1191, faisant voile pour Saint-Jean-d'Acre, près de laquelle il débarqua deux semaines plus tard. Richard Cœur-de-Lion l'avait suivi dix jours après, avec toute sa flotte. Le roi d'Angleterre était accompagné de

sa fiancée, la princesse Bérengère, fille du roi Sanche de Navarre, que venait de lui amener à Messine sa mère à lui, la trop fameuse Éléonore de Guyenne. Il emmenait encore en Terre Sainte sa propre sœur, la reine Jeanne, veuve du dernier roi de Sicile, Guillaume le Bon. Détourné de sa route et poussé dans le port de Sattalie d'Asie Mineure, par la tempête, qui avait dispersé ses vaisseaux, le roi d'Angleterre avait appris presque en même temps, sur cette côte sauvage, que son royal cousin de France attendait impatiemment sa venue devant Saint-Jean-d'Acre et que la population grecque de l'île de Chypre, toute voisine, avait fait aux équipages de trois des navires anglais naufragés le plus odieux accueil, massacrant et pillant les guerriers et les matelots qui les montaient. Le vaisseau portant les deux princesses royales, fort éprouvées par la traversée, s'était même vu refuser l'entrée du port de Limassol, pour y faire sa provision d'eau.

La belle et fertile île de Chypre, habitée par une population grecque nombreuse, était alors aux mains d'un prince usurpateur de la famille impériale des Comnènes, régnant à Constantinople. Il serait trop long de raconter à la suite de quelles péripéties ce personnage aventureux, rebelle au basileus, s'était fait proclamer empereur de Chypre. Il régnait par la terreur. Dépourvu de tout scrupule, il pactisait avec les Sarrasins et se montrait fort hostile aux croisés,

auxquels il avait fait interdire l'entrée de tous les ports de l'île.



Mais le perfide prince byzantin avait, cette fois, compté sans son hôte, ne semblant pas se douter qu'il avait affaire au plus belliqueux, au plus violent, au plus entreprenant des souverains d'Occident. Brûlant de venger l'affront fait aux siens, Richard se décida soudain à punir l'empereur Isaac et ses déloyaux sujets avant d'aller rejoindre le roi de France sous les remparts de Saint-Jean-d'Acre assiégée. Le 6 mai, déjà, il débarquait une portion de son armée sur la plage basse et marécageuse de Limassol. Le 11 mai, il forçait Isaac à faire sa soumission. Dès le lendemain, il faisait dans Limassol, célébrer en pompe son mariage avec la fille du roi de Navarre et déposer par l'évêque d'York, sur la tête de celle-ci, la couronne royale d'Angleterre, cérémonie étrange qui unissait, dans l'île fameuse consacrée jadis au culte de Vénus, le jeune souverain de la lointaine et brumeuse Albion avec une princesse née aux pieds des Pyrénées, également lointaines. Seule, l'époque fantastique des croisades a vu se dérouler par centaines des événements aussi extraordinaires, aussi inattendus.

Le 21 de ce même mois de mai, Richard faisait prisonnier, au combat de Tremithoussia, Isaac, déjà

traître à ses si récents serments, et l'envoyait captif sur la côte de Syrie. Les chroniqueurs rapportent que le prince byzantin supplia son vainqueur de ne point le faire lier de chaînes de fer, ce vil métal, mais bien d'or et d'argent. C'est probablement là une réminiscence poétique des trésors somptueux que les rudes guerriers d'Angleterre trouvèrent dans les châteaux de l'empereur de Chypre. Richard fit déposer l'étendard impérial tissé de soie d'or sur le tombeau du roi martyr saint Edmond, dans l'abbaye de son nom, au comté de Suffolk.

Richard avait, je l'ai dit, envoyé Isaac en Syrie, sous la surveillance de son chambellan privé. Là, il avait confié la garde de son royal prisonnier aux chevaliers de l'Hôpital, autrement dits de Saint-Jean-de-Jérusalem. Ceux-ci l'enfermèrent dans leur puissante forteresse de Margat, dont les ruines colossales dominent encore aujourd'hui la rive syrienne, entre Tortose et Latakieh. L'aventureux Comnène devait y mourir peu d'années après, dès l'an 1195, « regrettant, dit un de ses panégyristes, bien plus que ses immenses trésors, l'éloignement de son unique enfant, sa fille qu'il avait remise aux Anglais comme son otage le plus précieux ».

***

L'infortuné empereur de Chypre, en effet, avait une fille qu'il chérissait, une petite princesse charmante, véritable princesse de contes de fée, dont je voudrais redire ici en quelques lignes l'étrange et romanesque destinée, du moins le très peu que nous en savons. Cette pauvre enfant, qui semble avoir été infiniment gracieuse d'esprit comme de corps, avait été, après la captivité de son père, conduite à Limassol, où Richard l'avait confiée aux soins des deux reines, sa femme et sa sœur. Lorsque, après avoir terminé cette rapide conquête de l'île de Chypre, qu'il devait vendre peu après aux Chevaliers du Temple, le roi d'Angleterre alla enfin, avec toute sa flotte, rejoindre le roi et l'armée de France qui assiégeaient toujours Saint-Jean-d'Acre, il se fit précéder au camp, devant cette ville, par les reines, accompagnées de la touchante petite captive, portées sur les vaisseaux à voile qui allaient plus vite que les galères. Les deux princesses occidentales paraissent avoir traité avec une extrême douceur la pauvre petite Grecque, ainsi brusquement enlevée à la tendresse des siens.

Les aventures subséquentes de la fille des Comnènes semblent avoir fait grande impression en Occident, car les chroniqueurs contemporains

parlent d'elle à plusieurs pages de leurs écrits. Malheureusement ces mentions sont constamment si brèves qu'il devient impossible de retracer cette vie vagabonde et tourmentée autrement que par quelques points de repère, hélas ! bien clairsemés.

Tout le temps du séjour du roi Richard en Syrie, la fille de l'empereur de Chypre, dont nous ignorons même le prénom, ne quitta point les reines. Durant qu'après la prise d'Acre le brillant souverain anglais étonnait à tel point par son éclatante bravoure les Infidèles, qu'il suffisait, au dire d'une ancienne chronique, aux femmes sarrasines de prononcer son nom pour faire taire sur-le-champ leurs petits enfants, les deux princesses étaient établies dans le palais royal d'Acre, qui avait été attribué à Richard lors du partage de la ville. Parfois elles accompagnaient le roi dans ses marches. Toutes les fois que les historiens de la croisade parlent d'elles, ils nomment également la petite Chypriote qui ne les quittait jamais.



Le 10 août 1192, une trêve de trois ans et trois mois avait été conclue avec Saladin. Le roi d'Angleterre quitta la Syrie le 9 octobre, jour de la fête Saint-Denys, avec les reines et la jeune captive. Cette dernière, confiée spécialement à Étienne de

Torham, débarqua en Italie, durant que Richard, naufragé près d'Aquilée, se faisait, on le sait, prendre sous un déguisement. Les chroniqueurs rapportent que les trois princesses arrivèrent ensemble à Rome, où elles demeurèrent à peu près six mois à la cour pontificale. Nous ne savons, hélas ! rien de ce séjour, sauf qu'à leur départ, vers le milieu de l'an 1193, le pape Célestin III les fit accompagner par le cardinal Meliori jusqu'à Pise, probablement même par terre jusqu'à Gênes. Elles gagnèrent de là Marseille, où le roi d'Aragon, Alphonse II, qui résidait pour lors dans son comté de Provence, les reçut à merveille et les escorta personnellement jusqu'au Rhône, frontière de ses États. Là, elles trouvèrent, les attendant, le brillant Raimond de Saint-Gilles, fils aîné et héritier de Raimond V, le puissant comte de Toulouse. Ce prince séduisant les accompagna à travers tout le Languedoc et ne les quitta que sur terre anglaise, peut-être seulement à Poitiers.

« Il est bien permis de croire, dit le comte de Mas-Latrie dans son *Histoire de Chypre,* à laquelle j'emprunte ces détails, que les grâces et la courtoisie du comte de Saint-Gilles, âgé alors de trente-huit ans seulement, laissèrent de favorables impressions dans l'esprit des nobles étrangères ; car, à peu de distance, deux d'entre elles, Jeanne d'Angleterre et la petite Comnène, furent successivement ses femmes légitimes, alors qu'il était devenu comte de Toulouse.

« Après son arrivée en Poitou, poursuit le même historien, nous perdons pour un peu de temps la trace de notre petite Chypriote. On s'occupait d'elle cependant en Allemagne, où le roi Richard, livré par le duc d'Autriche à l'empereur Henri VI, était retenu prisonnier. L'empereur, désireux de venger l'outrage fait, à Saint-Jean d'Acre, par le souverain d'Angleterre, à la bannière d'un prince allemand, lié d'ailleurs avec les Comnènes par de quasi-liens de parenté (le basileus Manuel avait épousé Berthe, que les Grecs appelèrent Irène, belle-sœur de l'empereur Conrad, grand-oncle d'Henri VI), promit de ne consentir à la libération du royal prisonnier qu'après la délivrance d'Isaac Comnène, alors encore vivant à Margat de Syrie, et celle de sa fille, alors en Europe. Si les captifs se trouvaient en liberté, l'empereur s'engageait à ne relâcher le roi qu'après avoir reçu le remboursement de tout ce qu'il avait pu exiger d'eux. Le traité de l'empereur et du duc d'Autriche, le 13 février 1193, ne fut pas complètement exécuté, par suite de circonstances demeurées inconnues. On sait que Richard fut dégagé de ses derniers liens à Mayence en février 1194, après quatorze mois de captivité, et nous retrouvons la princesse byzantine prisonnière encore en Normandie à une époque postérieure, qui doit être la fin de l'année 1194 ou les huit premiers mois de l'année 1195. »

Séparée des deux reines, la fille d'Isaac était alors

confiée avec une autre captive, la fille du duc de Bretagne, à la surveillance de deux gardiens anglais. De Rouen, ceux-ci conduisirent leurs prisonnières, ainsi momentanément unies par une étrange destinée, à Chinon, en Touraine.

De nouveau, nous sommes ici mal renseignés sur les aventures de la jeune Grecque. Nous savons seulement que Richard lui rendit enfin la liberté pour qu'elle pût épouser Raimond de Saint-Gilles ! Le roi d'Angleterre n'avait alors qu'un but : écraser Philippe-Auguste. Pour s'assurer la paix avec le Languedoc et satisfaire en même temps son ancien ennemi l'empereur d'Allemagne, il délivra la fille d'Isaac, consentit à son mariage avec Raimond et offrit également à ce prince la main de sa propre sœur, Jeanne. « Les deux mariages, dit M. de Mas-Latrie, s'accomplirent certainement ; l'ordre seul dans lequel ils se succédèrent demeure douteux pour nous ! »

Raimond de Saint-Gilles, séparé dès le commencement de 1193 d'une première femme, devenu le puissant comte de Toulouse à la fin de 1194, épousa, en octobre 1196, la veuve du roi de Sicile, Jeanne d'Angleterre, laquelle mourut déjà en septembre 1199. Probablement *après* et non *avant* cette seconde union, le comte Raimond se décida à se remarier avec la jeune Grecque et l'antique Toulouse connut cette étrangeté d'avoir pour souveraine une fille des

empereurs d'Orient. Ce ne fut, du reste, que l'histoire d'un moment. Nous ne savons rien sur le séjour en Languedoc de la fille d'Isaac.

« Son union avec le comte de Toulouse, dit M. de Mas-Latrie, résultat évident d'une passion momentanée, ne dura pas plus que le caprice qui en avait donné la pensée. » Vers 1200, au plus tard en 1202, Raimond VI abandonna l'infortunée Levantine, dont il ne paraît pas avoir eu d'enfants, et se remaria en quatrièmes noces à Éléonore d'Aragon.

La fille d'Isaac Comnène se retira alors à Marseille, où elle vécut obscurément. Elle y vit arriver, vers le commencement de l'hiver de 1202 à 1203, une nombreuse flotte de navires flamands. C'étaient des guerriers de la nouvelle grande croisade qui venait d'être prêchée par le fameux Foulques, curé de Neuilly, et qui, après la mort de Richard et la réconciliation des barons de Champagne et de Flandre avec le roi de France, avait été décidée dans le grand tournoi, au château d'Ecry, aujourd'hui Asfeld, dans les Ardennes, durant l'Avent de l'année 1199. Les représentants des seigneurs français, guidés par le maréchal de Champagne, l'illustre Geoffroy de Villehardouin, s'étaient rendus à Venise pour traiter du passage de l'armée de la croisade. Le traité fut signé en avril 1201. Les circonstances semblaient infiniment favorables. La délivrance de Jérusalem paraissait imminente. L'Orient musulman était, en effet,

profondément divisé. Les fils de Saladin, mort en 1193, possessionnés en Syrie, étaient en conflit violent avec leur oncle, Malek Adel, le nouveau Soudan d'Égypte.



Les croisés avaient convenu de se trouver à Venise à la Saint-Jean de 1202. Les galères de la République devaient les transporter directement en Égypte pour y attaquer le Soudan au cœur même de ses royaumes. On indiqua cependant la Syrie comme rendez-vous à ceux des croisés qui ne pourraient aller s'embarquer dans un des ports de l'Adriatique. On sait comment la perfidie de Venise détourna sur Constantinople l'orage qui menaçait le Caire et comment la quatrième croisade, si fameuse, aboutit, en 1204, à la destruction de l'empire des Comnènes et des Anges et à leur remplacement sur le trône des basileis par une dynastie française.

Malgré le grand rendez-vous de Venise, beaucoup de pèlerins d'Occident, anxieux surtout de concourir à la délivrance de Jérusalem, descendirent le Rhône et s'embarquèrent à Marseille directement pour Saint-Jean-d'Acre. Un grand nombre encore, parmi ceux des Flandres surtout, habitués à la mer, n'hésitèrent pas à prendre la longue route le long des côtes de France et d'Espagne. Du détroit de Gibral-

tar ils s'en allaient par escales en Syrie. Le gros de leur flotte, fort imposante, sous le commandement de Jean de Nesle, châtelain de Bruges, jeta l'ancre à Marseille, vers la fin de l'an 1202, et résolut d'y attendre le retour de la belle saison pour faire ensuite voile sur Acre. Durant ce long hivernage, un des chevaliers de Jean de Bruges, dont nous ignorons malheureusement le nom, fit connaissance de la jeune princesse grecque. Elle devait être belle encore, car le chevalier s'éprit d'elle passionnément. Probablement que l'illustration de sa naissance joua un rôle dans cet engouement subit. Il épousa la fille d'Isaac et crut fermement qu'en devenant le gendre d'un Comnène il devenait également son héritier. Il était, paraît-il, lui-même, de fort haute lignée, parent de Baudouin de Flandre, un des chefs de la croisade, futur empereur de Constantinople. Jean de Nesle et ses Flamands, heureux de l'aventure, promettaient de soutenir ses prétentions. Refusant de s'associer à la grande flotte de l'Adriatique, ils persistaient à continuer séparément leur route vers Saint-Jean-d'Acre. L'amoureux chevalier partit avec eux, plein de royales espérances, ne doutant pas que le nouveau prince latin qui régnait maintenant sur Chypre, le roi Amaury II de Lusignan, satisfait d'être aussi roi de Jérusalem, ne lui cédât de bon cœur son île superbe. Hélas ! la désillusion du pauvre chevalier fut aussi rapide que cruelle. Nous ignorons même si

la fille d'Isaac, la jeune enchanteresse l'accompagnait. « Quand le roi Amaury ouït sa requête, dit la Chronique d'outre-mer en son pittoresque langage, si le tint à fol et à musard ; il lui commanda de vider aussitôt sa terre s'il ne voulait perdre la vie. Personne ne conseilla au chevalier de demeurer dans le pays ; il se hâta bien vite d'en sortir et se retira en Arménie ! » On n'entendit plus jamais parler de lui en Orient, ni de l'épouse romanesque qu'il avait tant aimée. On ignore ce que devint et où mourut la fille des empereurs.

Combien ne serait-il point facile de retrouver dans ces existences étranges du moyen âge, jetées par les caprices du sort dans les plus incroyables odyssées, matière encore à plus d'un beau roman de chevalerie, à plus d'un drame plein de situations imprévues ? Les hauts châteaux de Chypre et l'invasion des guerriers anglais, le vieux palais de Saint-Jean-d'Acre, Rome, le long voyage jusqu'en Normandie et en Touraine, Toulouse et Marseille, le brillant Raimond de Saint-Gilles et la pauvre petite princesse captive des Anglais, le beau rêve de Toulouse, les sombres désillusions de Marseille ; puis ce nouveau roman, ce jeune croisé des rives flamandes, ces deux amoureux si fous d'espérances et de chimériques projets et ces bons compagnons de Bruges, si naïvement crédules, qui se voient déjà grand sénéchal et grand connétable du nouveau royaume, et

cette fin piteuse après une si belle entrée en matière, cette triomphante épopée qui se termine si brusquement sous la parole injurieuse du roi de Jérusalem ; cette fille d'usurpateur et d'empereur, cette descendante des Comnènes, cette comtesse authentique de Toulouse qui devient la femme d'un cadet de famille, coureur d'aventures et quémandeur de couronnes ! L'histoire offre-t-elle beaucoup d'exemples d'élévations plus brusques et de chutes plus rapides ?

(*Le Gaulois*, 13 mars 1911.)

XV

L'HISTOIRE D'APRÈS LES MONNAIES. — LE SIÈGE DE DAMIETTE PAR LES GUERRIERS DE LA CINQUIÈME CROISADE.

La cinquième croisade, vers le premier quart du treizième siècle, fut une des plus infortunées parmi ces grandes expéditions militaires entreprises par les puissances européennes occidentales pour protéger le royaume chrétien de Jérusalem ou chercher à le reconstituer contre l'effort du monde sarrasin. Les suites en furent cette fois particulièrement fâcheuses, presque désastreuses pour les restes déjà bien diminués des seigneuries franques en Palestine. Je possède dans ma collection numismatique de monnaies des princes de la croisade, quelques exemplaires d'un précieux et presque introuvable denier du fameux roi de Jérusalem, le vaillant héros Jean de Brienne, qui rappelle d'une manière saisissante l'événement peut-être le plus important de cette cinquième croisade, je veux dire le fameux siège de Damiette par les guerriers

chrétiens. On sait que les chefs de cette croisade, obéissant à un plan déplorable que devait reprendre après eux et sans plus de succès le roi Louis IX, s'étaient décidés à aller attaquer les Sarrasins au cœur même de cette fertile terre d'Égypte d'où ils tiraient leurs plus grands revenus et leurs meilleures troupes.

En l'an 1219, le roi Jean de Brienne, le patriarche de Jérusalem, les évêques de Terre Sainte, le duc d'Autriche, les trois ordres des chevaliers de Saint-Jean, des chevaliers du Temple et des chevaliers Teutoniques se trouvèrent réunis sous les murs de cette cité de Damiette, cette plus grande place de guerre d'Égypte, dont la conquête devait assurer aux chrétiens celle de la ville du Caire et de toute la vallée du Nil. Ce siège fameux fut l'événement principal de cette colossale expédition, malheureuse entre toutes.

La garnison égyptienne, forte d'au moins soixante mille hommes en armes, résista avec la plus extrême énergie. La vieille et savoureuse chronique latine et franque connue sous le nom du « Continuateur de Guillaume de Tyr » nous a laissé la relation naïve, imagée, infiniment frappante des nombreux et sanglants assauts qui furent livrés par les guerriers francs, et une description extraordinaire de cette fameuse machine de guerre, de ce château gigantesque, haute et colossale tour de bois, construite

sur deux navires fortement arrimés l'un à l'autre, occupée par trois cents guerriers d'élite, qui mit les assiégeants en possession de la tour dite du Nil, une des principales défenses de Damiette.

***

Dans le courant de novembre, les assiégés, cruellement décimés par la peste et la famine, ouvrirent leurs portes aux vainqueurs, qui entrèrent dans la ville sans assaut, sans capitulation, sans pillage. Un épouvantable spectacle fit reculer d'horreur ceux qui les premiers pénétrèrent dans cette immense nécropole : les places publiques, les mosquées, les maisons, toutes les rues étaient encombrées de cadavres. De toute cette nombreuse population, trois mille habitants à peine subsistaient encore. Damiette fut donnée à perpétuité au roi de Jérusalem, Jean de Brienne, et chaque nation qui avait fourni un contingent à l'armée de siège eut une des portes de la ville. Hélas ! le roi Jean ne devait pas conserver longtemps cette conquête si chèrement achetée. Un homme, un prêtre, type achevé du politique italien ambitieux et remuant, devait tout perdre : c'était Pélage, le légat du pape Honoré III auprès de l'armée des croisés. Il prétendit commander seul au nom du chef de la Chrétienté et reléguer au second rang l'autorité du roi de Jéru-

salem. Les relations s'envenimèrent rapidement entre les partisans de ces deux hommes. Jean de Brienne dut quitter l'armée, abandonnant sa nouvelle seigneurie égyptienne dès l'année 1220. Son départ fut fatal aux affaires des croisés. Il revint, il est vrai, l'an d'après, à Damiette, lorsque Pélage, demeuré seul chef de l'armée, eut amené, par sa soif de commandement, une situation impossible entre lui et la noblesse qui refusait de lui obéir. Mais tant et de si cruelles dissensions avaient singulièrement compromis les premiers succès de la croisade. Les Sarrasins avaient de tous côtés repris l'offensive, et, dès le mois de septembre 1221, les croisés, menacés d'une complète destruction par les eaux du Nil débordé, restituaient Damiette aux mains du Soudan d'Égypte qui leur octroyait en échange une trêve de huit années et la liberté des captifs avec un morceau de la Vraie Croix.

L'entrevue du soudan Malek-Kamel et du roi de Jérusalem vaincu fut touchante : « Le roi s'assit devant le soudan, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, et se mit à plorer. Le soudan regarda le roi qui plorait et lui dit : « Sire, pourquoi plorez-vous ? » — « Sire, j'ai raison de plorer, répondit le roi, « car j'ai vu le peuple dont Dieu m'a chargé périr « au milieu des eaux et mourir de faim. » Le soudan eut pitié de ce qu'il vit le roi plorer ; si plora aussi, lors envoya trente mille pains aux pauvres

et aux riches ; ainsi leur envoya quatre jours de suite. »



De ce règne éphémère de quelques mois de ce héros chevaleresque, Jean de Brienne, futur empereur latin octogénaire de Constantinople, sur cette antique terre d'Égypte, tant de fois trempée du sang des croisés, quelques menues monnaies de billon, fait extraordinaire, nous sont restées, glorifiant en leur élégante petitesse tant d'illustres souvenirs. Ce sont les espèces qu'il fit frapper durant ces quelques mois par des ouvriers latins pour affirmer sa possession de l'illustre cité de Damiette.

N'est-il pas étrange que quelques-uns de ces pauvres petits deniers, si minces, si fragiles, oubliés sur cette rive lointaine, soient venus jusqu'à nous après avoir servi aux échanges des guerriers francs dans le camp de la croisade et dans la cité conquise? Elles portent d'une part la tête couronnée de face du roi Jean, aux longs cheveux bouclés, avec la légende précédée de la croix : *Damiata,* qui est Damiette, et au revers la croix cantonnée de deux besants avec la légende en abrégé : *Johannes rex : Jean roi.* Cette monnaie sera toujours d'une infinie rareté. Elle ne dut être en effet forgée que dans le bien court intervalle durant lequel Damiette demeura sous la possession du roi Jean de Brienne. C'est l'unique monnaie

d'origine franque qui ait jamais été frappée au temps lointain de la croisade sur l'antique terre des Pharaons. Un jour, un marchand du Caire m'a envoyé quelques-unes de ces petites pièces si rares, agglomérées ensemble par la rouille. J'eus fort à faire pour les détacher les unes des autres et pour retrouver, sous le vert-de-gris lamentable, la fine effigie du grand héros chrétien.

Quand je dis grand héros, je ne dis que cela et pas autre chose. Jean de Brienne fut, en effet, un des plus magnifiques héros de la croisade. Partout en Orient, durant tant d'années, on le vit soutenir à merveilleux coups d'épée les intérêts de la Chrétienté contre les attaques incessantes des Sarrasins maudits, fils de chiens. Agé de plus de quatre-vingts ans, il défendit magnifiquement la cité de Constantinople où il avait été nommé empereur dans des circonstances tragiques. Mais ce héros n'était pas tendre. Ses mœurs étaient féroces, comme celles de beaucoup de ses contemporains. Après la mort de sa première femme qui était, on le sait, la fille du terrible empereur Frédéric de Hohenstaufen, il s'était remarié sur le tard avec une jeune princesse d'Arménie dont nous ne savons que ceci : qu'elle mourut « d'une batture d'éperons » que lui infligea son vieil époux. Probablement son crime était grave, mais le châtiment était extraordinairement brutal.

(*Le Gaulois*, 18 juillet 1914.)

XVI

FRANÇAIS ET ESPAGNOLS EN GRÈCE AU DÉBUT DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

Les événements extraordinaires dont la péninsule des Balkans est aujourd'hui le théâtre ramènent l'attention sur l'histoire médiévale de ces contrées lointaines. A la suite de la quatrième croisade de l'an 1204, qui, pour près de soixante années, plaça sur le trône de Constantinople, au lieu de la famille byzantine des Anges, une dynastie française, on sait que la Morée et l'Attique, c'est-à-dire la portion la plus importante de la Grèce antique, tombèrent également, à cette époque, aux mains de nobles aventuriers de sang champenois ou bourguignon. Je ne saurais retracer ici, même à grands traits, les principaux événements de cette glorieuse et romanesque histoire de la Grèce française du moyen âge, si bien racontée par notre grand érudit Buchon. Politiquement parlant, cette nouvelle France, ou « pays de la conquête », se divisa de suite en deux grandes portions distinctes : le duché d'Athènes

et la Morée. La Morée, ou Péloponèse, ou encore Achaïe, comme on disait alors, appartint d'abord aux descendants de Geoffroy Ier de Villehardouin, qui s'en était emparé dès 1209, puis aux princes d'Anjou, souverains de Naples, héritiers des droits d'Isabelle, arrière-petite-fille du conquérant primitif. Charles d'Anjou et ses successeurs, tantôt gouvernèrent l'Achaïe par l'entremise de leurs capitaines généraux, tantôt y tolérèrent des princes vassaux. Le duché d'Athènes, c'est-à-dire l'Attique, avec Athènes et Mégares, la Béotie avec Thèbes, l'Argolide avec Argos et Nauphie, furent le domaine de la famille bourguignonne des La Roche, descendants d'Otton de La Roche, un des compagnons de Boniface de Montferrat, devenu lui aussi, au même moment roi de Salonique. Otton prit le titre de *Mégaskyr*, ou « grand sire » d'Athènes, titre que portèrent après lui tous ses successeurs.

***

Athènes, la ville de Thésée et de Périclès, et Chiarentza, obscure bourgade des côtes d'Elide, devinrent les résidences chevaleresques de ces dynasties bourguignonne et champenoise des La Roche et des Villehardouin. Longtemps ces villes, Athènes surtout, et Thèbes de Béotie, seconde capitale des Mégaskyrs, Mistra aussi, la Sparte du

moyen âge, rivalisèrent avec les plus brillantes cours d'Occident. Les princes de Morée et d'Attique ne parurent plus qu'entourés d'une superbe chevalerie aux éperons d'or sur ces champs de bataille où ils se mesuraient tantôt avec les Byzantins, tantôt avec leurs vassaux rebelles ou les archontes grecs du voisinage. Les chroniques contemporaines abondent en curieux détails sur les demeures grandioses que se firent élever certains de ces princes, sur ce palais de Saint-Omer à Thèbes, dont il ne reste plus une pierre aujourd'hui ; sur les tournois, les fêtes, les grands festins qu'interrompaient trop souvent de longues guerres étrangères et de sanglantes luttes intestines. Ce fut alors que la Morée et l'Attique se couvrirent de ces hauts châteaux francs, puissantes forteresses féodales, qui succédaient aux constructions militaires byzantines, élevées elles-mêmes sur les ruines des forteresses de la domination romaine, sur les assises des acropoles antiques ou sur la base des enceintes mégalithiques, œuvre impérissable et colossale des populations primitives.

Beaucoup de ces châteaux latins d'Orient, aux noms souvent français, sur lesquels flottèrent durant des siècles les bannières des barons moréotes, sont encore debout aujourd'hui. On les retrouve dans le Péloponèse surtout, démantelés, tombant en ruines, habités seulement par les oiseaux de proie, mais imposants encore, comme leurs frères un peu plus

âgés de Syrie et de Palestine, couronnant de leurs tours massives et de leurs longues files de murailles crénelées les monts d'Argolide et d'Arcadie, la chaîne du Taygète et les basses collines de l'Elide et de l'Achaïe. Ce serait une belle et tragique histoire que celle de beaucoup de ces donjons ruinés qui frappent si vivement les yeux des voyageurs, même sur cette terre de Morée, si riche en souvenirs plus anciens, et qui leur parlent éloquemment de cette grande vie chevaleresque d'autrefois, transportée des lointains pays d'Occident sur le sol de Sparte, de Messène, de Corinthe et d'Argos par les bandes héroïques des guerriers de la quatrième croisade.



Plus d'un siècle, ces principautés d'origine si purement française se maintinrent contre tant d'ennemis qui les entouraient. Dans ce même temps, les îles de la mer Égée, celles dont on parle tant aujourd'hui, étaient tombées aux mains de nobles aventuriers italiens, vénitiens surtout, qui y avaient fondé de brillantes dynasties. Principautés franques et seigneuries italiennes des îles sombrèrent au printemps de l'année 1311, dans une catastrophe terrible qui sonna le glas funèbre de toutes ces souverainetés latines élevées à la suite de la grande croisade de 1204. Combien parmi les lecteurs de ce

journal savent que les vainqueurs de cette chevaleresque France d'Orient furent des bandes sauvages d'aventuriers catalans? Des Espagnols victorieux à Athènes au début du XIIIe siècle ! Ceci ne semble-t-il point une fiction de chevalerie fabriquée de toutes pièces ? Et cependant c'est la pure vérité. L'histoire surpasse toujours en intérêt merveilleux le roman le plus étrange !

Il faut lire ce grand désastre des principautés franques de la Grèce médiévale dans l'ouvrage célèbre de l'écrivain espagnol Don François de Moncade, comte d'Aytona, ou mieux encore dans l'admirable récit si animé, si vivant du chroniqueur catalan Ramon Muntaner ; il faut lire dans cette chronique toute pleine de l'orgueil national, écrite par un homme qui en fut à la fois le parfait historiographe et un des acteurs principaux, la narration de cette expédition étrange entre toutes, de cette sanglante migration des bandes espagnoles à travers l'ancien empire grec, longue et terrible odyssée d'un peuple de soldats et de routiers, toute semée de combats, de pillages et de massacres, commençant sous les murs de Constantinople pour se terminer en Béotie par cette victoire des marais du Céphyse qui fit d'une horde de gens de pied catalans les seigneurs de l'Attique et les souverains réguliers d'une des plus vieilles capitales du monde.

***

La paix de Calatabellota, conclue en 1302 entre les Aragonais de Sicile et les Angevins de Naples, en mettant fin à de longues guerres, avait laissé sans emploi et sans solde les nombreuses bandes catalanes qui avaient servi sous la bannière de Frédéric de Sicile. Habitués à la vie des camps, à l'existence libre et sans frein des grandes guerres du moyen âge, ces condottieri catalans, les Almugavares, comme ils s'appelaient encore, du nom donné aux gens de pied recrutés en Espagne, cherchèrent un souverain qui voulût leur payer leurs services. Ils le trouvèrent en la personne de l'empereur d'Orient, Andronic Paléologue. Ce prince, en guerre avec les Turks d'Asie Mineure, offrit de prendre à sa solde les bandes qui avaient conservé l'organisation militaire à laquelle elles devaient leur redoutable renommée. Au mois de septembre 1302, trente-six navires amenèrent à Constantinople les six mille aventuriers sous la conduite de différents capitaines éprouvés dont le plus célèbre fut le fameux Roger de Flor. L'espace me manque pour raconter cette histoire affreuse. Qu'il me suffise de dire que ces terribles auxiliaires se brouillèrent vite avec l'empereur Andronic. Durant cinq ans, leurs bandes furieuses, incessamment renforcées par de nouveaux

arrivants, pillèrent, brûlèrent et saccagèrent les plus belles provinces de l'empire grec, battant les armées impériales, rançonnant l'empereur, fondant à Gallipoli qu'ils avaient fortifié une sorte de république, une oligarchie guerrière et brutale qui s'intitula : « L'armée des Francs qui gouvernent le royaume de Macédoine. » Le chef de cette singulière nation militaire s'intitulait : « Par la grâce de Dieu, grand duc de Romanie, seigneur d'Anatolie et des Iles de l'Empire. »

Quand toute la Macédoine et la Thrace eurent été pillées, il fallut bien que ces impitoyables conquérants allassent plus loin encore. Constantinople étant pour eux une proie trop malaisée, ils se remirent en marche dans la direction de l'Occident !



Au printemps de 1309, les Almugavares, constitués plus que jamais en démocratie militaire, débarrassés de leurs chefs suprêmes qu'ils avaient massacrés, ayant tout détruit derrière eux, se trouvaient en Thessalie. C'est là qu'ils entrèrent pour la première fois en relations avec le nouveau duc ou Mégaskyr d'Athènes. Gautier de Brienne, le brillant et infortuné successeur de Guy II de La Roche. Ce jeune prince nourrissait de grands projets de conquête en Epire et en Thessalie. Il eut, lui aussi,

l'idée fatale de prendre à sa solde les fameuses compagnies catalanes. D'abord, tout alla bien, et Brienne, avec de tels auxiliaires, triompha facilement de toutes les résistances. Mais six mois n'étaient pas écoulés que les plus graves mésintelligences éclataient entre eux.

Les Espagnols jetaient déjà des regards d'envie sur les richesses d'Athènes et sur les belles campagnes de Béotie. Gautier de Brienne voulut en renvoyer le plus grand nombre. Ils s'y refusèrent. Bref, on en vint vite à une rupture complète. Une guerre terrible éclata menaçante pour les chevaleresques principautés franques d'Attique et de Morée. Dans ce grand péril commun, Gautier de Brienne fit appel à tous les barons francs, ses voisins et ses alliés. Tous répondirent à ce cri d'alarme, et la noblesse franque d'Achaïe ou de Morée, celle aussi de la Grèce continentale, tous les seigneurs italiens d'Eubée et des îles de l'Archipel, tous les vassaux moréotes de la couronne de Naples, vinrent se ranger sous sa bannière, à côté de la chevalerie d'Attique.

Tous les barons d'Eubée : Georges Ghisi, seigneur des îles ; Boniface de Vérone, tiercier de Négrepont ; le margrave Albert de Bodonitza qui commandait aux Thermopyles ; Thomas de Stromoncourt, seigneur de Salone ; Albert Le Flamenc, sire de Karditza ; Rainald de La Roche, sire de Damala, bien d'autres chevaliers encore, accoururent avec leurs vassaux,

impatients de combattre ces aventuriers odieux, ces pseudo-Francs, qui osaient porter un œil de convoitise sur l'héritage des La Roche, des Brienne, des Villehardouin. L'armée du Mégaskyr compta bientôt sept cents chevaliers d'élite, dont deux cents aux éperons d'or, six mille quatre cents hommes de cheval et huit mille hommes de pied, « la meilleure chevalerie d'Europe », s'écrie orgueilleusement Muntaner. Brienne, sûr de la victoire, voyant déjà poindre à l'horizon de ses désirs la couronne dorée des basileis de Constantinople, contemplait avec fierté sa magnifique armée.



Le gant était jeté. Quittant leurs cantonnements de Thessalie, franchissant les Thermopyles fameuses en ces paysages tant de fois célébrés, les Catalans, entraînant derrière eux leurs femmes et leurs enfants, avec leurs innombrables bagages, soulevant d'immenses colonnes de poussière, marchèrent à la rencontre du Mégaskyr et de ses belles troupes. L'heure était solennelle pour ces aventuriers et pour leur existence même. Le désir ardent d'en finir avec cette vie errante de tant d'années, d'échanger enfin contre les fertiles campagnes d'Attique et de Béotie le désert qu'ils avaient laissé en Thrace et en Macédoine, surexcitait les passions de cette nation de condottieri

en marche, de ces incomparables guerriers espagnols, aguerris par mille combats. De même, tous en Grèce comprenaient qu'il y allait de la vie et de la fortune des principautés franques déjà séculaires, issues de la quatrième croisade. Et puis, dans cette grande plaine de Béotie, les routiers d'Aragon, de Navarre et de Catalogne allaient combattre à nouveau comme jadis en Sicile et dans le Napolitain les chevaliers français, les soldats angevins. C'était la Grèce tout entière qui se levait à cette heure pour repousser l'invasion étrangère. Tous ces grands noms de la conquête féodale et médiévale en Grèce, princes de la Terre ferme et de l'Archipel, accouraient se grouper sous la bannière de Brienne contre l'ennemi héréditaire, tout souillé encore du sang des Vêpres Siciliennes.

Les deux armées se rencontrèrent à l'entrée de la belle plaine de Thèbes de Béotie, à peu de distance du fleuve Céphyse, sur les bords du vaste marais connu sous le nom de lac Copaïs, aujourd'hui desséché. Les Catalans étaient au nombre de trois mille cinq cents homme de cheval et trois mille de pied, plus un grand nombre d'archers. Abandonnés par leurs fameux mercenaires turks — ou turkopoules — les Espagnols étaient donc bien moins nombreux que leurs adversaires.

« La Compagnie, dit Muntaner, fit du marais du Copaïs un bouclier. » « Dès qu'il fut annoncé aux

Catalans, dit de son côté le chroniqueur grec Nicéphore Grégoras, que l'ennemi approchait, ils labourèrent tout le terrain où ils avaient résolu de livrer bataille, puis creusant à l'entour et y amenant des cours d'eau tirés du fleuve, ils arrosèrent copieusement cette plaine de manière à la transformer en un marais et à faire chanceler les chevaux dans leur marche par la boue qui s'attacherait à leurs pieds.» Les Catalans étaient passés maîtres en fait de stratégie médiévale. Les chevaliers francs, armés et montés à l'occidentale, allaient succomber en foule dans ces terrains fangeux sous l'épieu et l'épée des gens de pied.



Les deux armées se rencontrèrent le 13 mars 1311, date funèbre dans l'histoire des principautés franques de la Grèce continentale, non loin des marais et des gouffres ou « katavothra » du lac Copaïs. Les Catalans, qui étaient un contre deux, s'étaient retranchés sur la rive droite du Céphyse. L'espace qui séparait les deux armées n'était plus qu'un immense marais. Ce fut à travers cette boue profonde que les chevaliers aux éperons d'or de Gautier de Brienne, trompés par cette plaine couverte d'un si beau vêtement de verdure, poussant leur cri de guerre, chargèrent l'ennemi sur leurs lourds chevaux capara-

çonnés de mailles. Ici, comme plus tard à Crécy, à Poitiers, à Nicopolis, à Azincourt, cette folle ardeur de la noblesse franque fut la cause d'un immense désastre. A la tête de cette magnifique chevalerie se précipitait Gautier de Brienne, précédé de sa bannière au lion d'or sur champ d'azur semé d'étoiles d'argent. Les Catalans, les Aragonais, tous ces vulgaires et obscurs héros de tant de luttes, à pied, maniant des deux mains la lourde épée, attendaient en rangs pressés, soldat contre soldat, le choc effrayant de cette brillante cavalerie, véritable modèle d'armée médiévale. Le sol de la Grèce tremblait sous ce galop formidable.

Les chevaux, pesamment armés, enfoncèrent à mi-jambe, chancelèrent, puis roulèrent sur cette terre grasse profondément détrempée. Les cavaliers démontés se remuaient avec peine dans cette fange. Bientôt les premiers rangs furent renversés en entier. Les autres culbutèrent par-dessus. Soudain on vit s'abattre la bannière des Mégaskyrs. Gautier de Brienne, percé d'une flèche qui lui troua la gorge, tomba mort auprès d'elle. Ce fut le signal de la déroute et du massacre.

Couvrant d'abord de traits les malheureux guerriers francs, les Catalans, l'épée, l'épieu ou la lance au poing, se ruèrent sur leurs ennemis démontés. Toute cette cavalerie, enfoncée dans la boue, paralysée par ses vêtements de fer, fut égorgée sans

pouvoir se défendre. Là périrent les chefs illustres des plus grandes baronnies de Morée, d'Attique et de l'Archipel; là tombèrent les seigneurs latins d'Eubée, de Bodonitza, de Salone, de Karditza et des Iles, presque tous les derniers descendants, enfin, de ces nobles aventuriers qui, jadis, avaient conquis la Grèce sous la bannière des Villehardouin, des Champlitte et des La Roche. Un bien petit nombre demeurèrent les prisonniers des Catalans.



Telle fut la bataille du Céphyse, au premier printemps de l'an 1311, dont le souvenir confus persiste encore parmi les rudes populations de la région du Copaïs et qui marqua le dernier jour du glorieux duché français d'Athènes.

Les vainqueurs coupèrent la tête de Gautier de Brienne et l'emportèrent en triomphe. Ce fut un immense et complet désastre. « La compagnie, dit Muntaner, s'empara du champ et gagna avec sa bataille tout le duché d'Athènes. » La brillante armée du brillant Mégaskyr n'existait plus. Son beau duché tomba instantanément aux mains du brutal vainqueur. Sa veuve, Jeanne de Châtillon, et son jeune fils se sauvèrent éperdus, et les bandes victorieuses, gorgées d'un royal butin, se ruant furieusement à travers la Béotie et l'Attique, saccagèrent Thèbes,

puis Athènes, de telle sorte qu'aujourd'hui encore l'épithète de « Catilano » est, dit-on, pour les Athéniens, la plus mortelle injure.

Un duché nouveau fut constitué à Athènes sur les ruines de l'ancienne souveraineté des La Roche et des Brienne, sous la suzeraineté des princes d'Aragon. L'extraordinaire domination des Catalans et de leurs ducs sur ces vieilles et fameuses cités d'Athènes et de Thèbes dura quatre-vingts ans. Ces ducs firent chanter le *Te Deum* dans le Panthéon splendide, alors encore presque intact, transformé en une église de la Vierge Toute Sainte. Puis vinrent des ducs italiens, les Acciajuoli de Florence, jusqu'à la conquête turque de 1458 à 1460 !...

(*Le Gaulois,* 14 mars 1913.)

XVII

UN DRAME ROYAL DANS L'ILE DE CHYPRE AU QUATORZIÈME SIÈCLE.

Les annales des rois de Chypre, de cette maison si française des Lusignan qui, à la suite des croisades, régna bien plus de trois siècles sur l'île éclatante consacrée par les Grecs à Vénus, sont infiniment peu connues, mélange extraordinaire de la vie chevaleresque et élégante d'Occident et de la vie orientale sensuelle, brutale, souvent cruelle.

Vers le milieu du siècle dernier, mon savant confrère le comte de Mas-Latrie avait commencé à écrire l'histoire si curieuse de cette dynastie. On croirait lire un long roman de chevalerie et aussi d'aventures sauvages, quasi barbares. Malheureusement, cette œuvre de longue haleine est demeurée inachevée. Depuis, quelques chroniques historiques manuscrites ont encore été retrouvées, celle, entre autres, très précieuse du Chypriote Léonce Machéras, qui a été traduite en français par MM. E. Miller et C. Sathas. Elle porte ce titre charmant : *Récit sur le doux pays*

de Chypre et nous renseigne principalement sur le règne du roi Pierre Ier, qui ne gouverna Chypre que dix ans, mais fut un grand souverain guerrier, prit d'assaut Alexandrie d'Égypte à la tête de sa flotte, ravagea incessamment les côtes de Syrie et de Cicilie, ceignit aussi la couronne des rois chrétiens d'Arménie et fit en Occident, pour chercher à organiser une nouvelle croisade, deux très longs voyages qui le menèrent jusqu'à Londres, à Paris et par toute l'Allemagne, jusqu'en Bohême et en Pologne. Au retour de son second voyage, il fut, le 17 janvier 1368, poignardé dans son palais par ses grands officiers, alliés pour le faire périr à ses propres frères : Jean, prince d'Antioche, et Jacques, connétable du royaume.

Dans cette chronique si curieuse de ce Léonce Machéras, à propos de ce roi Pierre Ier, grand diplomate, grand capitaine, aussi grand homme de plaisir, je trouve un récit concernant les amours, puis la mort de ce prince, récit tellement évocateur des mœurs affreusement brutales de ces Francs d'outre-mer, que je ne résiste pas au plaisir de le résumer ici pour les lecteurs de ce journal. C'est un des incidents de cette vie royale si cruelle, incidents dont la succession banale devient presque tragique.

C'était vers la fin de l'an 1367, à l'époque du second voyage du rôi Pierre en Occident. Le roi, au dire de notre chroniqueur, était parti sur sa galère pour la

France, accompagné de plusieurs chevaliers. Il avait auparavant épousé en secondes noces une belle fille de Catalogne, la princesse Éléonore d'Aragon, qui avait été couronnée à Leucosie. C'était pour demander secours aux princes d'Europe contre le terrible sultan du Caire que le roi s'était décidé à ce nouveau voyage. Je donne la parole à Léonce Machéras :

« Laissons maintenant, dit-il, l'histoire de ce chien de Sultan et venons à celle de la reine Éléonore, femme du roi Pierre. Comme vous le savez, le démon de la luxure qui tourmente le monde entier avait séduit donc ce bon Roi et l'avait fait tomber en faute avec une noble dame chypriote, nommée Jeanne l'Aleman, veuve de sire Jean de Montolif, seigneur de Choulou, et il la laissa enceinte de huit mois. Le Roi étant donc parti une seconde fois pour l'Occident, la Reine fit appeler cette dame à sa Cour. Quand elle fut venue devant elle, elle lui adressa des paroles honteuses en lui disant : « Méchante courtisane, tu « m'enlèves mon mari. » La noble dame se taisait. La reine donna un ordre à ses servantes, qui la jetèrent à terre et apportèrent un grand mortier de marbre qu'elles mirent sur son ventre et dans lequel elles broyèrent diverses choses et une mesure de sel pour la faire avorter. Mais Dieu vint à son aide et l'enfant ne sortit pas de son sein. Voyant qu'on l'avait torturée tout le jour, et que l'enfant était resté dans le sein de sa mère, la reine ordonna qu'on l'en-

fermât jusqu'au lendemain. Quand il fit jour, elle la fit amener à nouveau devant elle. On l'étendit par terre ; on apporta un moulin à main qu'on lui mit sur le ventre et l'on moulut un plat de farine sur son ventre (1) ; on la tenait, mais elle n'accoucha pas.

« On lui fit subir mille tortures, usant d'odeurs, d'orties et d'autres mauvaises ordures, tout ce qui était ordonné par les sorcières et les sages-femmes. L'enfant persistait à se fortifier dans le sein de sa mère. La Reine la renvoya chez elle et fit savoir à toutes les sages-femmes que celle qui recevrait l'enfant devait le lui apporter sous peine d'avoir la tête tranchée. Quand l'enfant naquit, le pur et l'innocent, on l'apporta à la Reine et personne ne put savoir ce qu'il était devenu. Cette méchante Reine donna des ordres et l'on emporta la malheureuse accouchée à Cérines, et on la jeta toute sanglante encore dans une prison souterraine et là elle eut beaucoup à souffrir de toutes les manières, privée de tout par le capitaine qui voulait exécuter les ordres de la Reine impie et méchante. Sept jours après, Jean, le prince d'Antioche, frère du Roi, qui gouvernait l'île en son absence, rappela le capitaine de Cérines et le remplaça par sire Hugues d'Antiaume, qui était parent de la dame. Sire Hugues mit de la terre dans la fosse,

(1) J'ignore la signification de cette pratique. Ce devait être quelque façon de sorcellerie.

mais seulement à la surface, et il y fit descendre un menuisier qui mit des planches au-dessus de la terre ; il donna à la malheureuse des draps pour dormir ; il la traita bien en lui servant à boire et à manger.

« Tous ces faits arrivèrent en Occident aux oreilles du roi de Chypre, grâce à ses parents. Il écrivit à la Reine une lettre fort irritée. « J'ai su le mal que tu « as fait à ma bien chère dame Jeanne l'Aleman. En « conséquence, je t'annonce que si je reviens à « Chypre, avec l'aide de Dieu, je veux te faire tant « de mal que tout le monde en tremblera. » Aussitôt que la Reine eut reçu la lettre, elle manda au capitaine de Cérines de venir secrètement à Leucosie (ou Nicosie, la capitale du royaume), avec sa femme qui priera la Reine pour la dame Jeanne, et de la tirer de la fosse. Ils le firent, la retirèrent de la fosse et lui dirent : « Nous sommes allés trouver la « Reine, nous l'avons priée, elle vous fait grâce ; ren« dez-vous dès l'aurore à la ville et allez la remercier. » C'est ainsi qu'ils l'envoyèrent à la ville. La Reine ordonnât qu'on la fît venir devant elle et qu'on lui remît tout ce qu'on avait enlevé de sa maison. Et la Reine lui dit : « Si tu veux que nous soyons amies et « avoir mon affection, va dans un monastère. » La dame Jeanne lui dit : « A vos ordres, madame, « indiquez-moi le monastère où je dois aller. » Et elle lui ordonna d'aller à Saint-Photiné, c'est-à-dire à

Sainte-Claire. La dame ci-dessus resta un an dans la fosse de Cérines et dans le monastère, et sa beauté ne passa point.

« Sachez que le même roi Pierre avait encore une autre maîtresse, Echive de Scandelion, femme de sire Grenier le Petit, et, parce que la susdite dame était mariée, la Reine ne pouvait lui faire aucun déplaisir. Qui m'a dit cela, c'est la belle-mère de Georges, le fauconnier de sire Henri de Giblet, au village de Galata, Marie de Nouzé le Caloyer, qui connaissait ce seigneur et le servait, et il a su cela.

« Venons maintenant à ce qui arriva à cause des péchés de la Reine. Le diable de la luxure, maître de tout le mal, fondit sur le cœur de messire Jean de Morpho, comte de Rochas : il lui fit concevoir un vif et grand amour pour la Reine. Il s'y prit de tant de manières, il donna tant de présents aux entremetteuses pour réussir qu'il finit par obtenir ce qu'il voulait et que tous les deux se trouvèrent ensemble. L'affaire fut bientôt répandue dans toute la ville de Leucosie. On sut comment s'était fait ce péché ; tout le monde ne parlait plus de rien autre chose, si bien que les domestiques mêmes s'en entretenaient. Les frères du roi l'apprirent aussi, et ils en furent vivement blessés. »

J'abrège ce long récit. Il fut convenu entre les frères du roi et les autres seigneurs que celui-ci serait averti de ce scandale ; on chargea messire Jean

le Vicomte (1) de Leucosie de lui écrire. Le bon chevalier, désolé de devoir accepter cette pénible mission, s'exécuta cependant. « Sire, écrivit-il au roi Pierre, on dit dans le pays que le comte de Rochas a mis la main sur votre trésor, que votre brebis s'est égarée et qu'elle a été trouvée avec le bouc. On dit que le comte de Rochas a un grand amour pour notre dame la reine, mais il semble que ce sont des mensonges. Je prie Dieu que Votre Seigneurie vienne pour examiner cette affaire. Je prie Dieu pour la bonne vie de Votre Majesté. Écrit dans la ville de Leucosie le 13 décembre 1368 (2) de Jésus-Christ. »

Léonce Machéras poursuit en ces termes naïfs : « Je vous ai déjà parlé de l'amour que le roi avait pour la reine ; par suite de cet amour, il lui avait promis que partout où il se trouverait, il prendrait la chemise de la reine et la tiendrait la nuit dans ses bras, pour dormir. Son chambellan portait donc partout avec lui le vêtement de la reine et le mettait sur son lit, et si quelques-uns disent : « Comment ayant « tant d'amour avait-il deux maîtresses? » je répondrai qu'il le faisait par la grande luxure qu'il avait, et parce qu'il était un homme jeune.

« On lui apporta la lettre ; c'était la nuit quand on lui apporta la triste nouvelle. Aussitôt il ordonna à

(1) C'est-à-dire le « gouverneur ».
(2) En réalité 1367, suivant la manière de compter actuelle.

son chambellan d'enlever le vêtement de la reine d'entre ses bras ; ce serviteur s'appelait Jean de la Chambre, et il lui dit de ne plus mettre la chemise sur son lit. Alors il soupira et dit : « Anathème sur « l'heure et sur le jour où on m'a remis cette lettre ; « la lune assurément était dans le signe du capri- « corne quand on me l'a écrite. » Le roi, en homme sensé, ne fit rien paraître et il se fit beaucoup de violence pour montrer de l'allégresse, mais il ne le pouvait pas à cause de sa douleur. »

J'abrège encore ce curieux récit qui m'entraînerait trop loin. « Le roi, voyant qu'il n'avait plus rien à faire dans le pays de l'Occident, dit adieu aux princes de l'Occident ; il monta sur son navire pour retourner en Chypre. En route, il s'éleva une grande et périlleuse tempête. Il fit vœu, s'il arrivait sain et sauf en Chypre, d'aller visiter tous les couvents latins et grecs du royaume, d'y faire des prières et de distribuer des aumônes. Le ciel le sauva : il arriva heureusement à Leucosie où son peuple le reçut avec joie. Le palais se composait de deux appartements, dont l'un était occupé par la reine et sa suite. L'autre, qui regardait le fleuve, appartenait au roi. Ce palais est célèbre dans le monde entier. Le roi ne voulut pas voir la reine. »

Cependant, l'amant de la reine, messire Jean de Morpho, apprenant le prochain retour du roi, avait été en grand souci. Il craignait qu'on ne racontât la

chose au prince, et surtout les maîtresses du roi pour contrarier la reine. Il envoya donc deux pièces d'étoffe écarlate, l'une à la dame Jeanne l'Aleman, l'autre à la dame Echive de Scandelion, de couleur fine, plus mille aspres d'argent de Chypre à chacune, et il les fit prier de lui promettre qu'elles ne diraient rien au roi, et si elles entendaient quelqu'un le dire, de le contredire comme un menteur. Les pauvres dames promirent de le faire et le firent en effet.

« Le lendemain de son arrivée, le roi, suivant le vœu qu'il avait fait de secourir les couvents, prit avec lui beaucoup de pièces de monnaie et des maçons, et des secrétaires pour rédiger la note des dépenses qu'on allait faire. Il alla d'abord au monastère de Sainte-Claire. Il prit l'autorisation de l'abbesse et ils montèrent aux cellules des nonnes. Il entra dans la cellule de la dame Jeanne l'Aleman ; celle-ci se mit à genoux et elle allait baiser la main du roi quand il l'embrassa avec grande affection ; il lui donna mille pièces d'argent et lui demanda : « Qui t'a dit d'em-« brasser la vie religieuse ? » Elle répondit : « Puisque « j'ai tant souffert dans le faux, que je souffre encore « dans le bon. » Il lui ordonna de déposer sur-le-champ l'habit de religieuse, de quitter le couvent puisqu'elle y était entrée sans sa volonté, sur l'ordre de la reine. Le roi continua ses dévotions dans les couvents, donnant à chacune de ces maisons pour le salut de son âme. »

Jeanne d'Aleman et Echive de Scandelion, les deux maîtresses du roi, interrogées par celui-ci, persistèrent à affirmer qu'il ne s'était rien passé entre la reine et Jean de Morpho, comte de Rochas. Elles mentaient ainsi, par peur de la vengeance de la reine. « J'ai su tout cela, dit le naïf chroniqueur, par Mme Losé, la nourrice des filles de sire Simon d'Antioche, qui était une femme esclave du comte de Rochas ; elle savait tous les détails de cette affaire ; elle était la mère de Jean le cuisinier. » Les bavardages de nourrices sont de tous les temps.

« Réellement, poursuit Machéras, le roi n'ajouta pas foi aux paroles de ces deux dames ; ce n'était pas un souverain ordinaire ; né sous l'influence de la planète du Lion ; il était beau de corps et vaillant de cœur, sage, prudent, ayant reçu de Dieu plusieurs grâces et d'un aspect imposant.

« Le roi continuait à être troublé et ne pouvait se consoler de penser que la reine l'avait trompé avec Jean de Morpho, comte de Rochas. Il souffrait cruellement. L'incendie dévorait son cœur. » Le chroniqueur raconte longuement les conversations du pauvre souverain avec ses frères, ses barons et ses chevaliers, pour tâcher de découvrir la vérité. « Je vous ai convoqués pour vous confier mon chagrin, leur dit-il ; il est lourd, difficile à porter, il me couvre de honte ; il est indécent à vous le

raconter. Je sais que vous êtes sages. Voyez ce que je vous demande, éclairez-moi. »

Hélas ! personne n'eut le courage de dire la vérité au pauvre souverain. Tous, qui commençaient à être exaspérés contre lui, lui affirmèrent lâchement que la reine était « honnête, sainte, noble et honorée » et que son dénonciateur, Jean le Vicomte, n'était qu'un traître qui avait, par vengeance, indignement calomnié sa souveraine. Le roi, bien que mal convaincu, fit prendre le probe chevalier bien innocent et le fit jeter dans une fosse du fameux château fort de Buffavent, où le malheureux se laissa misérablement mourir de faim.

Alors l'infortuné roi de Chypre, dans l'ignorance où il se trouvait, devint tout à fait fou de rage et de désespoir. « Pour se venger de tant d'incertitudes, dit le chroniqueur, il commença à déshonorer les femmes de tous ses ennemis, qui s'étaient entendus pour lui infliger une pareille honte, depuis la plus petite jusqu'à la plus grande dame. Les chevaliers s'unirent de plus en plus contre lui. »

Une dernière cruauté du malheureux roi finit par faire déborder la coupe. Pour faire plaisir à son jeune fils l'enfant royal, il voulut forcer sire Henri de Giblet, un de ses principaux vassaux, à lui céder une superbe paire de lévriers de chasse que celui-ci s'était procurés pour son fils Jacques en « Turquie », c'est-à-dire en Syrie. Henri de Giblet se refusa obsti-

nément à déférer à la demande royale. « La Turquie est près de nous, dit-il, de manière que le roi peut commander qu'on lui apporte tout ce qu'il désire, au lieu de demander le bien des autres ; c'est pour cela que je ne consulte que mon plaisir et celui de mon fils. » Le roi hors de lui de fureur fit emprisonner le sire de Giblet et mettre aux fers son fils qu'il envoya avec une pelle à la main travailler aux fortifications avec les autres ouvriers. Il fit également prendre sa fille, Marie de Giblet, veuve du sire Guy de Verny. La malheureuse jeune femme, arrachée au couvent où elle s'était réfugiée, fut torturée par ordre du roi au point qu'on lui fit « frire les pieds ». Son bourreau voulait la marier de force à un esclave du nom de Camus, qui était tailleur, mais il n'en eut pas le temps.

Tant de cruautés amenèrent un soulèvement général. « L'arbre de la haine s'éleva », dit Machéras. Les frères du roi s'unirent aux chevaliers par des serments solennels. Dans la nuit du mardi 16 au mercredi 17 janvier, vigile de la fête de saint Antoine, les conjurés firent d'abord briser les fers de Henri, de Jacques et de Marie de Giblet, qui sortirent de prison, puis à l'aube, ils se dirigèrent tous à cheval vers la maison royale. Mettant pied à terre devant le perron, ils montèrent aux appartements royaux avec les prisonniers délivrés. Le frère aîné du roi frappa à la porte de celui-ci, qui fut

aussitôt ouverte par l'officier de service, Gilet de Cornalie. Le roi était avec sa maîtresse Echive de Scandelion. Entendant du bruit, il s'écria : « Quels sont ces hommes qui viennent d'entrer? » Madame Echive lui dit : « Ce ne peut être que tes frères ! » La noble dame se leva, s'habilla et se sauva dans le réduit où se trouvaient les selles pour les tournois. Le prince, frère aîné du roi, voyant que Madame de Scandelion avait quitté les côtés du roi, entra avec son frère le connétable et les autres chevaliers. Le prince présenta au roi un écrit sur lequel étaient résumées les revendications des conjurés. Le roi commençait à s'habiller et, passant une manche de son habit, il tournait son visage pour mettre l'autre. Il vit les chevaliers dans la chambre et les apostrophant : « Lâches et parjures, dit-il, que venez-vous faire dans ma chambre à pareille heure ? » Ces chevaliers étaient au nombre de trois : Philippe d'Ibelin, seigneur d'Arsouf, sire Henri de Giblet et sire Jacques de Gaurelle. Aussitôt ils dégainent et portent au roi trois ou quatre coups chacun. Le roi se met à crier : « Au secours ! Pitié ! » Immédiatement accourt sire Jean Gorab, le bailli de la cour, avec lequel le roi avait eu la veille une violente dispute et qu'il avait menacé de faire exécuter. Trouvant le roi évanoui, il tire son couteau et lui coupe la tête en disant : « Tu voulais aujourd'hui me faire décapiter, eh bien ! c'est moi

qui te coupe la tête, et ta menace tombe sur toi ! »

Les chevaliers entrèrent ainsi l'un après l'autre et tous brandirent leurs couteaux pour faire le serment et ils maintinrent de près les frères du roi dans la crainte qu'ils ne fissent quelque bruit. Ces derniers avaient peur aussi d'être tués. Arriva ensuite le turcoplier (c'était le chef des mercenaires musulmans à la solde du roi). Il s'appelait Jacques de Norès et n'était pas du complot. Pour qu'on ne crût pas qu'il n'acceptait pas les faits accomplis, voyant le roi couvert de sang, sans chausses et sans tête, il tire son couteau et le mutile encore en disant : « C'est à cause de ta luxure que tu as été tué. » Au fond du cœur, il avait beaucoup de compassion pour le roi mais il agit ainsi afin de sembler participer au complot.

Aussitôt la trompette sonna à la porte du palais et on cria : « Seigneurs, Dieu a exécuté sa volonté sur le seigneur le roi. » Le grand drapeau royal fut suspendu du côté du fleuve et on fit publier parmi le peuple que personne ne devait faire de bruit sous peine d'être décapité. Puis le petit roi Pierre, fils du roi Pierre, fut proclamé. Le peuple plaignit beaucoup le roi mort et cria trois fois : « Vive le roi Pierre ! »

Ainsi périt à la fleur de l'âge, victime de ses passions, ce roi séduisant qui avait sur tous les rivages sarrasins porté la terreur des armes chy-

priotes, qui avait pris d'assaut la ville d'Alexandrie, « la plus forte de toute les villes, dit Machéras, que les Sarrasins possèdent sur la mer ». Dans le « doux royaume de Chypre », les mœurs, on le voit, étaient encore infiniment brutales, dans l'année du Christ 1368.

(*Journal des Débats*, 23 janvier 1914.)

XVIII

CROISADE DU COMTE DE NEVERS, LE FUTUR JEAN SANS PEUR. — GLORIEUSE DÉFAITE DE LA CHEVALERIE FRANCO-BOURGUIGNONNE A LA BATAILLE DE NICOPOLIS SUR LE DANUBE (25 SEPTEMBRE 1396).

Durant la seconde moitié du quatorzième siècle, les progrès de la puissance des Turks en Europe avaient été formidables. Ils y avaient pris pied pour la première fois en 1356 par la prise de Gallipoli. Cinq ans après, le nouveau sultan Mourad s'emparait d'Andrinople et en faisait sa capitale. En 1388, la Bulgarie fut incorporée à l'empire ottoman. En 1389, dans la plaine historique de Kossovo, une victoire chèrement disputée mettait aux pieds de la puissance turque les Serbes, les Bosniaques, les Albanais, les Valaques, les Hongrois et les Polonais, groupés autour du despote Lazare de Serbie et de Twartko, prince ou roi de Bosnie. Le sultan Mourad et le despote Lazare périrent dans le combat. La Bulgarie conquise, la Serbie tributaire, restait la Hongrie avec laquelle les Turks allaient se trouver

en contact direct. Quant à l'empire grec d'Orient, il n'était plus guère que l'ombre de lui-même, à peu près réduit à Constantinople avec sa banlieue et à la péninsule de Morée. Silistrie, Nicopolis, Sistovo, Widdin, toute la rive droite du Danube enfin, étaient aux mains des Ottomans. Bajazet, fils et successeur de Mourad, surnommé Ildjerim ou « l'Éclair », à cause de sa fougue, ne songeait qu'à poursuivre les triomphes paternels.

En présence de cette situation si grave, le roi de Hongrie, Sigismond, fils de l'empereur Charles IV, électeur de Brandebourg, époux de la reine héritière Marie, fille de Louis d'Anjou, comprit que le moment d'agir était venu si l'on voulait que la nation hongroise ne pérît point et que l'Europe transdanubienne ne fût pas envahie. Dans sa détresse, il s'adressa à la chrétienté tout entière, à la France en particulier. Aussitôt un immense mouvement guerrier agita l'Occident. Le pape Boniface IX prêcha la croisade. Toutes les puissances chrétiennes promirent leur concours, mais ce fut en France surtout que l'émotion fut intense. Par une circonstance heureuse, la noblesse française témoignait alors, sous le gouvernement lamentable de l'infortuné roi Charles VI, d'une telle activité militaire qu'elle cherchait partout des aventures à courir et des coups à donner. La lutte sans merci contre les sauvages ennemis de la Foi séduisait infiniment

toute cette brillante jeunesse. Une ambassade hongroise, reçue avec grands honneurs à Paris par le roi Charles VI, exposa en substance que Bajazet, s'il n'était repoussé, allait faire subir à la Hongrie, le sort de la Bulgarie, de la Valachie et de la Serbie. Elle repartit, emportant l'assurance d'un puissant secours. Le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi son fils, le comte Jean de Nevers, le futur Jean sans Peur, le maréchal Boucicaut, le plus illustre guerrier français de ce règne, le comte d'Eu, tout récemment fait connétable, tous deux vieux routiers des luttes orientales, furent parmi les plus enthousiastes protagonistes de cette plus célèbre des arrière-croisades. J'emprunte les détails qui suivent à l'*Histoire de France en Orient au quatorzième siècle*, du regretté Joseph Delaville Le Roulx.

Le mariage de la fille du roi Charles VI avec le roi d'Angleterre donnait un gage de plus à la paix. La situation intérieure permettait de faire ce grand effort. L'opinion publique tout entière approuvait en France la promesse faite par le roi à son collègue de Hongrie d'une armée pour la campagne de 1396 contre Bajazet. Philippe le Hardi, le brillant duc de Bourgogne, prit la tête de ce mouvement. Son fils, le comte de Nevers, très populaire parmi la chevalerie bourguignonne, âgé de vingt-quatre ans seulement, ravi de cette occasion magnifique de conquérir ses éperons de chevalier, fut mis par lui à la tête de

l'expédition et proclamé chef de la future croisade. Cette nouvelle eut par toute la Bourgogne et aussi toute la France un retentissement formidable. De partout les adhésions affluèrent à tel point qu'il fallut aussitôt limiter à mille chevaliers et écuyers le nombre des élus, ce qui, en comptant la suite de sergents et de pages, faisait un effectif d'environ quatre mille combattants. Le comte d'Eu, connétable du royaume, et le héros Boucicaut s'étaient, je l'ai dit, croisés parmi les premiers. Après eux, « toute la fleur de chevalerie et de noble gent » se groupa autour du séduisant Jean de Nevers. Parmi les brillants chefs de la croisade, pour ne citer que les principaux, il faut nommer : Henri et Philippe de Bar, cousins du roi, Enguerrand VII de Coucy, un des plus illustres guerriers du quatorzième siècle, l'amiral Jean de Vienne, encore un héros de tant de guerres, Guy et Guillaume de La Trémoïlle, Jacques II, comte de la Marche, Renaud de Roye, d'une souche picarde fameuse, le fidèle compagnon de Boucicaut dans ses précédentes expéditions en Orient, le sire de Sompy, chambellan du duc de Bourgogne, un des plus vaillants chevaliers de son temps. Cent quatre-vingt-treize chevaliers et écuyers, vingt arbalétriers, sept échansons, panetiers, etc., faisaient partie de « l'hôtel » ou suite du comte de Nevers. Boucicaut seul amena à celui-ci soixante-dix gentilshommes dont quinze chevaliers ses parents.

Le duc Philippe présida en personne avec un soin minutieux à tous les infinis détails de cette superbe expédition aussi extraordinaire par son luxe merveilleux que par la qualité des combattants.

L'appel de Sigismond avait été également entendu dans toute l'Europe chrétienne. D'Allemagne, de la Pologne à l'Alsace, du Luxembourg à la Styrie, de Suisse, d'Angleterre, les croisés affluèrent. Venise et le grand maître des Hospitaliers de Rhodes envoyèrent leurs flottes. Le grand maître Philibert de Naillac en personne avec l'élite de ses chevaliers partit pour rejoindre la croisade franco-bourguignonne.

Au printemps de l'année 1396, les croisés se mirent en route vers la Hongrie. Le rendez-vous général fut fixé le 30 avril à Montbéliard. En Bavière les croisés allemands se joignirent aux Franco-Bourguignons. Des fêtes magnifiques furent données à Vienne par le duc Léopold IV d'Autriche, qui avait épousé la sœur du comte de Nevers. A Bude, où attendaient le roi Sigismond et l'armée hongroise, rejoignirent encore le contingent anglais, les chevaliers hospitaliers, probablement aussi les Polonais. Par l'influence des fougueux croisés français, et contre l'avis plus prudent de Sigismond, la marche en avant immédiate fut décidée le long du Danube jusqu'à Orsova, où le fleuve fut franchi. L'ennemi n'inquiéta point cette opération qui dura huit jours.

L'enthousiasme était immense dans l'armée des croisés. La campagne était brillamment inaugurée. La garnison de Widdin, presque entièrement bulgare, se rendit sans coup férir. On passa au fil de l'épée les quelques Turks qui s'y trouvaient. C'est devant cette ville que le comte de Nevers et trois cents de ses compagnons furent armés chevaliers. Ce dut être une belle et martiale fête féodale. On suivait toujours le cours du Danube. A Rachowa il y eut une première résistance sérieuse. Les chevaliers français, au nombre de plus de cinq cents, devançant le reste de l'armée, se couvrirent de gloire. L'assaut dura jusqu'à la nuit. La ville se rendit le lendemain. Tous les Turks faits prisonniers furent livrés au roi Sigismond qui les fit périr. Cette première affaire fit déjà éclater l'antagonisme qui régnait entre les chevaliers français et l'armée hongroise.

Le 12 septembre, l'armée, continuant sa marche, arriva devant Nicopolis, ville très forte sur la rive droite du Danube, dans une position stratégique fort importante. Un vétéran des guerres turques, Dagan Bey, en commandait la nombreuse garnison. Durant près de quinze jours, l'armée chrétienne, croyant encore Bajazet en Asie, endormi dans une fâcheuse sécurité, resta sous cette ville occupée à l'investir. Cette funeste inaction fut fort au détriment de la discipline. Au moment de l'arrivée en

Bulgarie des forces chrétiennes, Bajazet, franchissant les Dardanelles, venait avec son armée d'investir Constantinople. Sûrement informé de l'approche des Croisés, peut-être par la trahison du duc de Milan, Jean Galéas Visconti, il leva immédiatement le siège, brûla ses machines de guerre et s'avança rapidement au secours de Nicopolis. Son immense armée eut tôt fait de se concentrer à Philippopoli. Puis elle marcha à l'ennemi, opérant sur la route sa jonction avec les contingents slaves de Lazarevich. Bientôt les reconnaissances chrétiennes annoncèrent au roi Sigismond que le sultan n'était plus qu'à six milles de Nicopolis avec une armée formidable et qu'il n'y avait plus une minute à perdre pour éviter une surprise.

Ce fut soudain dans le camp chrétien mal gardé une immense confusion. Les tables du dîner furent renversées. Les chevaliers sautèrent à cheval, « qui mieulx mieulx le vin en teste », sous les regards ironiques des assiégés qui assistaient gouailleurs à cette tumultueuse prise d'armes. On eut toutes les peines du monde à les empêcher de courir droit à l'ennemi. Dans ce trouble un crime fut commis. Un millier de prisonniers turks furent encore massacrés. Plus tard, quand le sang-froid fut revenu, la chevalerie française eut horreur de sa conduite, mais il était trop tard !

Le conseil de guerre incontinent assemblé fut

tumultueux. Les sages avis du roi Sigismond, qui voulait mettre en premier rang les auxiliaires valaques, en second les forces hongroises, en première ligne de « la bataille » proprement dite les chevaliers français ainsi opposés au corps d'élite des janissaires, ne furent point écoutés. Malgré l'opposition de Coucy et de Boucicaut, les volontés des plus fougueux, Guy de La Trémoïlle en tête, l'emportèrent. Les Français, téméraires et imprudents comme toujours, malgré ou plutôt à cause de leur folle bravoure, voulurent être les premiers à attaquer les magnifiques soldats de Bajazet. « Là où vérité et raison ne peuvent estres oys, il convient que outrecuidance règne », s'était pourtant écrié l'amiral Jean de Vienne.

L'armée chrétienne, d'après les calculs les plus dignes de foi, comptait de cent à cent vingt mille hommes environ, dont quatorze mille Franco-Bourguignons seulement et environ soixante mille Hongrois, tant cavaliers que fantassins, éléments très disparates, de valeur bien diverse. Le reste se composait de troupes de pied de Transylvanie, de croisés allemands, de mercenaires allemands et bohêmes et des troupes valaques du voivode Mircea. Les croisés français étaient couverts d'armures damasquinées d'or et d'argent, mais leur discipline était infiniment relâchée. L'armée de Bajazet était toute différente, composée presque exclusivement d'excel-

lents soldats musulmans qu'enflammait le fanatisme religieux le plus exalté et que des guerres continuelles toujours heureuses en Europe comme en Asie avaient extraordinairement aguerris. Grâce à ses corps d'élite permanents d'infanterie comme de cavalerie, janissaires et spahis, cette armée avait sur celle des chrétiens une supériorité telle que la victoire lui était presque assurée. L'effectif des deux était à peu près pareil.

Cette bataille fameuse du 25 septembre 1396 fut ce qu'avaient été tant d'autres en ces siècles du moyen âge où le fol héroïsme des chevaliers français, défiant toute prudence, amenait en quelques heures les pires catastrophes. Le connétable Boucicaut, le plus vaillant des héros, mais le plus présomptueux aussi, sans se soucier un instant de l'armée hongroise alliée, sans attendre qu'elle se fût concentrée, entraîne vivement contre l'ennemi, sous la bannière déployée de la Vierge, ses sept cents chevaliers divisés en deux corps dont le second est sous le commandement du brillant comte de Nevers. Le grand maître de Rhodes, avec l'élite de ses chevaliers, galope avec les forces françaises. Tous s'élancent à la rencontre de l'armée turque, animés de l'enthousiasme le plus vif, aux cris incessants de « Vive saint Denis ! vive saint Georges ! »

L'espace me manque pour décrire à loisir les terribles péripéties de ce combat fameux. Les Turks

avaient caché aux croisés, par un rideau de cavalerie, des pieux qu'ils avaient plantés sur une longue ligne, les pointes tournées vers l'ennemi, à la hauteur du poitrail des chevaux. On devine ce qu'il advint. Quand, sous une effroyable grêle de traits, « tombant si drûment que oncques grésil ne goute de pluye ne cheyrent plus espèssement du ciel », les chevaliers français, après des pertes énormes, eurent enfin franchi cette formidable ligne de défense qu'aucun d'eux n'avait même soupçonnée, la bataille pour eux était virtuellement perdue. Certes, ils avaient fait périr en franchissant la barrière de pieux plus de dix mille fantassins turks ; certes, par leur élan merveilleux, bien qu'engagés en plein au plus profond de l'armée ennemie, ils réussirent encore à rompre la seconde ligne en lui infligeant de nouvelles pertes énormes. Mais, alors qu'il aurait fallu profiter de cet heureux moment pour se tirer de cette position si périlleuse, l'obstination inouïe du connétable amena le désastre suprême. Suivi de tous les siens, il continua à foncer de l'avant et se heurta soudain à la réserve de quarante mille hommes que le sultan Bajazet en personne tenait réunie dans la plaine. C'étaient ses troupes d'élite, les fameux janissaires qui, dans les guerres d'Asie, lui avaient si souvent assuré la victoire.

Soudain, le sultan ébranle ces forces nouvelles si considérables pour envelopper les guerriers chré-

tiens. Ce mouvement amène parmi ceux-ci la plus horrible confusion. Serrés les uns contre les autres, les chevaliers français ne peuvent même plus tirer leurs épées du fourreau. En même temps l'armée hongroise, après avoir au début vaillamment attaqué l'ennemi, fléchit sous la pression des auxiliaires slaves qui viennent d'entrer en ligne. Sous la conduite de son roi, elle se retire en désordre vers le Danube.

Je ne puis décrire assez en détail cette partie du combat. Certes la grande majorité de l'armée hongroise avait fait bravement son devoir, mais elle ne put à aucun moment secourir les chevaliers français si imprudemment engagés au plus profond de l'armée turque. Ce fut, malgré les ordinaires prodiges de valeur, un désastre effroyable, une mêlée sans pitié : « Oncques cenglier escumant ný loup enragié plus fièrement ne se abandonna », disent les chroniqueurs contemporains. Le comte de Nevers, les « nobles frères de Bar », Philippe et Henri, le comte de la Marche, « qui le plus jeune estoit de tous, ne ancores avait barbe », combattaient, « non mie comme enfants, mais comme si ce fussent très endurcis chevaliers ». Le connétable, dont la folle conduite avait entraîné la ruine de l'armée, luttait avec la plus incroyable ardeur, faisant l'admiration de tous. « Tout comme forcené, résolu à vendre chèrement sa vie à cette chiennaille, avec la tran-

chant espée qu'il tenoit, il fiert à dextre et à senestre si grandes collées que tout abatoit devant soy. Sur son destrier qui estoit grand et fort et qui bien et bel estoit armé, chose merveilleuse à raconter, et toutefoiz est-elle vraye, si que tesmoignent ceux qui le virent, il tresperça toutes les batailles des Sarrasins et puis retourna arrière parmi ses compagnons. Ha ! Dieux ! quel chevalier ! »

Les chevaliers français, disséminés par petits groupes de dix à vingt, offraient à l'ennemi une proie facile. Bientôt il fallut céder au nombre. Boucicaut lui-même, lion forcené, est fait prisonnier. Le vaillant sire de Coucy, malgré les coups de massues de cuivre qui s'abattent sur sa tête, sème longtemps la mort autour de lui. Il succombe enfin. De même l'amiral de Vienne, qui portait l'étendard de la Vierge, le relève six fois après que l'ennemi l'a six fois abattu. Il meurt enfin avec dix compagnons, serrant dans ses mains sa bannière mutilée. Près de lui tombent encore Guillaume de La Trémoïlle « qui à merveille estoit beau chevalier » et son fils Philippe, Philippe de Bar, Montcarrel, le vaillant Jean de Roye et tant d'autres. L'élite de la noblesse française succomba dans cette plaine de Nicopolis ; le reste tomba aux mains des Turks. Le fils du duc de Bourgogne, le comte de Nevers, était parmi les prisonniers.

Le désastre était immense. Le roi de Hongrie,

qui longtemps avait lutté à la tête des siens, fut un des seuls à pouvoir échapper, sous une grêle de traits, sur un navire de l'ordre de Saint-Jean descendant le Danube. Presque tous ses soldats furent faits prisonniers. Beaucoup se noyèrent dans le fleuve. De cette armée si considérable, si brillante, presque rien ne subsistait. Les corps valaque et bosniaque avaient passé au sultan. Un bien petit nombre de guerriers chrétiens purent regagner l'Allemagne à travers mille souffrances.

Bajazet, après la bataille, parcourut la plaine. Pour un chrétien tué, il y avait dix Turks de morts. Rendu furieux par ce spectacle, le sultan, le lendemain mardi, ordonna de lui amener les chevaliers français. Assis sous une tente, il les fit défiler enchaînés devant lui et, par son ordre, le massacre commença. Il dura plusieurs heures. Trois mille captifs périrent. Un petit nombre, les plus nobles seigneurs, avait été épargné à cause de la rançon, tels le comte de Nevers, les comtes d'Eu et de La Marche, le sire de Coucy, Henri de Bar, Guy de La Trémoïlle et quelques autres. Ces infortunés durent assister, auprès du sultan, au massacre de leurs frères. Ce fut même ce qui permit au comte de Nevers de sauver Boucicaut, en se jetant en suppliant aux pieds du sultan.

Ces prisonniers de marque ainsi préservés par miracle n'étaient pas plus de vingt-quatre. Ils furent

conduits par Andrinople et Gallipoli à Brousse, en Asie.

Jacques de Heilly, un des chevaliers bourguignons, relâché par Bajazet le lendemain de la bataille, fut envoyé par lui au roi de France et au duc de Bourgogne pour leur annoncer sa victoire et leur demander sans retard leurs intentions au sujet du rachat des captifs. Par Milan, en toute diligence, le chevalier arriva la nuit de Noël à Paris. « Tout houssé et tout espouronné », il pénétrait à l'hôtel Saint-Pol et se faisait aussitôt introduire auprès du roi. Autour de lui, à l'occasion de la fête, les ducs d'Orléans, de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, le comte de Saint-Pol et toute la cour étaient réunis. On voit d'ici cette scène tragique, les lamentations, les pleurs de tous.

Les envoyés français, chargés d'or et de présents magnifiques pour Bajazet, retrouvèrent les malheureux prisonniers à Mikalidsh, à deux journées de Brousse, à l'ouest du lac Ulubad. Les négociations pour la rançon durèrent longtemps encore et les envoyés durent même revenir à Paris. Une ambassade solennelle sous les ordres de l'illustre homme de guerre et diplomate Jean de Châteaumorand, s'était mise en route le 20 janvier 1397, avant même le retour des premiers envoyés et peu après le départ de Jacques de Heilly, pressé de se constituer de nouveau prisonnier aux mains de Bajazet. Cette

ambassade apportait au sultan des présents infiniment plus riches encore : douze gerfauts blancs entre autres avec les gants des fauconniers tout brodés de perles et de pierres précieuses, dix chevaux admirables, deux grands limiers, huit lévriers. Cette fois les prisonniers étaient auprès du sultan à Boby ou Boly, en Anatolie, à soixante lieues au delà de Brousse.

Sans attendre l'arrivée des ambassadeurs, Boucicaut et La Trémoïlle gagnèrent Rhodes dans le cours d'avril 1397, munis de sauf-conduits. A peine arrivés, Guy de La Trémoïlle tomba malade et mourut. Boucicaut, lui, alla emprunter de l'argent au seigneur génois de Mitylène et courut rejoindre ses compagnons toujours captifs. J'abrège ces trop longs détails. Plusieurs des prisonniers moururent encore, tels le sire de Coucy, le dernier de sa superbe race, le plus vaillant des héros, qui expira à Brousse, épuisé par les mauvais traitements. En juin, ç'avait été le tour du connétable d'Eu. Le comte de Nevers et ses autres compagnons, après mille vicissitudes, arrivèrent en France seulement au commencement de l'an 1398. Le jeune prince fit son entrée à Dijon le 23 février au milieu de l'allégresse universelle. Il était accompagné du comte de La Marche, des sires de Vienne, de Pagny, de Chalon, du nouveau sire de La Trémoïlle et du maréchal Boucicaut. J'ai négligé de dire que notre grand historien Froissart est le

principal chroniqueur de cette si malheureuse mais si héroïque expédition.



Note parue dans le *Journal des Débats* du 21 mai 1916.

« Parmi les imprudents héros de ce désastre de Nicopolis dont notre éminent collaborateur M. Gustave Schlumberger vient de nous rappeler l'émouvante histoire, il y avait un prince de la maison de Savoie : Humbert, comte de Romont, fils naturel du comte Rouge, Amédée VII. Il fut un des captifs épargnés par Bajazet ; libéré au bout de sept ans, il mourut en 1443 et repose dans l'abbaye de Hautecombe, où il avait fondé une chapelle. Lors de la Restauration de l'abbaye en 1826, on trouva sous les décombres de l'église une inscription commémorative de ce chevalier : « Magnifici et strenui militis... qui captus fuit per Turcos in prœlio habito cum Turcis per serenissimum regem Sigismundum tunc regem Hungariæ et nunc Romanorum regem, apud Nicopolim, anno domini MCCC nonagesimo septimo *(sic)*, qui quidem magnificus spectabilis et strennus miles stetit prisonnerius *(sic)* et captivus apud Turcos spatio septem annorum, fundavit, dotavit atque construxit hanc capellam... »

(*Journal des Débats*, 17 mai 1916.)

XIX

LES CANONS DU SULTAN MAHOMET II AU SIÈGE DE CONSTANTINOPLE EN AVRIL ET MAI 1453.

Ce fut dans l'hiver de 1452 à 1453 que le sultan Mahomet II, dans sa résidence européenne d'Andrinople, s'occupa avec le plus de passion de préparer le siège de Constantinople, but unique de ses constantes pensées depuis son arrivée au pouvoir à la mort de son père en mars 1449. Le bruit de ses immenses armements répandait depuis des mois la terreur dans la capitale de l'empire grec. C'était surtout la nouvelle de la formidable artillerie que lui fabriquaient des ingénieurs chrétiens renégats, qui bouleversait les esprits à Byzance. Depuis quelque temps déjà la découverte de la poudre à canon, la construction de nombreuses armes à feu de gros ou de petit calibre tendaient à transformer toutes les conditions séculaires de la guerre médiévale, à révolutionner ses antiques coutumes. Déjà Amurat, le sultan Mourad, le père de Mahomet II, s'était procuré de ces armes modernes si terribles. Il était

réservé à son fils d'ouvrir aux choses de la guerre, grâce à ces prodigieuses découvertes, une ère entièrement nouvelle.

Dans les premières semaines du mois de janvier 1453, on sut, dans la capitale grecque, qu'on venait de fondre à Andrinople une bombarde monstre, un canon gigantesque. Voici le récit de l'historien grec contemporain Ducas à propos de cet engin fantastique, le premier de cette taille qui ait été à ce moment possédé par les Turcs : « Dans le courant de l'automne de l'an 1452, un transfuge fut présenté au sultan qui lui communiqua des informations précieuses sur l'état des fortifications de Constantinople. Cet homme s'appelait Orban, Orbain ou Urbain. Il était de nation hongroise ou valaque et passait pour le plus habile fondeur de canons qui eût encore paru. Il avait dès longtemps offert ses services au basileus Constantin Dragasès pour la défense de sa capitale, mais, mécontent des conditions que lui faisait ce prince, il s'était enfui secrètement auprès du sultan qui l'accueillit avec joie, le combla de présents et lui alloua un magnifique traitement, tant il était heureux de posséder un aussi précieux auxiliaire pour ses vastes projets. Après de longues conférences, pour mettre ses talents à l'épreuve, il lui demanda s'il pouvait lui fabriquer un canon d'un calibre tel qu'il surpassât tout ce qu'on avait fait jusqu'à ce jour dans ce

genre. Orban se porta fort de fondre des bombardes capables de lancer des boulets de pierre d'un calibre tel qu'ils réduiraient en poussière les antiques remparts de Constantinople, « fussent ceux-ci, s'écria-t-il, aussi solidement construits que ceux de Babylone ». Il avouait cependant ne pas connaître les questions de jet et de portée des projectiles, on dirait aujourd'hui : les questions de balistique. Mais Mahomet se fit fort de régler par lui-même ces détails, pourvu qu'Orban lui fournit l'instrument tant désiré.

C'est à Andrinople où le sultan, je l'ai dit, était retourné en quittant les bords du Bosphore, que se tenaient ces dramatiques entretiens entre le jeune souverain et l'ingénieur renégat. Rien, au dire des chroniqueurs et des historiens, ne peut donner une idée de l'activité prodigieuse déployée par Mahomet à ce moment. Possédé par cette unique pensée de s'emparer enfin de Constantinople, la reine des villes, sans cesse environné d'ingénieurs, il travaillait avec eux jour et nuit, les émerveillant par la rapidité, la sûreté de son jugement. Rien n'échappait à son attention sans cesse éveillée. Tantôt il faisait manœuvrer ses troupes, tantôt tirer le canon, essayer les bombardes nouvellement fondues.

Le plus redoutable de ces instruments de mort était celui d'Orban, qui, des années durant, demeura la merveille unique de l'Orient, même de toute

l'Europe, et dont la fabrication marque un point tournant dans l'importance et la force sans cesse croissante de l'artillerie. On donna à cet engin le surnom significatif de la « basilique », c'est-à-dire la « royale ». « Ce fut un monstre terrible et formidable », dit Ducas. Orban employa trois mois à en fabriquer le moule, puis à y couler le bronze. L'historien Phrantzès dit que le corps n'avait pas moins de douze « spithames », soit neuf pieds de circonférence environ, par conséquent trois pieds de diamètre. Lorsqu'on l'essaya pour la première fois à Andrinople, le sultan fit prévenir la population que l'explosion serait terrible. « Il voulait ainsi, dit le chroniqueur, éviter d'effrayer les femmes grosses. » On entendit en effet la détonation jusqu'à cent stades ou treize milles à la ronde. Le boulet de pierre pesant douze cents livres, suivant les uns, quinze cents suivant d'autres, alla à un mille s'enfoncer dans la terre à une profondeur de six pieds. Et ce n'est point là une exagération. On reconnaît facilement encore aujourd'hui quelques-uns de ces monstrueux boulets dans divers quartiers de Constantinople, par exemple dans le fossé de la Grande-Muraille ou dans celui de la muraille de Galata, dans les cours du Vieux-Sérail et à l'Arsenal. Ils n'ont point été détruits depuis le siège et sont à peu près dans la position où ils sont tombés. M. Pears en a mesuré deux, qui avaient exactement, comme

va le dire l'archevêque de Mytilène, quatre-vingt-huit pouces de circonférence. Pour les fabriquer, on se servait d'une pierre noire, du granit probablement, provenant des rives de la mer Noire, ou de blocs de marbre arrondis à l'outil. Khodja Effendi parle de canons fondus pour Mahomet II, pesant trente quintaux, soit trente milliers.

Léonard de Chio, cet archevêque de Mytilène qui fut un des acteurs du siège de Constantinople, raconte qu'ayant eu la curiosité de mesurer un boulet lancé par-dessus le rempart par le plus gros canon turk, il constata qu'il avait onze palmes ou « spithames » de tour, à savoir onze fois l'espace compris entre le pouce et l'index, tous deux écartés, autrement dit quatre-vingt-huit pouces. Il en évalue le poids à douze cents livres. Monstrelet, dans une relation du siège, dit que cette plus grosse bombarde projetait des pierres qui avaient douze empans et quatre doigts de tour et pesaient dix-huit cents livres. Évidemment tous ces vieux récits fourmillent d'exagérations, encore plus de contradictions ; il n'en demeure pas moins certain qu'il s'agissait là d'une artillerie colossale, produisant des effets stupéfiants, entièrement nouveaux pour l'époque. Une foule d'appareils secondaires, coulevrines, fusils de rempart, sarbacanes, escopettes, arquebuses, arbalètes, prêtaient leur concours aux artilleurs de ces pièces géantes, aux archers et aux frondeurs.

La formidable « basilique » partie d'Andrinople à la fin de janvier, n'arriva devant Constantinople que deux mois après. Un corps de dix mille cavaliers irréguliers la précédait sous le commandement de Karadja Bey. Trente paires de bœufs, suivant certains récits, cinquante ou soixante, suivant d'autres, même cent cinquante pour quelques-uns, la traînaient pesamment. On s'imagine facilement le pittoresque et effrayant cortège à travers ces plaines infinies, mornes et désolées, que viennent de traverser les soldats du tsar Ferdinand sur les talons des Turks en fuite. Deux cents hommes accompagnaient la monstrueuse machine pour la soutenir sur les côtés, tandis que deux cents terrassiers la précédaient pour égaliser dans les points difficiles la piste vague qui servait de route. Cinquante charpentiers fermaient la marche, prêts à remédier aux accidents, à établir des ponts, etc. Certaines sources comptent pour cette suite de l'énorme engin le chiffre inouï de deux mille ouvriers. Vers la fin de mars — Phrantzès dit le 2 avril — l'immense convoi arriva à cinq milles des remparts de la Ville gardée de Dieu. Certes, il va de soi que le passage d'un pareil engin à travers les campagnes de Thrace y ait laissé longtemps un souvenir lugubre parmi les populations épouvantées, et cependant, comme on l'a dit, ce n'était qu'un parmi bien d'autres. Rien de plus faux, en effet, que de

croire que ce canon d'Orban, demeuré si célèbre dans la légende populaire, ait accompli à lui seul l'œuvre grandiose de destruction à laquelle allait contribuer toute la nombreuse et puissante artillerie du sultan Mahomet.

Ce fut le 5 avril que ce siège, le plus fameux peut-être de l'histoire, commença. Il dura cinquante-quatre jours, jusqu'au 29 mai, jour de l'assaut final. Je ne parlerai ici que de l'artillerie dont se servit avec tant de succès le sultan Mahomet. Tous les historiens de ce fait de guerre prodigieux qui fut la prise de Constantinople par l'armée turque, ont insisté avec raison sur ce point que la particularité la plus caractéristique de cette opération grandiose fut l'usage extraordinaire de l'artillerie par l'armée assiégeante et le résultat non moins extraordinaire qu'elle en obtint. Le sultan Mahomet fut, dans l'histoire, le premier souverain qui eut à sa disposition un véritable parc d'artillerie. La grande capitale médiévale de l'Orient chrétien, résidence séculaire des derniers successeurs des empereurs de Rome, jusque-là réputée presque imprenable, fut, circonstance solennelle, la première cité qui succomba uniquement à l'effort redoutable de cette force militaire naissante, dont les manifestations formidables devaient, à partir de cette date mémorable, transformer, du tout au tout, la science de la guerre et bouleverser la face des événements de ce monde. La chute de

Constantinople, en un mot, au mois de mai de l'an de grâce 1453, marque la date aussi soudaine que précise de l'entrée en ligne de cet élément tout puissant et si nouveau de l'histoire de la guerre. La capitale immense des basileis et ses trente kilomètres de remparts magnifiques ne succombèrent point sous l'effet direct des innombrables soldats du sultan Mahomet, dont le chiffre était bien plus que décuple de celui des défenseurs. Sa double et puissante muraille, tant de fois victorieuse des attaques de cent nations diverses d'Occident et d'Orient, fût demeurée, cette fois encore, pour la population grecque, une sauvegarde infranchissable, si elle n'eût été, en maint endroit, bombardée, éventrée, puis renversée par ces nouveaux engins de destruction, les gigantesques canons de bronze du sultan Mahomet projetant au loin leurs non moins gigantesques boulets de pierre, dont les affreux ravages permirent enfin aux bataillons turks de livrer avec succès l'assaut final.

Certes, ce n'était pas la première fois qu'on s'était servi d'artillerie dans l'attaque d'une ville. Loin de là, mais cela n'avait jamais été que dans des proportions encore si restreintes, en calibre comme en quantité, que la valeur de cette arme avait été considérée jusque-là comme secondaire. Soudain, dans les circonstances tragiques dont je parle, circonstances sur lesquelles se sont étendus longue-

ment tous les écrivains et chroniqueurs contemporains, surtout ceux qui furent les témoins oculaires du siège, l'importance de l'artillerie pour la prise d'une ville devint immense, unique, presque exclusive.

L'historien contemporain Critobule ou Kritoboulos, Grec de naissance, mais sujet fidèle du sultan Mahomet, nous a laissé un chapitre curieux sur cette terrible artillerie, que forgèrent, presque exclusivement pour le jeune souverain, des ingénieurs, hélas! d'origine chrétienne. « Après avoir, dit-il, disposé ses troupes tout du long du front de bandière, le sultan convoqua auprès de lui les fabricants de canons et s'entretint avec eux de ses engins et aussi de l'état des murailles que ceux-ci étaient destinés à abattre. Il s'informa comment ces canons devaient être fabriqués pour pouvoir plus facilement démolir ces puissants et fameux remparts. Les ingénieurs lui répondirent que ce serait chose facile de les jeter bas si, en plus des canons qu'on avait déjà, on en fabriquait sur place d'autres bien plus grands encore, mais que pour procéder à la fonte de pareils colosses, capables de lancer des boulets de pierre d'un volume aussi considérable, beaucoup d'argent serait nécessaire, que surtout il faudrait se procurer une quantité considérable de bronze. Le sultan leur fit remettre incontinent tout ce qu'ils demandaient. Eux, de leur côté, se mettant de suite

à l'œuvre, fabriquèrent ces engins monstrueux, d'aspect si redoutable, à l'existence desquels on ne peut croire tant qu'on ne les a pas de ses yeux vus. »

Critobule explique ensuite, avec un soin minutieux, comment ces ingénieurs spécialistes fabriquaient d'abord le moule gigantesque de la bombarde en terre argileuse la plus pure, la plus grasse, la plus légère possible, qu'on rendait malléable en la pétrissant durant plusieurs jours et en la mélangeant de lin, de chanvre et d'autres plantes fibreuses hachées pour empêcher qu'elle ne se rompît et pour lier ainsi solidement la masse. On modelait d'abord le cylindre qui représentait l'âme du canon, cylindre qui allait se rétrécissant de l'embouchure à l'extrémité opposée destinée à recevoir la charge de poudre détonante. On modelait ensuite le moule extérieur qui devait servir comme de fourreau au premier. On ménageait entre ces deux appareils un espace destiné à recevoir le bronze fondu qui y prendrait la forme du canon. Ce moule extérieur se préparait avec la même argile, mais il se trouvait en même temps entièrement ceint, enveloppé, affermi par des cercles de fer et de bois, aussi par de la terre et des pierres qu'on bâtissait autour de lui, toute cette puissante armature externe étant destinée à empêcher que le poids énorme du bronze accumulé ne vînt à rompre le moule d'argile et que la forme définitive du canon ne fût abîmée.

Puis, notre chroniqueur décrit l'opération de la fonte de cette masse colossale d'airain, qu'il évalue à quinze cents talents, environ quatre quintaux, dans deux vastes fours très solidement construits tout auprès du moule d'argile. On faisait marcher un feu d'enfer durant trois jours et trois nuits jusqu'à ce que la masse du bronze, complètement enveloppée d'une couche de charbon de bois, devint fluide. On la coulait ensuite dans le moule à l'aide de tuyaux faits de terre jusqu'à ce qu'elle eût empli entièrement la cavité cylindrique intérieure en la dépassant même d'une trentaine de pouces. Alors le canon se trouvait fondu ! Quand le bronze liquide était condensé et refroidi, on brisait et retirait les moules tant intérieur qu'extérieur. On raclait et polissait les surfaces.

Critobule passe ensuite à l'explication très minutieuse du maniement du diabolique engin de destruction. Comme celui-ci n'avait pas d'affût, on commençait par le caler au moyen de terre et de grosses pierres. On le chargeait avec une forte charge de poudre comprimée derrière un énorme bouchon de bois au-devant duquel on disposait le formidable boulet de pierre. « On mettait alors, dit notre auteur, le feu à la lumière de la pièce, amorçant ainsi la charge de poudre. Celle-ci s'allumait plus vite que la pensée. Avant tout éclatait un effroyable mugissement suivi d'un effrayant tremblement du

sol et d'un fracas inouï. En même temps, avec un éblouissant éclair, un tumulte affreux, auquel succédait incontinent un feu violent avec une épaisse fumée, l'explosion de la poudre projetait au loin le boulet de pierre, qui, fendant l'air avec la vitesse de la foudre, s'en allait frapper le rempart avec une violence vraiment démoniaque. Il l'ébranlait horriblement, trouant et renversant la maçonnerie, la brisant, l'éparpillant en mille fragments, semant la mort parmi tous ceux qui se trouvaient dans le voisinage. »

« Tantôt, poursuit Critobule, la masse de marbre ou de pierre, dont l'action était centuplée par la force acquise, renversait tout un énorme pan de rempart, tantôt la moitié ou plus d'une tour, ou encore le pan de mur reliant deux tours ou les créneaux qui les couronnaient. Il n'y avait pas de matériaux assez résistants, assez durs dans le mur le plus épais pour résister à un tel choc impunément, tant était incroyable la force de cet engin dont la vue seule épouvantait les contemporains. Les anciens rois ou capitaines ne connaissaient rien de pareil. S'ils eussent possédé de telles machines, rien n'aurait pu leur résister alors qu'ils assiégeaient une cité, et ils n'eussent pas éprouvé tant d'embarras à en ébranler les murailles. »

J'ai parlé déjà du plus illustre de ces canons, la bombarde célèbre du fondeur Orban, amenée

d'Andrinople à grand renfort de bœufs. C'est ce monstre qui a frappé le plus vivement l'imagination populaire ; c'est lui dont le souvenir à travers les siècles est demeuré le plus étroitement lié à l'histoire de ce fameux dernier siège de Constantinople ; mais, je répète que ce n'était qu'un parmi beaucoup d'autres ! Plusieurs fois par jour, un coup partait d'un de ces canons et l'énorme boulet volait à son œuvre de ruine. Les sauvages artilleurs du sultan couraient jusqu'au bord du grand fossé pour voir l'effet que produisait sa chute. Quand les défenseurs ne s'étaient pas sauvés éperdus, ils chassaient à coups de flèches ces indiscrets.

Il est fort difficile dans la confusion des récits contemporains, de déterminer avec quelque exactitude le nombre vrai des canons de siège de Mahomet et leurs emplacements en face du rempart, et cela pour cette raison surtout qu'emplacements et peut-être aussi nombre ont fréquemment varié durant ces cinquante-quatre journées. Phrantzès parle de quatorze groupes, plus exactement de quatorze batteries distribuées en face de toute la ligne du rempart, chacune constituée par quatre gros canons. C'est cette affirmation qu'ont acceptée la plupart des historiens. Le Vénitien Barbaro, témoin oculaire d'ordinaire précis, parle de neuf batteries, renforcées chacune par un canon de très grandes dimensions.

Montaldo affirme que les Turks avaient en tout deux cents canons et bombardes. « Le sultan, dit à son tour Critobule, qui était d'avis de faire brèche à la fois sur plusieurs points différents, groupa l'effort de son artillerie contre trois segments principaux du rempart, qui, plus tard, correspondirent à autant de brèches. Le premier groupe de grosses bombardes battit la muraille entre Tekfour Seraï et la porte d'Andrinople ; le second, le plus important, en face de la porte Saint-Romain dans la vallée du Lycus ; le troisième, plus près de Marmara. » Aujourd'hui encore, il est facile de constater par l'état de ruine extrême du rempart en ces trois points que ce furent bien là les centres d'action principaux de la terrible artillerie du sultan. Ce sont actuellement, dit M. Pears en son excellente *Histoire du siège de Constantinople,* les seuls points du rempart où il soit possible de franchir aisément du dehors le grand fossé, la contrescarpe et le mur extérieur. Lorsqu'on aborde le mur intérieur, on constate également que celui-là même se trouve à tel point démoli que l'entrée de l'ennemi dans la ville en mai 1453 par cette voie se conçoit fort aisément.

« Parmi tous ces fameux canons des Turks, trois, poursuit Critobule, étaient les plus célèbres par leurs dimensions et la puissance de leur action. C'est pour cela que le sultan ordonna de les placer en face de ce point du rempart qu'il considérait comme le plus

faible de la défense, situé dans la vallée du Lycus, précisément en face de son propre quartier général, en cet endroit qui allait devenir le nœud de la lutte la plus acharnée, le point faible, hélas! le talon d'Achille par lequel Constantinople finirait par succomber. De ces trois immenses engins, le plus admiré était celui d'Orban dont j'ai tant parlé déjà et qui projetait, au dire de l'historien Chalkocondylas, ses boulets de douze cents livres environ sept fois par jour, une fois seulement la nuit. Ce monstre, alors qu'il avait causé déjà le plus grand mal au rempart, fut détruit ou par l'action des assiégés ou par quelque accident qui causa en même temps la mort de l'ingénieur Orban et de plusieurs de ses aides. Mais il fut aussitôt fondu à nouveau sous la direction d'un autre Hongrois, envoyé, au dire de Ducas, par le célèbre héros Jean Hunyade. Ses terribles boulets eurent bientôt fait de démolir la fameuse tour Baktatinea.

A côté de ces canons de si grandes dimensions qui représentaient l'armement le plus moderne pour l'époque, les ingénieurs du sultan avaient encore disposé entre les différentes batteries quelques-unes de ces antiques et gigantesques catapultes, terreur des sièges d'autrefois, qui, par un système de cordages violemment tendus, puis détendus subitement, projetaient contre le rempart et par toute la ville, avec une violence inimaginable, d'énormes quartiers

de roc. L'usage de ces machines aussi primitives que brutales est mentionné par plusieurs historiens contemporains du siège. Il y avait aussi de très nombreuses coulevrines, destinées à inquiéter sans cesse la défense.

Les canons, voilà donc la grande supériorité des Turks durant tout ce siège si fameux. Une ère nouvelle commençait. Les vieilles murailles médiévales, qui avaient pendant tant de siècles défié toutes les attaques des nations barbares, n'étaient plus une sûreté suffisante. Quel changement extraordinaire et combien redoutable ! Les journées des 11 et 12 avril marquèrent véritablement le commencement du grand bombardement. Depuis cette date lugubre jusqu'à la fin du siège, le 29 mai, les monstrueuses bombardes, à toute heure du jour, avec une inlassable monotonie, avec un vacarme affreux, ne cessèrent un moment de battre de leurs boulets de marbre l'immense étendue du rempart. On conçoit la terreur affreuse, l'épouvante superstitieuse de la population à l'ouïe de ces détonations prodigieuses que jamais personne n'avait entendues auparavant ! L'effet parut de suite désastreux. Ces murailles séculaires, qui avaient résisté à l'assaut de tant de nations puissantes durant tant de siècles, reçurent immédiatement les plus graves, les plus horribles blessures de ces projectiles géants, dont la masse venait avec un fracas effrayant, au milieu d'un épais nuage de

fumée et de poussière, se briser contre elles et les démolir en s'éparpillant lui-même en mille fragments.

Ce fut parmi les assiégés une angoisse inexprimable quand, presque immédiatement après ces premières décharges tirées à si courte distance, ils constatèrent avec effroi l'insuffisance de ce vieux rempart dont ils étaient si justement fiers, qui, depuis tant de siècles, était le palladium invincible de leur cité bien-aimée. Il fallut sur l'heure et chaque jour à nouveau recourir à des mesures suprêmes pour réparer hâtivement par de constantes réfections ces constants bouleversements. Ce fut là, dès l'extrême début du siège, une des plus dures, des plus accablantes fatigues pour les défenseurs épuisés par tant de veilles et tant d'efforts. A toute heure de jour comme de nuit, ces quelques milliers de combattants, aidés de toute la population civile valide, femmes, enfants, vieillards, devaient réparer les brèches béantes causées par les bombardes turques, ces redoutables « preneurs de villes ». Jamais encore pareilles terreurs n'avaient épouvanté les veillées d'une population médiévale assiégée. Énormes et incommodes à manier, privés de tout affût, simplement enfouis parmi les quartiers de roc et les bois de construction qui servaient à les caler, réclamant tant de soins et de ménagements qu'à peine pouvaient-ils tirer sept coups dans tout un jour, ces

engins n'en témoignèrent pas moins presque aussitôt de leur mortelle puissance. Une semaine n'était pas écoulée, et déjà la preuve était faite que leur action lente et sûre viendrait certainement à bout de ces murailles qui défendaient la cité depuis les années lointaines de Théodose II au cinquième siècle. En vain les défenseurs suspendaient au-devant des parois menacées des balles de laine et s'ingéniaient à découvrir d'autres préservatifs. C'est à peine s'ils parvenaient chaque jour à réparer, à renforcer le plus promptement possible les portions les plus endommagées du rempart.

« Les Grecs et les Italiens, dit Critobule, voyant que les murs, tant intérieurs qu'extérieurs, étaient avec tant de véhémence ébranlés et abattus par les canons, se mirent à dresser d'abord d'énormes solives au-dessus des débris de la muraille. Puis, en y attachant, à l'aide de grosses cordes, des sacs remplis de laine et d'autres semblables matériaux de défense, ils réussirent à paralyser, tout au moins à émousser quelque peu l'action des projectiles ennemis. Toutefois, ce ne fut guère un remède efficace, car les boulets de pierre brisaient et éparpillaient de tous côtés ces défenses improvisées. Comme donc une grande portion du mur extérieur se trouvait déjà ruinée, que trois tours aussi avaient été abattues et que l'œuvre de mort ne cessait d'augmenter, ils apportèrent des poutres et des troncs d'arbres, au

moyen desquels toute la nuit durant, ils se mirent à palissader, le plus solidement possible, le mur extérieur, en attachant fermement tous ces bois les uns aux autres, en les entremêlant surtout avec toutes sortes de pierres, de quartiers de roc, de morceaux de bois, aussi de sarments de vigne, de branchages, de fascines faites de roseaux et de plantes coupées, toutes sortes enfin d'autres matières, malheureusement la plupart inflammables, mêlées et agglomérées toutes ensemble à l'aide de terre grasse et d'argile. Au-devant de ces palissades improvisées, de ces murailles de fortune, on attacha des balles de laine et surtout de triples et quadruples revêtements, de peaux de bêtes, peaux de buffles et de bœufs, qu'on arrosait sans cesse, de peur que les flèches ennemies, portant des flammèches allumées, n'y missent le feu. Ainsi, les assiégés se trouvaient quelque peu à l'abri derrière ces palissades surélevées. En même temps, les boulets de pierre, projetés avec tant de force, s'enfonçaient dans cette terre molle, qui cédait sous l'effort, et leur action destructrice en était fort diminuée. Enfin, sur le haut de ces palissades et sur ces faisceaux de branchages enchevêtrés, les défenseurs disposèrent encore une ligne de grands fûts de bois remplis de terre, sortes de gigantesques créneaux d'occasion, qui furent pour eux un abri singulièrement protecteur contre la pluie incessante de flèches dont les accablaient les archers

turks. J'ai dit déjà que ce travail de réparation fut presque incessant, infiniment épuisant pour ces combattants exténués. »

Ainsi les malheureux assiégés se défendirent par ces moyens de fortune durant ces longues semaines de bombardement continuel. Il y eut une foule d'incidents dont quelques-uns furent célèbres : batailles navales, batailles de mineurs s'égorgeant sous terre, assauts effroyables sans cesse repoussés. Hélas! l'action des canons se poursuivait sans arrêt. Vers le milieu de mai le rempart auprès de la porte Saint-Romain, malgré toutes les réparations journalières, n'existait pour ainsi dire plus. Un mur de fortune, tel que je l'ai décrit plus haut d'après Critobule, le remplaçait tant bien que mal. Bientôt les défenseurs décimés ne purent même plus maintenir et réparer ce mur, leur dernier espoir. L'heure solennelle avait sonné ! Dans la nuit du 28 au 29 mai, le sultan Mahomet donna le signal de l'assaut suprême, et cent mille combattants, se ruant à travers la brèche béante du rempart démoli, poussant des hurlements de victoire, foulant aux pieds les cadavres des derniers défenseurs, après plusieurs heures d'une lutte désespérée, se précipitèrent vainqueurs dans les rues jusqu'ici inviolées de la Cité gardée de Dieu. Constantinople était prise! L'empire des successeurs de Constantin avait vécu !

(*Revue hebdomadaire*, 4 janvier 1913.)

XX

TRANSPORT PAR TERRE DE LA FLOTTE TURQUE DES EAUX DU BOSPHORE DANS CELLES DE LA CORNE-D'OR LORS DU SIÈGE DE CONSTANTINOPLE EN 1453.

Le dimanche 22 avril 1453 vit s'accomplir un des événements les plus extraordinaires de ce siège de Constantinople, extraordinaire entre tous, un de ceux qui devaient exercer, sur la chute finale de la grande cité dans le mois suivant, l'influence la plus directe. Depuis bien des jours, le sultan Mahomet, toujours mystérieux en ses conseils comme en ses actions, préparait dans le plus grand secret la manœuvre célèbre, infiniment étrange, au moyen de laquelle il projetait de faire passer par terre, par-dessus les hautes collines de Péra, sa flotte des eaux du Bosphore dans celles de la Corne-d'Or. La fureur qu'il conçut de l'échec du brillant combat naval du 20 avril, qui avait permis à quelques navires chrétiens de pénétrer dans le port de Constantinople, contribua probablement à précipiter son dessein.

Tous les lecteurs de *la Revue* connaissent la topo-

graphie si particulière de Constantinople, vulgarisée par tant de plans et de gravures : la grande ville dans son immense enceinte triangulaire, bornée sur une face par la mer de Marmara et séparée d'autre part, des collines de Galata, de Péra, de Kassim Pacha, par le superbe port de la Corne-d'Or, long de plusieurs kilomètres. Jusqu'à ce moment du siège, la garnison si faible de Constantinople n'avait eu à défendre, contre l'armée turque infiniment plus nombreuse, que deux des côtés du fameux triangle : celui qui regarde Marmara, et celui d'une longueur bien plus considérable défendu par la grande muraille dite « terrestre », qui va des rives de Marmara à l'extrémité septentrionale de la Corne-d'Or. Le troisième côté, qui longe cette même Corne-d'Or, celui-là même par lequel les croisés de 1204 avaient pris la ville d'assaut, se trouvait pour l'instant encore en pleine sécurité, protégé par la fameuse et énorme chaîne qui, en barrant l'entrée de la Corne-d'Or, abritait parfaitement la flotte chrétienne massée derrière ses anneaux monstrueux et mettait un obstacle infranchissable à l'entrée des vaisseaux turks dans ce golfe. En face, sur la rive opposée de la Corne-d'Or, derrière la cité génoise de Galata enceinte de puissantes murailles, toutes les hautes collines bordant ce côté oriental de Chrysokéras (1),

(1) On sait que c'est là le nom de la Corne-d'Or en grec.

celles mêmes portant aujourd'hui les populeux faubourgs de Kassim Pacha et de Taxim, étaient occupées par le corps d'armée turk sous les ordres de Zagan Pacha. Ces troupes, très nombreuses, tenaient entièrement toute cette péninsule montagneuse qui sépare le Bosphore de la Corne-d'Or, sauf l'unique espace circonscrit par les murailles de la petite cité génoise. Leurs avant-postes communiquaient, d'une part, du côté du Bosphore avec le château du Roumili Hissar, première base d'opération du sultan, de l'autre par un gué peu praticable situé au fond de la Corne-d'Or avec l'aile gauche de la principale portion de l'armée assiégeante, campée tout le long de la grande muraille terrestre. On avait bien jeté un pont sur l'extrême pointe du golfe de Cydaris, qui est le Kiat-Hawa actuel, mais les communications en ce point n'en demeuraient pas moins fort difficiles. « Si le sultan, dit M. Pears, l'historien le plus récent du siège, au beau livre duquel j'emprunte ces considérations, avait pu pénétrer dans Galata, dont la triangulaire enceinte de murailles partant de la rive de la Corne-d'Or escaladait la colline pour aller se terminer à angle aigu à la tour fameuse debout encore aujourd'hui, il aurait singulièrement avancé ses affaires. Du coup, il eût délogé la flotte chrétienne de la position si sûre, si parfaitement abritée qu'elle occupait derrière la gigantesque chaîne protectrice, dont les extrémités reliaient la capitale grecque à la

cité génoise, et mis en grave péril immédiat toute la portion du rempart de Constantinople longeant la rive occidentale de Chrysokéras. Il eût en même temps assuré de bien meilleures communications entre les deux ailes de son armée. Malheureusement pour Mahomet II, il ne pouvait être question d'une pareille opération. Cette minuscule cité si gênante de Galata, cité absolument indépendante, entretenait encore, malgré ce cruel état de guerre qui l'environnait, des relations pacifiques avec le sultan, et cela bien que toutes les sympathies de ses habitants allassent naturellement aux Grecs chrétiens contre les Turks païens. Si Mahomet eût attenté à la liberté de la petite cité italienne, on eût vu aussitôt la métropole génoise et son suzerain direct à cette époque, le duc de Milan, dépêcher flottes et soldats au secours de leurs compatriotes. Du même coup le sultan eût été forcé de lever le siège de Constantinople.

Donc Mahomet, ne pouvant passer par-dessus Galata pour attaquer par la Corne-d'Or le point faible du rempart de Constantinople, conçut un plan aussi ingénieux qu'extraordinaire pour arriver au même résultat en faisant tourner à sa flotte la cité génoise. Plusieurs circonstances avaient probablement contribué à inspirer au sultan ce projet vraiment génial. Ç'avait été tout d'abord le souvenir quasi légendaire d'un exploit à peu près analogue exécuté, des siècles auparavant, par le Khagan des Avares, lors du pre-

mier siège de Byzance par cette nation. Ce fut probablement aussi le récit de quelque ingénieur, peut-être bien chrétien, narrant à Mahomet diverses autres opérations du même genre, celle entre autres, sans remonter à l'antiquité, imaginée, quatorze ans auparavant, par les Vénitiens pour faire passer par terre une flotte du fleuve Adige dans le lac de Garde. Léonard de Chio va jusqu'à dire que l'ingénieur qui aida ainsi de ses conseils le sultan dans l'œuvre que je vais raconter, était celui-là même qui avait présidé, quelques années auparavant, à ce transfert si inusité.

Il s'agissait donc, chose à première vue fabuleuse, presque incroyable, de faire, par une manœuvre gigantesque, en apparence miraculeuse, passer pardessus les abruptes collines de la presqu'île de Péra, les navires de la flotte turque, ancrée dans le Bosphore, pour les faire redescendre ensuite dans la Corne-d'Or, de manière à prendre à revers la flotte chrétienne massée derrière la chaîne puissante qui obstruait l'entrée de ce magnifique port naturel. On conçoit facilement quel coup le succès d'une pareille opération devait porter à la cause des assiégés. Très probablement, je le répète, ce plan, en apparence insensé, mûrissait depuis quelque temps dans les méditations du sultan, qui, comme chaque fois qu'il s'agissait de quelque affaire importante, en avait gardé très soigneusement le secret, même pour ses plus proches conseillers. L'exécution en était main-

tenant imminente. Tout au plus l'irritation extraordinaire causée au sultan par le grave échec de sa flotte, le 20 avril, précipita-t-elle ses résolutions. Du moins tous les historiens du siège s'accordent sur ce détail.

Ainsi qu'il en était constamment le cas pour les projets conçus par le jeune sultan, la réalisation de celui-ci fut prodigieusement rapide. Tout en admirant, à bon droit, cette opération extraordinaire, il ne faut pas perdre de vue que les bâtiments de la flotte turque n'étaient point de grandes dimensions. Ceux qui furent l'objet de ce voyage terrestre si étrange n'étaient probablement pas beaucoup plus considérables que les très grands caïques à vingt paires de rames qui circulaient, il y a peu d'années encore, sur le Bosphore et dans la Corne-d'Or et qui en ont, je le crois, presque disparu aujourd'hui. Ajoutons ce détail important que Mahomet II disposait, grâce à son immense armée, d'une foule très nombreuse de travailleurs vigoureux, dociles et fanatiques.

L'exécution du projet du sultan semble donc avoir été presque foudroyante. C'est l'expression dont se sert un des chroniqueurs qui raconte le plus en détail cette merveilleuse aventure de la flotte turque. Il fallait se hâter infiniment pour prévenir toute entreprise hostile qui eût pu faire avorter ce plan. Le secret fut si parfaitement gardé dans cette vaste banlieue de Constantinople tout entière aux mains

des Turks, que ni les habitants de la grande capitale assiégée, ni les Génois de Péra ne semblent avoir même soupçonné l'exécution de cette colossale opération qui allait se dérouler au pied des remparts de la cité génoise.

Mahomet avait fait très rapidement et très secrètement assembler la masse de bois nécessaire pour cette sorte de long tramway dont je vais parler, aussi pour établir les formes destinées à recevoir chaque vaisseau. Zagan Pacha, le commandant en chef de cette région, fut le grand exécuteur de ces préparatifs. Les auteurs ne sont pas tout à fait d'accord sur le point précis choisi par les ingénieurs du sultan sur la rive septentrionale du Bosphore pour amorcer le transport de sa flotte. On peut cependant affirmer, avec presque certitude, que ce point était situé entre le lieu dit « le Diplokionion », autrement dit « les Deux-Colonnes », station de la flotte turque durant le siège, qui correspond au Beschicktasch d'aujourd'hui, et l'actuel Dolma Bagtché. On a mieux réussi à identifier la route choisie par ces mêmes ingénieurs pour opérer le transfert des bateaux d'une mer à l'autre par-dessus la colline de Péra. La chaîne de collines sur laquelle est aujourd'hui construite la ville de ce nom était à cette époque, dit M. Pears dans son excellente *Histoire du siège de Constantinople* que je suis ici pas à pas, couverte par des taillis et des vignes. Le versant occidental, à partir de la

ligne de faîte aujourd'hui marquée par la grande rue de Péra jusqu'à la « Vallée des Sources », aujourd'hui quartier de Kassim Pacha, servait de cimetière aux Génois. Cette région est encore aujourd'hui plantée des cyprès du Champ des Morts turk qui a succédé à la nécropole chrétienne. Il existait alors, poursuit M. Pears, un sentier à pente rapide, partant d'un lieu sur le Bosphore voisin de l'actuel Top-Hané, qui escaladait en droite ligne le versant oriental de la colline de Péra dominant le Bosphore. Coupant à angle droit le chemin qui suivait la crête de cette colline et qui, je le répète, est actuellement la grande rue de Péra, ce sentier descendait ensuite l'autre versant jusqu'au lieu dit des « Sources », sur la rive de la Corne-d'Or. Au sommet de la montagne, là où s'élève aujourd'hui la grande caserne d'artillerie, les deux chemins se coupant ainsi à angle droit formaient un carrefour en croix, qui a valu à Péra son nom grec moderne de « Stavrodromion ».

Ce sentier, qui grimpait ainsi de la rive du Bosphore, suivait d'abord le vallon, aujourd'hui devenu une rue sur le côté de laquelle s'élève l'église construite en souvenir des soldats et marins anglais morts dans la guerre de Crimée. Franchissant en ce carrefour l'étroit plateau de quelques centaines de mètres de largeur à peine qui marque le sommet du mont et redescendant ensuite l'autre rampe de la colline, il suivait presque en droite ligne un autre

vallon également abrupt, qui, lui aussi, est maintenant devenu une rue menant de la grande rue de Péra à la « Vallée des Sources » et à la Corne-d'Or. Il semble infiniment probable que c'est par cette longue voie montante puis descendante que le sultan décida de faire passer à force de bras les vaisseaux de sa flotte.

Le chroniqueur latin Pusculus et l'archevêque Léonard de Chio, un des témoins oculaires du siège, racontent tous deux que le sultan, très vraisemblablement dans le désir de terroriser les Génois de Galata, surtout pour faire diversion et détourner leur attention de ce qui se préparait en cet instant en arrière de leur cité pour cet extraordinaire voyage de la flotte, fit, dès l'aube de la journée du 21 avril, installer des batteries nouvelles au-dessus de la cité génoise, sur la colline de Saint-Théodore.

Tout le jour durant, cette terrible canonnade se poursuivit furieusement, si bien que personne dans Galata ne songea à s'occuper de ce qui se préparait derrière ces batteries turques sur le chemin grimpant que je viens de décrire. Dans cette même journée, la flotte de l'amiral turk qui avait remplacé Baltoglu en disgrâce, pour corser encore le tumulte, attaqua à plusieurs reprises les navires chrétiens rangés derrière la chaîne du port.

Un des énormes projectiles de pierre lancés par les batteries de Saint-Théodore, à l'effroi général

des assiégés, coula un navire chrétien dans la Corne-d'Or. Enfin toutes ces diversions imaginées par le sultan réussirent à merveille. Aucune tentative ne fut faite par les assiégés, ni du côté du Bosphore, ni durant la traversée de la colline de Péra, ni même sur la rive de la Corne-d'Or, pour détruire la flotte turque durant qu'on la transportait d'une mer dans l'autre. Nous savons que le prudent jeune sultan avait pris d'infinies précautions pour prévenir toute tentative de ce genre. « Tout le long des rives du Bosphore, dit le chroniqueur byzantin Chalkondylas, des postes militaires étaient disposés avec de l'artillerie prêts à repousser par la force toute attaque tentée contre les vaisseaux. » Dans la nuit du 21 au 22 avril les derniers préparatifs furent terminés. On avait fait un choix parmi les vaisseaux de la flotte mouillée au « Diplokionion ». La plupart des auteurs donnent le chiffre de soixante-huit ou soixante-dix à quatre-vingts navires.

A l'aube, l'étonnant voyage commença. Voici le récit du Vénitien Barbaro, un des plus véridiques historiens du siège dont il fut le témoin oculaire. C'est le compte rendu le plus complet et le plus intéressant sur cet incident si étrange :

« Le vingt-deuxième jour de ce mois d'avril, dit notre chroniqueur, le seigneur turk ayant fait réflexion et remarqué qu'il n'arrivait pas à nous faire grand dommage du côté de terre comme il

venait d'en faire l'expérience, ayant bien roulé cela dans sa tête, imagina de faire passer une portion de sa flotte qui était mouillée aux Colonnes jusque dans le port même de Constantinople, et cela afin d'arriver plus vite à la réalisation de ses projets contre nous. Et afin que vous compreniez de quelle manière s'y prit ce chien, ce méchant païen, je vous expliquerai ci-après son idée ; s'étant mis en tête de conquérir Constantinople, il s'aperçut qu'il fallait pour cela que sa flotte parvînt à l'intérieur du port même de Constantinople. Comme toute son armada était mouillée aux Colonnes qui sont éloignées de deux milles de la ville, il ordonna à tous les équipages de descendre à terre, et il fit aplanir une piste tout le long de la montagne qui domine Galata, en commençant du rivage du Bosphore où était mouillée l'armada jusque dans le port de Constantinople, c'est-à-dire sur une longueur de trois milles. Et quand tout le chemin eut été parfaitement aplani, lesdits Turks disposèrent un très grand nombre de rouleaux de bois tout du long de cette voie aplanie, lesquels rouleaux furent si bien graissés d'huile, de lard et de suif achetés en quantité aux Génois de Galata, que le sultan pensa pouvoir tenter de faire passer une portion de sa flotte dans le port de Constantinople. Il fit en conséquence commencer par une « fuste » (1) de petites dimensions, et il la fit placer

(1) « Fuste » était le terme consacré pour ce genre de navires.

sur lesdits rouleaux, et, au moyen d'une grande quantité de Turks, il fit tirer ladite « fuste », et, en peu de temps, il la fit ainsi passer très rapidement jusque dans le *Navarchium* ou port de Péra, et quand les Turks virent que cette invention allait à souhait, ils se mirent à tirer encore d'autres de ces « fustes » plus petites, lesquelles « fustes » étaient de quinze bancs de rameurs jusqu'à vingt-deux. Certainement, à première vue, cela paraîtrait incroyable et impossible à tout le monde, si le sultan n'avait pas eu à sa disposition tant de ces canailles (1) pour tirer ces « fustes » par-dessus cette montagne, car ils firent ainsi passer dans le port de Constantinople jusqu'à soixante-douze de ces navires, tous bien armés, en bon ordre pour toutes choses, et cela ne put se faire que parce que les Turks vivaient en bonne paix avec les Génois de Péra. »

Ce récit très succinct du médecin vénitien résume assez bien l'histoire de cette extraordinaire opération de guerre qui est demeurée un des incidents les plus célèbres de ce siège fameux, et qui, bien que le succès n'en ait pas été absolu, n'en eut pas moins une influence considérable sur le résultat final.

Voici encore le récit peut-être plus détaillé, plein

(1) « Canaglia. »

de saveur, du chroniqueur grec Kritoboulos, l'historien et le panégyriste du vainqueur de Constantinople : « Le sultan Mahomet ayant estimé que, s'il voulait atteindre son but qui était de prendre Constantinople, il lui fallait à tout prix se rendre maître du port, après avoir essayé de tous les moyens, prit une résolution ingénieuse, digne du grand discernement de son génie, qui le fit se rapprocher beaucoup du but tant désiré par lui et mit fin à toutes ses incertitudes dans ce sens.

« Il ordonna, en conséquence, à ses ingénieurs maritimes et à ses équipages de construire au plus vite des voies ou glissoires partant de la mer extérieure — c'est-à-dire du Bosphore — pour aboutir dans la mer intérieure — c'est-à-dire la Corne-d'Or. Ces glissoires, partant du « Diplokionion », — qui est aujourd'hui Kabatash, au dire du docteur Dethier — étaient faites de poutres couchées en travers sur une ligne d'au moins huit stades de long allant d'une mer à l'autre. La voie ainsi préparée, préalablement nettoyée et aplanie avec la plus grande célérité par plusieurs milliers d'hommes, s'élevait rapidement durant une moitié du trajet jusqu'à la crête de la colline, d'où elle redescendait non moins rapidement vers la Corne-d'Or. Et ces glissoires ayant été achevées plus promptement que la pensée par une grande foule d'ouvriers, il y fit avancer ses vaisseaux qu'il fit placer, chacun sur

une grande charpente en forme de traîneau, avec, de chaque côté, de longues poutres dressées, disposées en guise de soutiens. Sur chacun de ses traîneaux, il établit solidement un de ces navires à l'aide de fortes cordes, et ayant fait fixer de très longs cordages ou haubans à la coque de ceux-ci au point de courbure, il les fit hisser tout le long de la glissoire par ses soldats, partie à la main, partie à l'aide de divers engins, poulies et tambours. »

Les rouleaux de bois qui constituaient le plancher de cette colossale glissoire de huit milles de longueur, mesuraient de treize à quatorze pieds. Ils avaient été soigneusement graissés. On fit mettre à l'eau les charpentes en forme de traîneau ou de berceau, et sur chacune on attacha, aux longues poutres dressées qui la garnissaient, un des navires qu'il s'agissait de transporter par cette voie extraordinaire. A l'aide de câbles on tira ensuite ces masses hors de l'eau et, une fois sur la rive, le bizarre voyage commença pour chacune. On avait, je l'ai dit, fait un essai avec une « fuste » de petites dimensions. Cette première opération heureusement réussie encouragea les Turks à continuer. On employa aussi d'innombrables attelages de buffles pour tirer en haut de la colline ces énormes charges.

Les soixante-dix vaisseaux furent ainsi très rapidement halés les uns à la suite des autres, surtout à main d'homme.

« Les équipages qui suivaient chacun d'eux, poursuit Barbaro, ne se possédant plus de joie à ce spectacle et songeant à ce qui allait encore suivre, arrivés au faîte de la colline, montaient comme s'ils étaient en mer sur les vaisseaux qui s'en allaient dévalant avec rapidité droit vers la Corne-d'Or. Parmi les matelots, les uns défaisaient les agrès, poussant des cris de triomphe, comme s'ils allaient prendre la haute mer, et le vent, s'emparant des voiles, les gonflait ; d'autres, assis aux bancs des rameurs, tenaient leurs rames en mains, faisant semblant de ramer, tandis que les subrécargues couraient d'une extrémité à l'autre de la haute et longue piste de bois médiane, excitant l'énergie de leurs hommes par des sifflements, des cris, des coups de lanière aussi. Ainsi les vaisseaux turks, voyageurs étranges, glissaient à travers la campagne comme s'ils eussent vogué sur mer. Tandis que les derniers escaladaient encore la rampe de la colline, les premiers descendaient déjà la pente raide conduisant à la Corne-d'Or, toutes voiles serrées, avec grands cris de joie et force tapage. » « Les tambours résonnaient, les fifres et autres instruments éclataient en notes retentissantes, » dit Dukas, qui donne à peu près les mêmes détails.

« Et c'était, je le répète, dit encore notre Vénitien, un étrange spectacle, vraiment incroyable pour celui qui n'y a pas assisté, que de voir naviguer à travers

champs, comme s'ils étaient sur mer, ces vaisseaux avec toutes leurs voiles, tous leurs équipages, tous leurs agrès. Moi, j'estime que cette prouesse surpasse le mont Athos percé par Xerxès, et, comme j'ai vu ces choses de mes yeux, cela me porte à ajouter foi à d'autres récits qui, si je n'avais assisté à ce prodige, me paraîtraient des contes à dormir debout. » C'est ainsi qu'une flotte considérable comptant soixante-sept navires descendit par terre dans l'anse dite « des Eaux froides » située dans la Corne-d'Or, un peu en amont de Galata, et y jeta l'ancre.

La chronique dite du *Janissaire polonais*, qui fut, lui aussi, témoin de cette scène insolite, dit que tous à Byzance en furent émerveillés et rirent bien stupidement en voyant ces grandes barques glisser sur terre ferme comme si c'était sur l'eau.

La portion la plus délicate de cette curieuse opération fut certainement celle du débul qui consistait à mettre à l'eau les appareils en forme de cales, de traîneaux ou de berceaux destinés à recevoir les navires étroitement amarrés entre leurs flancs. Une fois que chaque navire eut été disposé ainsi dans son appareil de bois et qu'on l'y eut lié solidement, on tira à terre chacune de ces lourdes machines. On les installa ensuite successivement sur la glissoire de bois convenablement graissée, puis le pittoresque voyage commença qui tant égaya les matelots turks, grands enfants sauvages.

La rapidité de ce passage des navires d'une mer à l'autre semble avoir été tout à fait extraordinaire. Le nombre immense des travailleurs est la seule explication plausible de ce phénomène. Cette rapidité même était, je l'ai dit, l'élément essentiel du succès pour une pareille opération. J'ai dit aussi que ceux de ces navires qui n'étaient pas hissés à mains d'hommes le furent au moyen de cabestans ou d'autres engins, aussi à l'aide d'innombrables attelages de buffles. Ne perdons surtout jamais de vue que ces navires, ainsi fabuleusement transportés dans cette randonnée héroï-comique de terre ferme par-dessus une montagne haute de plus de deux cent cinquante pieds, n'avaient rien de commun, comme dimensions, avec ceux de nos jours. Même ceux, s'il y en avait, qui étaient à deux ou trois rangs de rames superposés devaient avoir au plus cinquante à soixante-dix pieds de long. Après la montée, qui dut être fort rude et pénible, le plateau médian fut vite franchi à la force des poignets tirant les énormes barques sur le chemin de bois. La descente vers la Corne-d'Or fut ensuite infiniment prompte. Toute l'opération fut terminée en une nuit.

Presque tous les chroniqueurs insistent sur l'enthousiasme bruyant des équipages turks, stupéfiés par ce succès si facile, faisant résonner les échos du Bosphore de leurs hurlements d'allégresse, de

leurs chants sauvages, des sons de leurs musiques guerrières, à mesure que chaque navire, débouchant dans la Corne-d'Or, venait mouiller sur la rive, sous la protection des canons de Zagan Pacha. Tous ces écrivains répètent à l'unisson que jamais encore on n'avait assisté à pareil haut fait. Tous recherchent dans leurs souvenirs classiques les opérations de guerre maritime pouvant présenter avec celle-ci quelque analogie.

Tel fut ce labeur héroïque qui devait contribuer grandement à la prise de Constantinople. Les Grecs eux-mêmes rendirent hommage à la brillante et ingénieuse audace des ingénieurs ottomans. Le janissaire polonais Michel rapporte que, cette nuit-là, les canons turks ne cessèrent pas un instant de tonner. Ceci nous explique pourquoi les assiégés, surtout les équipages de la flotte chrétienne dans la Corne-d'Or, ne mirent aucun obstacle à cette arrivée des bateaux turks dans le port même de la ville assiégée. L'incessant bombardement des batteries de Zagan Pacha placées sur la colline au-dessus de Galata, suffit à empêcher toute tentative hostile.

Rien ne peut donner une idée de l'effroi des assiégés lorsqu'ils virent soudain cette flotte ennemie avec ses milliers de matelots occuper la Corne-d'Or. Une tentative suprême, imaginée quelques jours après par les équipages des galères vénitiennes pour incendier de nuit ces vaisseaux si

fâcheux, échoua piteusement. Les défenseurs de Constantinople, si peu nombreux, épuisés déjà par des fatigues presque surhumaines, se virent soudain contraints à défendre contre ces nouveaux adversaires toute la ligne du rempart qui bordait la Corne-d'Or. Ce fut un terrible surcroît de peine durant les cinq semaines que devait durer encore le siège.

(*Revue hebdomadaire*, 17 mai 1913.)

XXI

L'ENTRÉE VICTORIEUSE DU SULTAN MAHOMET A SAINTE-SOPHIE (29 MAI 1453).

Constantinople, la Cité gardée de Dieu, la métropole chrétienne d'Orient depuis dix siècles, la plus splendide cité de l'univers depuis la chute de Rome, avait succombé au terrible siège des soldats de Mahomet II dans la matinée d'une journée de printemps, le mardi 29 mai 1453. Depuis le 5 avril, depuis cinquante-quatre mortelles journées, l'armée turque, forte de plusieurs centaines de mille combattants, assiégeait de toutes parts l'immense enceinte défendue avec un merveilleux courage par quelques milliers de combattants grecs et italiens, surtout génois et vénitiens. Depuis cinquante-quatre journées, les monstrueux canons, les bombardes colossales du Sultan, ces fameux « preneurs de villes » dont l'emploi dans ce siège illustre entre tous devait transformer complètement l'art de la guerre, toute cette épouvantable artillerie qui lançait plusieurs fois par jour des boulets de pierre d'une énorme

circonférence, battait avec des détonations effroyables ce rempart célèbre, cette double enceinte longue de plusieurs kilomètres, défendue par des centaines de tours, qui, depuis mille ans, avait résisté à tant d'attaques de tant de nations diverses. Chaque jour, de terribles assauts, des batailles navales, le transport de la flotte turque du Bosphore dans la Corne-d'Or par-dessus la montagne de Péra, mille autres incidents formidables avaient marqué les étapes de ce siège sans précédent dans l'histoire. Enfin, la mesure étant comble, les remparts étant presque démolis par l'armée turque, les brèches sans cesse reformées ne pouvant plus être réparées par les combattants chrétiens épuisés, le Sultan, dans la nuit du 28 au 29 mai, vers 3 heures du matin, avait lancé en trois colonnes successives, plus de cent mille hommes à l'assaut. Après de longues heures de la plus héroïque, de la plus prodigieuse résistance, le nombre l'avait enfin emporté sur la vaillance. Les magnifiques janissaires de Mahomet s'étaient précipités par la brèche de la porte Saint-Romain, encombrée des corps des derniers défenseurs et, foulant aux pieds les cadavres de l'empereur Constantin Dragasès et de tous les principaux chefs de la défense, tous tués en combattant vaillamment, avaient pénétré enfin dans la ville fameuse, poussant de telles clameurs de triomphe qu'elles s'entendaient jusque sur la côte d'Asie,

tandis que dans la cité retentissait partout le terrible cri : « La Ville est prise ! » mêlé aux hurlements d'effroi d'une immense population sans défense.

***

Puis toutes les dernières résistances avaient presque subitement cessé, presque tous les défenseurs valides ayant succombé ! Alors l'armée victorieuse, avide de venger de longues souffrances, s'était ruée avec une passion féroce au plus affreux massacre. Janissaires, marins de la flotte, innombrables irréguliers avaient, plusieurs heures durant, égorgé par les rues de la cité tout ce qui leur tombait sous la main, sans distinction d'âge, de sexe ou de rang. Puis, vers la douzième heure, fatigués de tuer, les vainqueurs avaient commencé à piller, surtout à s'emparer des plus riches ou des plus beaux parmi les survivants de la population vaincue, pour les vendre, aussi pour leur arracher d'énormes rançons. Plus de soixante mille personnes, au dire des chroniques contemporaines, de tout âge, de tout rang, furent ainsi cruellement liées et entassées en attendant le partage. Vendues et revendues, elles allèrent terminer leurs jours misérables à toutes les extrémités du monde musulman, sur tous les rivages habités par les farouches fils de l'Islam.

Partout, durant ces heures affreuses, les malheureux vaincus, fuyant la mort ou la captivité, poussés par un instinct religieux, s'étaient groupés dans les temples, croyant que la Divinité voudrait les y protéger. Plusieurs milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, des prêtres, des membres de la plus haute noblesse byzantine, s'étaient en particulier réfugiés sous les voûtes immenses de Sainte-Sophie. C'est de ce temple auguste, métropole de l'Église orthodoxe, que je voudrais dire quelques mots aujourd'hui. Quand le magnifique édifice fut rempli par cette foule lamentable priant et sanglotant désespérément, on ferma les fameuses portes de bronze et ces infortunés attendirent, haletants d'angoisse, l'arrivée des vainqueurs, durant que les prêtres innombrables, dans leurs vêtements d'apparat, disaient leur dernière messe. Hélas, ce ne fut pas long! Une bande de Turks, couverts du sang de leurs victimes, ébranla bientôt les portes qui furent violemment enfoncées. Alors se passa une des scènes les plus sauvages de l'histoire que la plupart des historiens contemporains du siège ont racontée en détail. Il n'y eut plus guère de massacres. Les massacreurs étaient assouvis. Ils songeaient maintenant uniquement au gain et à la luxure. En quelques minutes, ces démons se jetèrent sur cette foule désarmée, hurlante d'effroi. Tout ce qui était jeune, sain ou beau, fut incontinent dépouillé, lié. Les autres furent également

dépouillés, chassés ou tués. On attachait les malheureux en longues files, le vieillard à côté de la jeune fille, la religieuse cloîtrée à côté de l'adolescent, la patricienne à côté de l'homme de la rue. Tout était bon pour les lier : leurs ceintures, leurs écharpes, les cordes des tentes, les liens des chevaux et des chameaux. La plupart de ces captifs, dépouillés de leurs vêtements précieux, étaient entièrement nus. Beaucoup portaient les traces sanglantes des violences de leurs bourreaux. Les lamentations infinies de tous ces infortunés, leurs cris d'angoisse montaient jusqu'au ciel. Puis, tandis qu'on les disposait avec une hâte brutale en longues théories, liés les uns aux autres, pour les transporter sur les navires ou dans les marchés où la foule des vainqueurs se les disputait déjà au poids de l'or, une nouvelle scène de dévastation commença.



Les guerriers turks se mirent à piller l'église fameuse où, depuis tant de siècles, s'accumulaient les trésors amoncelés par la piété des générations. Ce fut encore une scène sans nom. Toutes ces merveilles furent brisées, anéanties, pillées en quelques minutes : superbes vases sacrés d'or et d'argent, incomparables vêtements sacerdotaux d'une richesse inouïe, reliquaires, icônes, luminaires par centaines,

peut-être par milliers, faits d'or et d'argent, constellés de perles et de pierreries. Les vainqueurs s'affublaient des robes des prêtres; on promenait par dérision les croix et les calices, les crucifix surmontés par ironie d'un turban. Surtout, abomination effroyable pour ces populations dévotes entre toutes, ces brutes sauvages jetaient au vent les mille reliques arrachées à leurs réceptacles de métaux précieux, ces reliques d'un prix inestimable, héritage de dix siècles de piété, ces corps des plus illustres martyrs, des plus glorieux champions de l'Église orthodoxe. Les plus célèbres icônes de la Panagia Toute Sainte, ces icônes tant vénérées, protectrices augustes de la cité, qui mille fois l'avaient protégée dans des heures d'angoisse publique, étaient maintenant jetées au vent, souillées et profanées parmi les cadavres et les chiens errants.

J'ai omis de parler des prêtres qui, au nombre de plusieurs centaines, vêtus de leurs habits des grands jours, groupés au fond du vaste édifice, chantaient la messe au moment de l'entrée dans l'église des bandes assassines. Il y avait là tout le haut clergé de la capitale : ces prêtres vénérables aux longues chevelures bouclées, aux barbes flottantes, vêtus d'étoffes lamées d'or. Le sort de la plupart fut celui des autres victimes de cette grande dévastation. Ils furent saisis, dépouillés, liés et vendus, à moins qu'on ne les tuât parce qu'ils étaient trop vieux.

Cependant une légende fameuse, aujourd'hui d'une saisissante actualité, légende très vivante encore parmi la foule orthodoxe, raconte qu'au moment où les bandes furieuses des égorgeurs turks forcèrent les portes de Sainte-Sophie, la paroi de l'église, derrière l'autel, s'entr'ouvrit soudain. On vit le prêtre qui disait cette messe suprême disparaître avec le saint calice, entouré de la foule sacerdotale qui l'environnait. Puis la muraille se referma non moins soudainement. La légende affirme que, lorsqu'un souverain orthodoxe rentrera enfin, après tant de siècles, dans Sainte-Sophie délivrée, la muraille se rouvrira soudain pour donner passage au même prêtre qui, sur l'autel, achèvera la messe si tragiquement interrompue il y a plus de quatre cent cinquante années !

***

Dans l'après-midi de ce même jour, peut-être seulement le jour suivant, le sultan Mahomet fit dans la ville conquise son entrée victorieuse. Il était tout jeune, âgé d'environ vingt-cinq ans ; il portait de grandes et fortes moustaches rousses. Derrière lui caracolait un immense état-major : tous les principaux vizirs, pachas et beys de son armée, aux costumes éclatants, aux armes étincelantes, encadrés dans un fort détachement de janissaires choisis

parmi les plus beaux et les plus richement armés. Le brillant cortège, parti à cheval de la porte Saint-Romain, aujourd'hui Top Kapou, par les grandes rues, à travers la ville effroyablement dévastée, foulant aux pieds d'innombrables cadavres, alla droit à Sainte-Sophie, la Grande Église. Comme le Sultan descendait de sa monture devant les vastes portes de bronze incrustées d'argent, il se prosterna et, s'humiliant devant Dieu qui lui donnait enfin la victoire tant convoitée, il ramassa une poignée de poussière et la répandit sur sa tête enturbannée. Puis il se releva et pénétra sous les voûtes splendides. Ce fut un des moments solennels de l'histoire!

Comme le jeune souverain s'avançait dans la merveilleuse enceinte, si étrangement souillée par ces effroyables scènes de meurtre et de pillage, admirant en silence ce spectacle inouï, troublé par tant d'auguste magnificence, il aperçut un de ses guerriers qui brisait un fragment de marbre de l'admirable pavement. Il lui demanda rudement pourquoi il agissait de la sorte. « Ceci est un monument des infidèles », répondit le Turk fanatique, « et je suis un vrai croyant! » Mahomet, bien trop intelligent pour ne pas comprendre la beauté de Sainte-Sophie, rendu furieux par cette réponse, tira son cimeterre et en frappa son interlocuteur, en lui disant que s'il avait donné les maisons en pillage et la population en esclavage à son armée, il s'était

réservé pour lui seul les édifices de la cité conquise. Puis le Sultan fit quérir un imâm, « un de ses prêtres immondes », dit le chroniqueur latin, et lui ordonna de monter dans la chaire chrétienne et d'y lire à haute voix le symbole de la foi musulmane. Lui-même, debout sur l'autel de marbre, tourné vers la Mecque, y fit sa première prière. A partir de cette minute, le temple fameux de la Souveraine Sagesse du Verbe incarné, élevé par le glorieux Justinien et son épouse Théodora à la gloire de la religion chrétienne, a été une mosquée. A l'heure où j'écris ces lignes, le 9 décembre 1912, le sort des batailles semble devoir préparer à bref délai, après tant de siècles, l'éclatante revanche chrétienne, à moins que l'abominable égoïsme des grandes puissances ne parvienne encore à faire reculer cette date fatale.

Poursuivant sa marche dans l'immense édifice, le Sultan, traversant la foule de ses soldats qui achevaient d'emmener leur misérable bétail humain, se trouva, dit un vieux récit slavon qui ne s'accorde point avec celui que je viens de rappeler, se trouva, dis-je, en face d'une porte dont les hautes tentures s'ouvrant soudain lui firent voir autour de l'autel une foule de prêtres orthodoxes qui, s'avançant précipitamment à sa rencontre, se jetèrent à genoux, le suppliant à grands cris de ne pas les faire mourir. Il les contempla avec pitié et, leur faisant signe de la main de se lever, leur promit la vie sauve. Puis il

dépêcha des crieurs publics par la ville pour faire cesser tout massacre. Il est probable qu'à l'entrée des hordes assassines, ces prêtres avaient pu, sans être vus, se réfugier dans quelque salle attenant à l'église d'où ils étaient sortis à l'arrivée du Sultan. Peut-être bien est-ce là l'origine de la curieuse légende que j'ai rapportée plus haut ?

(*Le Gaulois*, 11 décembre 1912.)

XXII

LE DERNIER EMPEREUR DE BYZANCE.

Le basileus Constantin Dragasès, dernier empereur de Byzance, dernier souverain de cette longue série de basileis, vieille de bien plus de mille années, était le frère de Jean VIII Paléologue, mort le 3 octobre 1448. Il était à ce moment, au nom de ce même frère, despote de Morée. La députation qui vint l'appeler au trône le trouva dans son palais de Mistra, sa capitale, la Sparte antique. Il y fut couronné le 6 janvier 1449. Il partit aussitôt pour Constantinople, qui, avec quelques petites cités des rives de Marmara et ce despotat de Morée, constituait tout ce qui subsistait, à la moitié du quinzième siècle, du glorieux empire d'Orient. Depuis de longues années, les sultans turks, maîtres de la Thrace comme de la Macédoine, de Salonique comme d'Andrinople, établis dans cette dernière capitale, n'attendaient qu'une occasion favorable pour achever, par la prise de Constantinople, la destruction totale de cette monarchie, ultime boulevard de l'Europe contre l'invasion-

musulmane. En février 1451, le sultan Mourad, le redoutable ennemi des chrétiens, était mort, lui aussi. Son fils, Mahomet II, tout jeune encore, lui avait succédé, n'ayant que ce seul désir : prendre enfin Constantinople. Ses préparatifs avaient duré quatre ans. Le 5 avril de l'an 1453, il avait amené sous les remparts de la capitale byzantine son immense armée. Dans la nuit du 28 au 29 mai, après cinquante-quatre journées d'une canonnade incessante, après plusieurs attaques malheureuses, profitant de l'épuisement des quelques milliers de combattants chrétiens survivants, il avait donné le signal de l'assaut suprême.

Depuis plusieurs jours, le basileus Constantin, qui, durant tout le siège, avait conservé la plus belle, la plus patriotique, la plus martiale et touchante attitude, ne se faisait plus aucune illusion. Les quelques milliers de défenseurs grecs et italiens qui n'avaient pas succombé à tant de batailles, à tant de fatigues, ne parvenaient plus à garder cette immense ligne de remparts, à réparer les brèches énormes pratiquées par les fameux canons du sultan. Des phénomènes célestes effrayants avaient vivement impressionné la population, qui se pressait dans les temples, implorant la Divinité. Quand, aux soirs des 27 et 28 mai, d'immenses feux de joie illuminèrent le camp turk prodigieusement étendu, quand de partout on entendit autour de la ville infortunée les hurlements sauvages

des janissaires et leurs cris de joie, l'empereur et ses lieutenants comprirent que l'assaut final était proche. Partout les cloches à marteaux appelèrent la population aux armes.

***

Sur l'ordre du basileus, une immense procession aux mille éléments divers: orthodoxes et catholiques, évêques, prêtres et moines par centaines, peut-être par milliers, vieillards, femmes et enfants, pieds nus, pleurant et sanglotant, se tordant les bras, déchirant leurs cheveux et leurs vêtements, confessant à haute voix leurs fautes, suppliant Dieu de les épargner, de ne point, à cause de leurs péchés, les laisser tomber au pouvoir de ces démons, parcourut les principales rues de la cité. Cette foule infinie chantait avec angoisse le *Kyrie eleison*. Les prêtres, portant les Saintes Icônes et les très Saintes Reliques, répétaient d'une voix haute les litanies auxquelles répondaient les clameurs désespérées des fidèles. On porta les Saintes Icônes jusque sur le rempart, partout où la brèche était la plus considérable, dans l'espoir intense, dans la foi pour beaucoup absolue que leur intervention écarterait cet affreux péril.

Lorsque les anneaux sans nombre de cette procession solennelle eurent accompli leur circuit, le basileus, lui aussi, comme venait de le faire dans son

camp le sultan, harangua la foule des sénateurs, des nobles, des chefs militaires grecs et italiens assemblés autour de lui. Ce fut, en ces circonstances si effroyablement tragiques, une scène infiniment auguste. Tous ces vaillants, maintenant certains de périr, prêts à donner leur vie pour la plus noble des causes, écoutaient pieusement les paroles enflammées de leur chef suprême qui allait partager leur sort terrible. Nous possédons deux récits du discours de l'empereur, un très long du chroniqueur Phrantzès, le serviteur et l'ami de ce prince infortuné, un second beaucoup plus court, de l'archevêque latin de Mytilène, Léonard. Ces hommes ont certainement assisté tous deux à cette réunion. On peut considérer leur résumé de la harangue impériale comme sincère. Cet empereur qui va mourir parle le plus beau, le plus fier langage. Il s'efforce, une dernière fois, de relever les courages. Il conjure ses guerriers de faire tous noblement le sacrifice de leur vie pour le salut de la Cité et celui de la Chrétienté. Il évoque les grands souvenirs de jadis et rappelle à ses derniers fidèles qu'ils sont les descendants des illustres héros d'Athènes et de Rome. Pour ce qui est de lui, il se déclare prêt à mourir avec eux et pour son peuple !

En terminant, Constantin, se tournant vers les Italiens qui l'entouraient, commandés par le fameux héros du siège, Jean Giustiniani, les harangua eux

aussi : « Vénitiens, leur dit-il, frères illustres que nous chérissons en Dieu, courageux et admirables soldats qui avez si souvent de vos glaives héroïques massacré les impies fils d'Agar et fait couler à flots leur sang, je vous conjure de nous aider cette fois encore à défendre de toutes nos forces cette Cité bien-aimée aujourd'hui si cruellement menacée qui est devenue pour vous une seconde patrie. » Aux Génois, il adressa un appel encore plus fraternel, plus touchant peut-être.



Cette harangue superbe eut un superbe épilogue. Tous ces hommes, dont les cœurs battaient à l'unisson de celui de leur basileus, tous ces illustres et ces obscurs qui allaient dans quelques instants donner leur vie pour le salut des leurs, s'embrassèren en sanglotant, se confessant les uns aux autres, demandant pardon pour les fautes commises.

Alors se passa une des tragiques scènes de l'histoire. Sainte-Sophie vit soudain un peuple infini envahir son enceinte grandiose. Le basileus, toute la cour, tous les grands, tout le clergé grec et latin, tous les chefs militaires, l'immense multitude de la foule urbaine s'agenouillèrent une dernière fois sous ces voûtes grandioses. Tous, Grecs, Génois et Vénitiens, oubliant leurs griefs en présence de la

mort imminente, confondirent leurs prières dans une immense ferveur. Le basileus, une foule de ses compagnons d'armes, une foule de citoyens communièrent dévotement après s'être à nouveau embrassés et pardonné leurs péchés. Cette agonie d'un si vieil et si célèbre empire dans cette église magnifique est d'une si grande beauté que la nation hellénique peut en être éternellement fière. Ces derniers chants pieux de supplication et de confiance, entonnés par tous ces hommes auxquels l'aube prochaine allait apporter la mort, résonneront jusque dans l'éternité dans toute âme grecque. Après s'être ainsi réconfortés dans cette soirée, tous, depuis le basileus jusqu'au plus humble de ses soldats, émus jusqu'aux larmes, retournèrent au poste qui leur était assigné le long de l'enceinte.

Durant les heures suivantes de la nuit, les défenseurs entendirent sur toute la ligne du rempart la rumeur formidable de l'armée turque se préparant à l'assaut. Ici se place un incident dont l'historien Phrantzès, le compagnon de l'héroïque empereur Constantin, nous fait le touchant récit que voici :

Après que le basileus eut saintement communié avec larmes et prières dans la Grande Église — c'est ainsi qu'on désignait Sainte-Sophie — environné de la multitude qui accomplissait les mêmes dévotions, il remonta à cheval — il montait, dit la légende, une superbe jument arabe — et regagna le palais des

Blachernes, sa résidence durant le siège. Il y séjourna quelques moments et profita de ce court répit pour demander pardon, une fois encore, à tous ceux qu'il avait pu offenser. « Qui n'eût été bouleversé, s'écrie Phrantzès, par une scène aussi émouvante ! Quel cœur de pierre eût pu retenir ses larmes ! » Le fidèle serviteur poursuit en ces termes son récit : « Nous remontâmes à cheval une fois encore — c'était peu après minuit, vers la première heure de la journée suprême du 29 mai — et, quittant le palais, nous longeâmes la ligne du rempart, nous efforçant de relever les courages. Tous, sans exception, étaient à leurs postes sur les murs et les tours. Toutes les portes étaient soigneusement fermées et gardées. Personne ne pouvait ni entrer ni sortir du péribole. Vers le premier chant du coq, nous arrivâmes à la porte Kaligaria. »

***

Les deux tragiques promeneurs montèrent au sommet d'une tour d'où ils entendirent le bruit de voix innombrables. Les gardes leur dirent qu'il en avait été ainsi toute la nuit. C'était l'ennemi qui, dans l'obscurité profonde, transportait au voisinage du fossé tout son gigantesque appareil d'assaut. De même du côté de la mer, tout était en pleine agitation. Les navires ennemis se rapprochaient de la

muraille, du côté de Marmara comme du côté de la Corne-d'Or. Au fond du golfe, on lançait les ponts mobiles pour le passage des colonnes d'attaque.

Quelle douloureuse chevauchée d'une mélancolie infinie ! Quelles durent être les pensées déchirantes de l'intrépide souverain qui allait voir se lever l'aube pour la dernière fois, et de son serviteur aimé, alors qu'ils cheminaient solitaires entre l'immense ville dormant d'un sommeil plein d'angoisse et le camp turk rempli de tumulte, le long de ce rempart à demi détruit, dernier espoir de la Cité, derrière lequel battaient tant de cœurs vaillants ! Quel contraste entre cette belle nuit de mai et cette ultime promenade impériale ! Entre une et deux heures du matin, le basileus et Phrantzès se séparèrent. Ils ne devaient plus se revoir !

L'assaut commença presque aussitôt après. Il dura plusieurs heures. Ce fut le plus effroyable, le plus sanglant combat. Le sultan lança successivement contre les défenseurs épuisés trois armées comptant au moins cinquante mille combattants chacune. L'effort principal, presque unique, fut contre la portion du rempart qui défendait la vallée du Lycus aux environs de la porte Saint-Romain. La plus grande brèche était en ce point. Le jeune sultan, à cheval auprès du fossé, encourageait ses guerriers, leur faisant mille promesses. L'empereur, environné des principaux chefs de la défense, se

tenait également à cheval auprès de la porte. Sans cesse au plus épais de la mêlée, poussant sa monture suivant les besoins du moment, il exhortait ses compagnons à voix haute, les réconfortant par son exemple, les suppliant de mourir plutôt que de se rendre. Lorsque le héros génois, Jean Giustiniani, le principal chef de la défense, eût reçu cette blessure mortelle qui devait entraîner sa retraite et fut une des causes principales de la catastrophe finale, Constantin, aussitôt accouru, le supplia vainement de ne point déserter le rempart. Comprenant l'inutilité de ses efforts, le prince infortuné, s'adressant à Cantacuzène et aux quelques fidèles qui l'entouraient encore, leur cria d'une voix désespérée : « Allons, braves compagnons, allons nous faire tuer par ces barbares. »



Puis ce fut la fin ! La troisième colonne d'attaque fournie par les janissaires, l'élite de l'armée turque, ayant enfin forcé la brèche, il n'y eut plus qu'à mourir. Le basileus, qui avait galopé vers l'extrémité septentrionale de la vallée du Lycus pour s'informer comment les étendards turks flottaient déjà sur quelques tours de l'enceinte, bondit à nouveau vers la porte Saint-Romain, déjà envahie par la multitude des assaillants. Il courut ainsi tout le long

de la muraille, éperonnant furieusement sa monture, à la rencontre des Turks. Voyant que tout était fini, criant à ses fidèles de le suivre, il mit pied à terre et se dépouilla des insignes impériaux, ne conservant d'eux que ses rouges « campagia », brodequins aux aigles à deux têtes dorés.

« Sous le costume d'un simple cavalier, pareil à Sanson, dit Phrantzès, Constantin pousse à l'ennemi avec une magnifique vigueur que tous admirent. Semblable à un lion frémissant, le glaive au poing, il égorge une foule d'ennemis. Le sang ruisselle à ses pieds. A sa droite, son cousin, François de Tolède, plus brave qu'Achille, combat tel qu'un aigle qui combat du rostre et des ongles. A sa gauche, Théophile Paléologue, voyant le basileus lutter avec cette vaillance, éperdu de ce spectable sublime, s'écrie à haute voix qu'il préfère mourir lui aussi, et fond sur les Turks, tuant tout ce qu'il rencontre. De même, Jean le Dalmate se couvre d'une gloire immortelle. Son épée fauchait l'ennemi comme si ç'avait été la moisson. Le sabre de Constantin était brisé. » Ces quatre héros quelques instants encore arrêtèrent l'effort des Turks. Ils en tuèrent plusieurs et se firent jour jusqu'au mur où le flot des assaillants ne cessait de grossir. Hélas! ils furent vite accablés par le nombre. Théophile Paléologue et Jean le Dalmate se distinguèrent entre tous avant de périr. Les compagnons du basileus le perdirent de

vue dans la mêlée. Lui, résolu à mourir depuis qu'il savait la ville prise, tomba obscurément. Nul des siens ne vit sa minute dernière. Tous ceux qui l'entouraient périrent avec lui, tandis que les Turks, innombrables, continuaient à se déverser par la brèche béante, par les portes aussi maintenant forcées. Ainsi expira glorieusement, très près de la porte Saint-Romain, combattant comme un simple soldat, Constantin Dragasès, quatorzième du nom, dernier basileus de Roum ou d'Orient, au matin du 29 mai 1453, cinquante-cinquième jour du siège.

***

Sa mort fut celle d'un héros qui lutte et meurt à la tête de ses fidèles. La douleur patriotique de ce prince séduisant arracherait des larmes au plus indifférent. Ducas et l'archevêque Léonard, historiens du siège, disent tous deux qu'il s'écriait dans ce combat suprême, alors qu'il voyait sa Cité tant aimée aux mains des Turks : « N'y aura-t-il pas un chrétien qui consente à m'ôter la vie ! » Tous vantent sa magnifique bravoure. Critobule affirme que lorsqu'il vit les fils d'Agar, enfin victorieux, se ruer en foule par la brèche, il cria d'une voix retentissante : « La Cité est prise et je vis encore ! » Aussitôt, il se précipita au plus fort du combat et fut tué.

Sur les circonstances de sa fin dernière, les récits

contemporains varient. La légende a remplacé la vérité, qui demeure douteuse. Aucun des historiens du siège n'a assisté à son trépas. Le fidèle Phrantzès était au loin, chargé d'une mission. Il nous le dit expressément. L'archevêque Léonard affirme que le basileus fut abattu par un Turk, se releva, fut frappé à nouveau et cette fois mortellement. D'autres rapportent qu'il fut foulé aux pieds sous la houle des fuyards, et qu'un Turk lui coupa la tête. Philelphe raconte qu'il se précipita, frappant d'estoc et de taille, tuant tous ceux qui se trouvèrent devant lui jusqu'à ce qu'il tombât. Ducas déclare que deux Turks se disputèrent l'honneur de l'avoir tué et d'avoir emporté sa tête, qui fut reconnue par ses fidèles et exposée par ordre du sultan sur une colonne de marbre dans l'Augustéon, puis embaumée et expédiée pour être promenée publiquement dans tout l'empire ottoman. Montaldo ajoute que cette tête errante fut escortée par quarante jeune gens et quarante vierges captives, procession étrange désignée par Mahomet pour annoncer par toute l'Asie le triomphe du Croissant. Un dernier récit raconte que le sultan, après la reconnaissance faite de la tête de l'empereur, l'embrassa, puis l'envoya au patriarche ou plutôt à celui qui le remplaçait. La pieuse relique, enfermée dans un vase d'argent, fut ensevelie sous l'autel de Sainte-Sophie, durant que le corps, transporté à Galata, y était inhumé.

La *Chronique* slavonne dite *du Janissaire polonais* raconte à son tour qu'un Turk, ayant coupé la tête du basileus, alla la jeter aux pieds de Mahomet avec ces paroles : « Bienheureux seigneur, voici la tête du plus redoutable de tes ennemis. » Le sultan, se tournant vers un prisonnier de marque, lui demanda s'il savait à qui appartenait cette tête. « A notre maître le basileus, » répondit le Grec en sanglotant. Mahomet récompensa le Turk en lui donnant un gouvernement en Asie.

La version la plus probable est que, le sultan s'étant, aussitôt après le triomphe, informé du sort de l'empereur, on reconnut, après de longues recherches, le cadavre de celui-ci à ses bottines de pourpre aux aigles d'or, et que Mahomet, ayant fait couper et laver cette tête, la fit présenter aux principaux captifs, qui la reconnurent avec une émotion intense.



Tous les récits plus ou moins légendaires sur les circonstances et le lieu de la sépulture de l'héroïque souverain sont encore vivants aux cœurs de tous les Hellènes. Ces légendes si attachantes nous entraîneraient trop loin. Aujourd'hui encore, dans Stamboul toujours asservie, les guides désignent aux visiteurs étrangers la mystérieuse tombe du glorieux

vaincu. La vérité est que celle-ci demeure inconnue. Aucun chroniqueur contemporain ni postérieur n'en mentionne l'emplacement avec certitude. Certainement, si celui-ci eût été connu, les Grecs en eussent gardé le souvenir.

La mort de Constantin, ce trépas si noble, est à l'éternel honneur de ce prince. Ce fut une fin sublime pour le séculaire empire d'Orient. Puissent les victoires des nations balkaniques venger enfin, malgré l'Europe égoïste, cette grande et magnifique infortune !

(*Le Gaulois*, 9 janvier 1913.)

XXIII

LA PRISE DE TRÉBIZONDE, EN 1461, PAR LES SOLDATS DE MAHOMET II.

Le 18 avril 1916 sera une grande et glorieuse date dans l'histoire de Trébizonde, cette belle ville de la mer Noire, longtemps capitale d'un empire grec florissant. Il y avait hier un peu plus de quatre siècles et demi que l'étendard du croissant flottait sur les magnifiques remparts de cette vieille cité byzantine. J'espère de toute mon âme qu'il est cette fois descendu pour toujours. L'histoire de la chute de Trébizonde en 1461 et de sa prise par les armées de Mahomet II est bien curieuse. L'empire de Trébizonde avait été créé deux siècles et demi auparavant, au moment de la prise de Constantinople par les croisés latins de 1204. Fondé à cette époque par un membre de la fameuse famille des Comnènes, il s'était maintenu difficilement depuis lors sous une longue suite de princes désignés chacun par le titre spécial de « Grand Comnène », luttant sans cesse

contre tant de sauvages voisins, Turks, Tatares et Turkomans.

L'heure fatale commença à sonner pour l'illustre capitale deux ans après la prise de Constantinople et l'anéantissement des Paléologues de cette ville. Alors que les Grecs dispersés commencèrent à chercher un refuge dans Trébizonde et à regarder le Grand Comnène alors régnant, Jean IV, surnommé le beau : « Kalo-Joannès », comme leur seul et légitime souverain, Mahomet II, inquiet de cette sorte de renaissance de la résistance hellénique, chargea son lieutenant Chétir, pacha d'Amasia, de commencer contre elle une guerre de destruction.

L'armée turque parut presque instantanément sous les murs de Trébizonde. Kalo-Joannès, incapable de se défendre contre un aussi puissant ennemi, se racheta moyennant un tribut annuel de trois mille besants d'or, mais, aussitôt après la retraite de l'armée turque, il négocia secrètement une alliance contre Mahomet avec son voisin Hassan-Bey, le terrible et puissant chef des Turkomans de la Horde Blanche. Effrayé des progrès de la puissance des Turks, Hassan-Bey accepta l'alliance à condition que Jean lui donnât en mariage sa fille Catherine, la despoina Kattoun, célèbre dans tout l'Orient, de Constantinople jusqu'en Perse, pour sa merveilleuse beauté sans rivale. Kalo-Joannès accepta cette union pourvu que la perle de l'Orient demeurât chrétienne.

Mais la mort le frappa en ce moment même. Ce fut son successeur qui remit la belle despoina Kattoun à son futur époux. Celui-ci envoya une grande ambassade la recevoir aux frontières de Trébizonde. Elle arriva escortée d'un immense cortège de courtisans, de moines et de prêtres.

Kalo-Joannès avait laissé, pour son successeur, un fils de quatre ans, Alexis V, mais David, oncle de l'impérial enfant, usurpa le pouvoir et s'empara du trône. C'était, paraît-il, un homme cruel et dissimulé. Il ne s'efforça pas moins de résister au grave danger qui le menaçait. Il chercha à contracter alliance avec Venise et Gênes et invoqua le secours du Pape Pie II, qui réunit à cet effet un concile à Mantoue. Il écrivit au duc Philippe de Bourgogne, lui montrant en perspective la couronne de Jérusalem. Mais son principal allié, Hassan-Bey, sur lequel la jeune despoina Kattoun exerçait cependant la plus grande influence, lui fit, au dernier moment, défaut, menacé qu'il était par son puissant voisin le sultan Djihan Schah, chef des Turkomans de la Horde Noire.

David, tremblant, chercha à négocier, mais Mahomet voulait en finir avec la dernière souveraineté grecque indépendante. C'était en l'an 1261. Le sultan fit dire au Grand Comnène qu'il irait lui-même lui porter sa réponse. L'arrêt de mort de Trébizonde venait d'être prononcé. La flotte et l'armée turques

investirent aussitôt la malheureuse cité. Toute résistance parut impossible. David se rendit à merci et Mahomet II prit une de ses filles en mariage dans son harem.

Il fut permis au malheureux empereur d'emporter ses trésors. Lui et tous les siens, avec les principaux membres de la noblesse, furent embarqués pour Constantinople.

Trébizonde était alors une grande et populeuse cité chrétienne avec de hautes murailles en partie encore existantes et des forts très puissants, une citadelle munie d'artillerie, une nombreuse noblesse d'archontes grecs possédant des châteaux imprenables. Tout cela tomba presque sans coup férir aux mains des soldats de Mahomet. L'Europe, à peine remise de la chute de Constantinople, fut frappée de stupeur par cette nouvelle catastrophe.

Toute la population chrétienne dut quitter la ville. Mahomet choisit pour son harem les plus beaux enfants des deux sexes. On inscrivit huit cents des principaux enfants mâles sur les listes des janissaires. Le reste de la population fut partagé en trois catégories : la première, composée des plus riches habitants, fut envoyée repeupler Constantinople ; la seconde fut donnée en esclavage aux troupes de l'armée victorieuse ; la troisième, composée de la lie du peuple, put seule rester en dehors de la ville, dans les faubourgs ruinés.

Mahomet, voulant organiser lui-même sa nouvelle conquête, passa tout l'hiver à Trébizonde, durant que l'empereur David était finalement déporté à Andrinople. Je possède de ce prince un grand sceau ou bulle de plomb, sur lequel il figure en somptueux costume impérial. Sa fille, finalement rejetée par le sultan et forcée de se faire musulmane, fut envoyée au harem du pacha turk de Macédoine. Quelques années plus tard, David fut lui-même, par ordre du sultan, étranglé avec ses sept fils, à la suite, dit-on, de la saisie par les Turks d'une lettre suspecte de la belle despoina Kattoun, demandant qu'on envoyât à la cour de son époux un des princes de la dynastie impériale déchue.

Mahomet poursuivit de sa haine même les cadavres de ces malheureux. Il ordonna de les laisser gisants sans sépulture pour qu'ils devinssent la proie des chiens et des vautours. Mais l'impératrice Hélène Cantacuzène, veuve de David, femme d'un noble caractère, qui avait été épargnée on ne sait pourquoi, réussit à les ensevelir de nuit de ses propres mains. Le sultan Mahomet lui permit, après sa courageuse action, d'aller habiter une misérable demeure où elle mourut bientôt dans une pieuse solitude.

Deux seuls membres de l'illustre famille des Comnènes, une jeune femme et un petit garçon, furent épargnés à cause de leur grande beauté. Tous les

autres survivants de cette race infortunée, fils et filles d'archontes, disparurent perdus dans la foule des esclaves, des janissaires ou dans les harems turks.

Espérons que l'antique métropole chrétienne de Trébizonde, la cité du glorieux martyr saint Eugène, est cette fois affranchie à toujours de l'esclavage des Turks.

(*Journal des Débats,* 21 avril 1916.)

XXIV

LES GRANDS MAITRES DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM ET LES MONNAIES FRAPPÉES PAR EUX A RHODES.

Lorsque les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, sous la conduite du grand maître Foulques de Villaret, se furent emparés en l'an 1309 de l'île de Rhodes, qui appartenait en ce temps aux émirs turkomans de Carie, sur le littoral voisin d'Asie Mineure, il y avait longtemps, on le sait, que leur Ordre glorieux existait. Longtemps leur siège presque unique avait été en Syrie au saint royaume d'outre-mer, et tant qu'il y eut sur cette terre de la croisade, trempée par tant de sang latin, une possibilité de résistance contre le flot montant de la reconquête sarrasine, les chevaliers s'y maintinrent avec la plus énergique opiniâtreté dans leurs forteresses gigantesques dont les ruines colossales nous frappent encore d'étonnement, comme dans toutes les cités palestiniennes des rivages de la Méditerranée ou des vallées de l'Oronte et du Jourdain. A

Saint-Jean-d'Acre, en l'an 1291, ils combattirent, on le sait, en héros et prirent une part magnifique à cette lutte suprême contre la formidable armée du sultan d'Égypte que j'ai racontée dans la *Revue des Deux Mondes* de 1913. Puis les débris de leur Ordre, tous ceux qui n'avaient pas été massacrés ou décapités par le vainqueur, gagnèrent Chypre où les rois Lusignan leur offrirent un précaire asile. Enfin, vingt ans plus tard, les chevaliers de Saint-Jean, à la recherche d'un nouvel établissement pour poursuivre leur grande mission de protection militaire chrétienne dans le Levant, firent, sous le magistère du fameux Foulques de Villaret, la conquête de l'île de Rhodes, l'antique terre du brillant Hélios, et des îlots environnants où l'Ordre fameux devait se maintenir encore plus de deux siècles contre toutes les forces des fils de Mahomet, « ennemis de vraie Foi ». Les chevaliers de Saint-Jean-de-l'Hôpital furent dès lors connus surtout sous le nom de chevaliers de Rhodes.

Jusqu'à cette date de l'an 1310, les grands maîtres, bien qu'investis de si hautes et importantes fonctions, n'avaient jamais, à proprement parler, exercé la puissance souveraine sur aucun territoire de quelque étendue qui leur appartînt en particulier ; aussi n'avaient-ils jamais encore frappé monnaie. Mais, très peu après la conquête de Rhodes, l'Ordre de Saint-Jean, héritier de la plus grande partie des

biens immenses dont celui des Templiers avait été dépouillé, acquit de ce fait une extension considérable. Son importance politique se développa d'une manière extraordinaire et l'on conçoit facilement que, parmi tant de privilèges nouveaux, Foulques de Villaret ne négligea point celui qui lui permettait de faire frapper monnaie en son nom. Il fallait de toute nécessité, pour le territoire de Rhodes et des petites îles voisines, créer une monnaie nouvelle pour cette population de nouveaux sujets, considérablement augmentée par l'arrivée d'une foule d'étrangers accourus de toutes parts dans la jeune capitale de l'Ordre à la suite de la conquête.

Presque tous les successeurs de Foulques de Villaret, depuis ces premières années du XIV[e] siècle jusqu'à l'extrême fin du XVIII[e], ont fait à son imitation frapper monnaie à leur nom et à leur effigie, souvent à leurs armes, non seulement à Rhodes, mais aussi à Malte, après la translation de l'Ordre dans cette seconde île au XVI[e] siècle. Tous ont monnayé, à deux ou trois exceptions près, jusqu'à l'époque où l'Ordre déchu, terriblement dégénéré, s'effondra lamentablement au passage des soldats de Bonaparte allant en Égypte.

Ces monnaies si curieuses des grands maîtres, — je parlerai uniquement ici de celles qui furent frappées à Rhodes, — pour bien des raisons qu'on s'explique aisément, sont demeurées parmi les véri-

tables raretés numismatiques. Grâce à l'isolement de cette île, située en face de contrées presque barbares, ouvertement hostiles depuis la conquête musulmane de ces antiques terres byzantines, elles n'eurent jamais qu'une circulation fort restreinte. C'est à peine si elles sortirent de l'île et des quelques autres territoires occupés par l'Ordre. Aussi, pour les retrouver un peu plus nombreuses, fallait-il, il y a quelques années encore, aller les chercher à Rhodes même, et non pas seulement dans la capitale de l'île, mais bien, ainsi que je l'ai fait lors de mon premier voyage en Orient en 1875, dans l'intérieur du pays ; il fallait parcourir un jour de grande fête ces riants et populeux villages où se presse, vêtue de ses plus riches costumes nationaux, une population ordinairement dispersée dans les campagnes environnantes. Ces jours-là, les jolies femmes de Rhodes, aux traits si purs, à l'exquise coiffure, portaient, entrelacées dans leur opulente chevelure, de longues guirlandes d'antiques monnaies d'or et d'argent. Parmi ces ornements charmants communs à toutes les coquettes beautés d'Orient, on retrouvait parfois une rare monnaie à l'effigie de quelque grand maître pêle-mêle avec les sequins de Venise et les dinars des khalifes ; mais, hélas ! les paysannes de Rhodes n'en étaient plus à ignorer la valeur de toutes ces vieilleries, et c'est à prix d'or qu'elles consentaient à se défaire

de ces antiques et précieux atours. Je ne suis plus retourné à Rhodes depuis cette époque déjà lointaine, mais je ne pense point que les officiers du corps expéditionnaire italien, s'il en est parmi eux qui s'adonnent à la numismatique, aient récolté encore beaucoup de ces fameuses monnaies dites « des Chevaliers ».

Rien de plus caractéristique que les types austères qui sont gravés sur ces vieilles pièces d'argent des hospitaliers. Sur ces monnaies de cette même île de Rhodes, où figuraient il y a deux mille ans la superbe tête radiée du Soleil et la rose, la plus belle des fleurs, arme parlante de la cité grecque, parurent constamment, depuis Foulques de Villaret, les effigies très vénérables des grands maîtres, pieusement agenouillés, priant devant la croix à double traverse ou croix patriarcale qui était celle de l'Ordre. Les chefs suprêmes de cette milice guerrière, ces moines-soldats, de naissance souvent illustre, qui gouvernaient en ces siècles disparus la plus nombreuse, la plus brillante chevalerie de la chrétienté, dont les plus lointaines commanderies s'élevaient sur les rivages les plus reculés, ces capitaines audacieux dont le seul nom remplissait d'effroi les cœurs des princes musulmans, se sont fait représenter sur leurs monnaies dans cette humble attitude, la tête nue, en simple froc monacal, avec la croix sur la poitrine et le capuchon

rejeté sur les épaules. Le même type se répète uniformément sur les monnaies de chacun d'eux. L'unique différence consiste dans la légende indiquant les nom et prénom de chaque nouveau titulaire et dans la présence d'un tout petit écusson jeté dans le champ de la pièce et qui porte ses armes. Ainsi les monnaies de l'Ordre comme les vieilles murailles de la ville de Rhodes, et toutes ces antiques demeures des chevaliers où sont sculptés tant et de si nobles écussons, deviennent comme une galerie héraldique élevée à la gloire des grands maîtres et de leurs illustres blasons. En contemplant sur ces médailles ces effigies agenouillées, ces visages sévères, à la barbe flottante, à l'expression ascétique, on se sent pris de la vénération des grandes actions d'autrefois ; on devine que le graveur inexpérimenté s'est appliqué, avec un naïf et pieux respect, à rendre la physionomie vraie de tant de héros ; on croit voir revivre ces preux guerriers, à la fois moines et soldats, qui portaient fièrement la cotte de mailles sous la robe du moine ; on se rappelle leurs grands coups d'épée ; on revoit en imagination toute cette brillante épopée chrétienne, les galères de l'Ordre, étincelantes des feux des cuirasses, cinglant vers ces rivages d'Asie que parcourent aujourd'hui les sous-marins de l'empereur Guillaume, et, flottant au plus haut des mâts, cette grande bannière chargée de la Croix de

l'Ordre, terreur des armées infidèles ; on aime à se figurer cette île de Rhodes aux fortifications puissantes, citadelle vivante dressée par la chrétienté comme un défi en face du monde musulman; on se prend d'admiration pour tous ces capitaines dont pas un ne passa de vie à trépas sans avoir fait quelque chose au profit de la France et de la Foi. En maniant toutes ces précieuses monnaies où sont inscrits tant de noms célèbres, presque tous français, on revoit chaque grand maître récitant son oraison avant de marcher au combat ; on revoit cet Elion de Villeneuve qui couvrit son île bien-aimée de châteaux et de forteresses et dont la flotte, unie à celles du Pape, de Venise et du roi de Chypre, enleva Smyrne aux infidèles ; ce Déodat de Gozon, si célèbre pour avoir vaincu en combat singulier quelque monstre terrible autant qu'étrange, un simple crocodile peut-être, devenu la terreur de Rhodes, et dont la mort lui valut le titre d'*extinctor draconis ;* cet Hérédia surtout, un des hommes les plus distingués de son siècle, ce négociateur attitré des papes et des rois, qui refusa noblement de se faire racheter avec les deniers de l'Ordre, quand il fut tombé aux mains des Turks dans la campagne de Corinthe, affirmant qu'il valait mieux, pour le bien de la chrétienté, consacrer cette somme à l'affranchissement de quelques jeunes chevaliers qu'à celui d'un vieillard comme lui ; cet ami du pape Gré-

goire IX, que le vieux pontife prisait si fort, qui le ramena triomphalement sur ses vaisseaux lors de son retour d'Avignon à Rome et dont l'évêque de Sinigaglia, son compagnon de traversée, nous fait le tableau que voici : « Haut de taille, la barbe longue et bifurquée, assis au milieu de la tempête au gouvernail de sa galère, entouré de ses chevaliers, reconduisant d'une main sûre le Saint-Père dans la capitale du monde. » Il faudrait les citer tous à mesure que leurs diverses monnaies font revivre leurs grands noms : et ce Philibert de Naillac, un des glorieux vaincus du sanglant désastre de Nicopolis, qui vingt-cinq années durant, à la tête de ses galères rapides, parcourut en triomphateur toutes les mers du Levant ; et ce Jean de Lastic, qui, par deux fois, força l'immense armée du sultan à lever le siège de Rhodes ; et ce Pierre d'Aubusson qui, trois mois durant, du haut de ses bastions, soutint avec ses chevaliers une lutte heureuse contre une armée cinquante fois plus nombreuse ; et ce Fabrice del Carretto, qui mourut de douleur en voyant échouer par l'inertie des princes chrétiens d'Occident ses plans audacieux de diversion contre les forces sans cesse croissantes du sultan de Constantinople ; ce Philippe Villiers de l'Isle-Adam enfin, le plus brave parmi tant de braves, qui s'immortalisa par cette dernière défense de Rhodes en 1521, défense si héroïque qu'elle attira sur les chevaliers

l'admiration émue de leur sauvage vainqueur et contribua autant à la gloire de l'Ordre que le plus éclatant triomphe. On a retrouvé depuis peu les monnaies de presque tous ces grands maîtres ; parfois leur effigie y fait place à celle de saint Jean le Précurseur, le patron de l'Ordre, ou bien encore à celles de l'Agneau pascal ou d'un ange assis au tombeau du Christ. Leurs monnaies d'or, dont je possède quelques-unes, sont pour la plupart imitées des sequins de Venise ; seulement, au lieu du doge agenouillé devant saint Marc, on y voit le grand maître aux pieds de saint Jean. De toutes petites pièces de billon fort rares portent la pomme de pin du grand maître Roger de Pins, encore un Français de la vieille France, comme la plupart de ces glorieux porte-glaives d'antan.

(*Journal des Débats*, 16 août 1916.)

RÉCITS D'ÉPOQUES DIVERSES

XXV

UN TRAIN DE PLAISIR A SARDES ET A PHILADELPHIE DE LYDIE.

Bien des lecteurs du *Temps* ignorent peut-être encore qu'un chemin de fer partant de Smyrne dans la direction de l'est et remontant le cours du fleuve Hermus, le Sarabat des Turcs, parcourt toute la Lydie, passe à Magnésie du Sipyle, à Sardes, où régna Crésus, et se prolonge depuis l'année dernière à plus de 100 kilomètres dans l'intérieur jusqu'à Allahsher, l'ancienne Philadelphie, une des sept églises de l'Apocalypse. Traverser en wagon l'Ionie chantée par les poètes, la Lydie où coule le Pactole légendaire, la Lydie, patrie du roi Candaule, quelle profanation! s'écriera plus d'un, quelle brutale invasion de l'ingénieur du XIXe siècle dans les plus vieux pays de l'histoire et de la fable! Qu'on crie au scandale devant le prosaïque sans-façon de l'industrie

moderne, c'est fort naturel ; mais, pour ce cas particulier, nous réclamons quelque indulgence.

Le nouveau chemin de fer de Lydie procure en peu d'heures aux touristes trop pressés ou trop peu fortunés pour entreprendre un voyage complet d'Asie Mineure une telle somme de jouissances qu'il leur serait impossible d'atteindre autrement, que l'occasion serait vraiment mal choisie pour refaire une millième fois, au nom du pittoresque et de la couleur locale, le procès à la vapeur et aux systèmes perfectionnés de locomotion. N'allez pas croire cependant que même avec les trains réglementaires de la ligne Smyrne-Kassabah-Allahsher, pour lui donner sa désignation officielle, le voyageur puisse visiter *commodément* les ruines de Sardes et de Philadelphie. En Orient, les chemins de fer eux-mêmes ne se conduisent point comme dans notre Occident pressé et fiévreux. La lenteur asiatique s'accommoderait mal de ces trajets rapides, de ces séjours à la minute brusquement écourtés par l'inexorable horaire. Le Musulman ou le Levantin qui quitte au matin le bazar de Smyrne ou le quartier franc pour gagner Kassabah ou Allahsher, qu'il peut atteindre en un petit nombre d'heures de chemin de fer, serait bouleversé à l'idée d'expédier ses affaires assez rapidement pour pouvoir regagner ses foyers le même soir. A ce compte, que deviendraient le kief et les longues heures méditatives à

la porte des cafés entre la tasse bouillante et la cigarette parfumée?

Ceci vous explique pourquoi on ne peut aller et revenir de bien loin le même jour sur le chemin de fer de Lydie. Magnésie, à une distance de 40 kilomètres, et les points intermédiaires peuvent seuls être visités de Smyrne en une journée. Pour aller plus loin, à Sardes, à Kassabah, à Philadelphie, il faut prendre au matin un train qui vous y conduit doucement, avec force arrêts; il y passe la nuit en vrai train turk, et le lendemain vous ramène tout aussi doucement aux hôtels de Smyrne. Or, pour le touriste n'ayant qu'une dose de résignation ordinaire, passer une nuit en ces parages orientaux est loin d'être une partie de plaisir. Si Allahsher possède des khans à installation primitive de nature à effrayer la majorité des voyageurs, Sardes même, ou plutôt l'emplacement qui fut Sardes, ne peut leur offrir que les tentes noires des nomades Yuruks et la gare provisoire, maisonnette en planches où ne couche même pas l'unique gardien qui, chaque soir, s'en retourne à Allahsher.

Heureusement qu'il est avec la Compagnie des accommodements merveilleux. Elle a sur cette ligne nouvelle inauguré l'an dernier le système depuis plusieurs années mis en usage par sa voisine plus ancienne, la Compagnie anglaise du chemin de fer de Smyrne à Aidîn, pour permettre aux voya-

geurs de visiter rapidement les restes de la ville d'Éphèse. Lorsque les bateaux à vapeur venant de Syrie ou d'Athènes ont débarqué dans les hôtelleries de Smyrne un nombre de touristes suffisant, cette Compagnie organise en leur faveur un train spécial et rapide qui, brûlant les stations intermédiaires, les transporte assez vite à la station d'Ayasolouk, d'où l'on visite les ruines célèbres, pour qu'ils puissent rentrer à Smyrne le même soir. Aujourd'hui on peut se rendre de la même manière à Sardes et plus loin encore. Il en coûte une ou deux livres pour parcourir à toute vapeur un des plus vieux royaumes de l'Asie et pour faire un pèlerinage aux restes vénérables d'une des plus vieilles capitales du monde. C'est là sans doute une visite bien superficielle et bien rapide, mais, sur mille voyageurs qui vont de la sorte rafraîchir leurs souvenirs d'antiquité classique, combien y en aurait-il qui verraient Sardes, qui verraient Éphèse, sans ce précieux mode de locomotion ? Malheureusement ces occasions sont rares, et bien des touristes pressés passent à Smyrne, où l'on s'arrête peu d'ordinaire, sans pouvoir profiter du train spécial.

Un soir du mois de mai 1875, le bruit courut à l'hôtel de France, à Smyrne, que le consul général d'Angleterre offrait à ses nationaux de passage, parmi lesquels figuraient quelques hauts dignitaires de l'Église anglicane, un *lunch* à Philadelphie, à la

suite duquel les invités du fonctionnaire britannique iraient visiter la ville du roi Crésus. Au nombre de ces austères personnages, se trouvaient l'évêque de Gibraltar venu à Smyrne pour quelque confirmation de catéchumènes de la colonie anglaise, et son confrère le chapelain anglais de Bagdad ou de Mossoul. Quant à l'évêque de Jérusalem, qui était également à Smyrne, son grand âge et la fatigue d'une récente traversée ne lui avaient pas permis de se joindre à ses collègues. Ce fut après de vives sollicitations que l'organisateur de cette fugue épiscopale voulut bien nous autoriser à faire accrocher au train spécial un wagon à notre usage. Nous fûmes redevables à son obligeance d'une des plus merveilleuses journées d'un rapide voyage en Orient. Nous étions du reste les premiers touristes qui allions en chemin de fer sur cette ligne tout récemment prolongée faire cette excursion de Sardes, réservée autrefois à de rares explorateurs décidés à courir tous les ennuis et tous les risques d'un voyage à cheval dans l'intérieur de l'Asie Mineure. Un temps merveilleux, que seuls peuvent se figurer ceux qui ont visité au mois de mai la campagne de Smyrne, favorisait nos projets.

A sept heures du matin, le 4 mai, nous étions prêts à monter en wagon. Tout le clergé protestant de Smyrne et de ses faubourgs était de la fête, jusqu'aux diaconesses prussiennes de l'hôpital évangé-ique. Le consul de Sa Majesté Britannique, coiffé

d'une haute et bizarre casquette brodée, en grand costume officiel galonné sur toutes les coutures, organisait rapidement le départ avec l'aide des employés supérieurs de la gare, tous Anglais. De superbes *kawas* à la ceinture transformée en arsenal maintenaient au dehors la foule des Smyrniotes ébahis. La gare du chemin de fer d'Allahsher est, comme sa sœur aînée du chemin de fer d'Aidîn, coquette, spacieuse et bien disposée. Tout y est distribué sur le modèle des gares anglaises. Les voyageurs pénètrent directement sur le quai d'embarquement. La police de la voie est faite dans toutes les stations de la ligne par des hommes magnifiques, dans les plus riches costumes monténégrins et albanais.

Nous prenons place dans notre wagon modestement attaché à la queue du convoi, et jusqu'au retour nous devons faire à peu près bande à part. Le train s'ébranle à grande vitesse ; il doit nous faire franchir en trois heures, et en y comprenant les haltes indispensables, les 120 ou 130 kilomètres qui nous séparent de Philadelphie. A peine sortis de la gare, nous franchissons, sur un large pont de fer, le divin Mélès, le célèbre et microscopique fleuve de Smyrne. Nous passons rapidement au milieu des jardins et des vergers merveilleux tant de fois décrits, qui forment à Smyrne, du côté de la terre, une si verdoyante ceinture. Décrivant une large

courbe pour l'extrême fond de la baie, nous traversons de charmants villages perdus dans les bosquets, riante banlieue de la grande métropole d'Asie Mineure, où s'élèvent par centaines les villas des négociants smyrniotes et les cottages des résidants anglais. Dans les cafés et les jardins suspendus de la plage, la population de Smyrne accourt en foule le dimanche et les jours de fête, à pied, en bateau, en chemin de fer, voire même en omnibus !

Une courbe nouvelle, au pied d'un de ces hauts massifs de montagnes qui forment de toutes parts un fond si beau aux paysages du golfe de Smyrne, nous amène aux rives de l'Hermus. Nous devons suivre son cours presque jusqu'à l'extrémité de notre trajet. La plaine de Lydie n'est, à proprement parler, que la large et fertile vallée de ce fleuve. Son bassin et celui du Caystre, de beaucoup moins considérable, forment à eux seuls l'ensemble de la province ancienne. Le dieu de ce fleuve, le vieil Hermos, couché sur un lit de roseaux, figure au revers des plus belles médailles antiques des villes qu'il arrose de ses eaux. Ses affluents rapides entraînent des montagnes et surtout de la chaîne du Tmolus, des alluvions dont la masse sans cesse grandissante forme dans le golfe de Smyrne, quelque peu à l'ouest de la ville, des atterrissements immenses. Ces sables s'étendent en plaine jaunâtre qui chagrine la vue et menace de rétrécir à tel point les abords

du port de Smyrne que les navires venant de la mer Égée sont forcés déjà de raser la côte opposée du golfe et défilent au pied de la verte montagne des « Deux-Frères ».

Plus nous avançons vers l'intérieur, plus le pays devient cultivé, plus la population paraît nombreuse. Nous traversons de petites stations auprès desquelles s'élèvent des villes et des villages entourés d'arbres fruitiers, de vastes cultures de coton, d'opium et de tabac. Parfois la vallée se resserre à tel point qu'à côté du bruyant Hermus il reste à peine la place nécessaire pour l'unique voie du chemin de fer. Sur les bords du fleuve, des arbres magnifiques sont groupés, tels qu'on en voit tant encore en Asie Mineure, de ces arbres séculaires que n'a jamais mutilés le moindre coup de hache. Ce sont des châtaigners, des micocouliers, des sycomores, des platanes gigantesques, et surtout une superbe espèce de chênes. Des mûriers et des figuiers d'un développement colossal entourent les habitations isolées. Dans les champs, sur les routes, on aperçoit ce grand mouvement de troupeaux qui frappe tant le voyageur nouveau venu sur la terre d'Orient; ce ne sont que buffles, bœufs et moutons aux bergers pittoresques, escadrons de chevaux paissant en liberté, et surtout longues files de chameaux pesamment chargés, dont les étranges silhouettes viennent vous rappeler à tout instant combien l'Occident est

loin et font ressortir une fois de plus cette immense confusion moderne qui fait figurer aujourd'hui dans un même paysage la lente et poétique caravane et la locomotive noire et enfiévrée.

Dans les gares se presse la foule bariolée attendant le train descendant qui va la transporter à Smyrne. L'Asiatique use plus qu'on ne le croirait du mode de locomotion nouveau mis à sa portée ; aucune description ne saurait donner une idée de la cohue multicolore et déguenillée qui encombre les wagons de dernière classe sur les chemins de fer d'Allahsher et d'Aidîn. Tous, Turks et Grecs, Juifs et Levantins, ceux du turban et ceux du fez, le prêtre et le soldat, le derviche couvert de vermine et le zeibek à la coiffure étonnante, tous jusqu'aux nomades Yuruks, jusqu'aux paysans sauvages de l'intérieur vêtus de peaux de bête, se pressent et se coudoient dans les *boxes* étroits où les enferme à la hâte un employé anglais automatique et silencieux. La plupart des voyageurs indigènes gagnent aujourd'hui par le chemin de fer les points extrêmes des deux lignes en construction, points extrêmes d'où partent pour le centre les grandes caravanes, que jadis les touristes de passage à Smyrne allaient voir se former au pont si connu, près des grands cyprès qui sont au pied du mont Pagus. Les chameaux si nombreux que nous apercevons sur la route transportent aux stations mêmes de la ligne les produits de l'intérieur.

La vallée s'élargit soudain. Nous sommes dans la magnifique plaine de Lydie, arrosée par l'Hermus; elle se prolonge au loin vers la gauche jusqu'à une chaîne de montagnes, l'ancien mont Temnus, qu'on devine à l'horizon dans la brume du matin. C'est dans cette direction que sont Thyatire et Pergame. Car nous sommes sur la terre scripturaire des sept églises dont deux, Sardes et Philadelphie, sont sur notre route, et ceci explique l'affluence dans notre compagnie des dignitaires anglicans. Cette plaine est admirablement cultivée. Partout on voit ces beaux vergers où croissent à l'envi les arbres fruitiers qui presque tous nous sont venus de ces contrées; l'amandier, l'abricotier, le grenadier, entremêlent à perte de vue les différents verts de leurs feuillages.

A notre droite, la montagne est tout près. Un immense et superbe rocher, aride, abrupt et noir, dresse vers le ciel sa silhouette énorme dont le sommet est voilé par des brouillards que n'ont point encore dispersés les rayons du soleil; sur ses pentes inférieures dont la bordure contraste avec la masse sombre qui est au-dessus, s'étale en longueur une ville considérable dont les nombreuses mosquées et les minarets disparaissent presque au milieu des grands arbres. Ce rocher, c'est le célèbre Sipyle où la triste Niobé fut transformée en pierre après avoir vu périr ses fils et ses filles sous les flèches d'Apollon.

Cette ville, c'est Manissa, l'ancienne Magnésie du Sipyle où les deux Scipion, par leur victoire sur Antiochus le Grand, donnèrent le coup de grâce à la puissance des Séleucides, une des grandes cités de l'Asie Mineure byzantine où Michel Paléologue se fit proclamer empereur, plus tard la capitale des puissants princes turkomans de Lydie ou du *Ssarukhan*, aujourd'hui chef-lieu du *sandjak* de ce nom.

Comme la plupart des villes d'Orient, perdues dans la végétation, parsemées de minarets et de blanches coupoles, Manissa produit de loin l'impression d'une ville superbe. L'illusion s'efface d'ordinaire, lorsqu'on pénètre dans des ruelles désertes et fangeuses. Manissa, que nous avons visitée en détail à peu de jours de là, fait quelque peu exception à cette règle. C'est une des villes les plus florissantes de l'Asie Mineure, dernier rendez-vous de l'ancienne aristocratie musulmane. Ses bazars sont immenses et animés par le va-et-vient incessant de toute une province. Ses khans sont pleins d'une foule affairée, ses mosquées sont belles et bien entretenues. Des morts illustres ou vénérés sont ensevelis tout auprès. On voit encore les ruines du vieux palais de ces princes turkomans qui commandaient à quarante mille cavaliers d'élite, qui imposaient des tributs aux Génois de Chio, de Mételin et des deux Phocée, qui résistaient aux empereurs de Byzance et dont les flottes luttaient contre les escadres combinées du

pape, de Venise, de Gênes, du roi de Chypre et du grand maître de l'Hôpital.

Après une courte halte, nous reprenons notre course, et c'est à peine si nous distinguons, sur les parois du Sipyle, l'emplacement de cette statue célèbre taillée dans le roc, buste informe et mutilé dont on a voulu faire Niobé pleurant la mort de ses enfants. Les stations se succèdent. L'Hermus, dont le cours s'est éloigné, disparaît dans les cultures ; à notre droite, le Sipyle est remplacé par une nouvelle chaîne de montagnes à forme étrange, à couleur rougeâtre si prononcée, à crête à tel point déchiquetée que l'impression en est des plus extraordinaires. Certes, ce ne sont plus là les formes connues des montagnes d'Europe. Que cette chaîne fantastique convient bien à cette terre de Lydie dont la mystérieuse histoire se démêle à peine au milieu des fables et des traditions d'une des plus anciennes races du monde ! Cette magnifique rangée de montagnes s'appelle le Tmolus. Elle traverse toute la Lydie et sépare le bassin de l'Hermus de celui du Caystre, le fleuve aux cygnes. A travers quelques échappées on aperçoit des vallées plus profondes, désertes, sauvages et boisées, mais le premier plan est aride et nu. Nous passons, sans nous arrêter, par la ville de Kassabah, centre important de culture cotonnière. La chaleur devient accablante, et, sous ce ciel de feu, de nombreux troupeaux de chameaux agenouillés

couvrent les immenses prairies qui entourent la ville. Nous assistons à la panique d'une de ces caravanes campée trop près de la voie. Lorsque la locomotive passe avec fracas, tous ces grands animaux effarés se relèvent d'un bond, se débarrassent en un clin d'œil de leur fardeau et fuient en tous sens, bondissant avec des ruades difformes tandis que leurs gardiens, réveillés en sursaut, remplissent l'air de leurs clameurs.

Sur la droite, la montagne se rapproche encore davantage. Parmi quelques mamelons arides, un plus élevé attire les regards : c'est la célèbre acropole de Sardes, au pied de laquelle sont les ruines de la ville antique. Le chemin de fer franchit, sur un pont de construction britannique, une rivière, ou plutôt un torrent. Hélas! c'est le Pactole, descendant du Tmolus, et qui, en place de paillettes d'or, court mêler à l'Hermus ses flots rouges et bourbeux. Sur la gauche, dans la plaine moins fertile, on distingue au loin un groupe nombreux d'éminences arrondies. Ce sont les tombes des vieux rois des Lydiens, de Crésus et de ses pères. C'est au retour que nous devons visiter les ruines de Sardes. Pour l'heure, la locomotive pressée nous entraîne quelques lieues encore à travers un paysage asiatique plein de grandeur.

Nous sommes arrivés. Une ville laide, grise et pauvre s'étend sur la droite: c'est Allahsher, l'an-

cienne Philadelphie, depuis dix-huit mois tête de ligne du chemin de fer. Les travaux de prolongement sont entrepris jusqu'à Ouchak, l'ancienne Trajanopolis, où se fabriquent les plus beaux tapis d'Anatolie. Si la guerre et une administration sans nom n'avaient vidé peut-être pour toujours les coffres des sultans, on verrait bientôt ces chemins de fer d'Allahsher et d'Aidîn, reliés d'une part avec Constantinople par Scutari, de l'autre avec Konieh, la plus grande ville de l'Asie Mineure centrale, jeter par-dessus le Taurus, vers l'Euphrate et la Mésopotamie les premiers tronçons du grand transcontinental asiatique.

Tandis qu'à la voix de leur consul, les enfants d'Albion se groupent en colonnes serrées qu'émaillent les rouges couvertures de l'indispensable Guide Murray et vont, sous la conduite d'un cicerone autorisé, visiter les ruines de la ville qui fut une des sept Églises, nous courons de notre côté jeter un coup d'œil sur ces restes vénérables.

L'impression est lugubre. Pour le commun des touristes, Philadelphie ne vaut pas la peine d'une visite. Celle-là, du moins, est une vraie ville turque poussiéreuse et délabrée. Il est midi. Les rues sont désertes ; seuls, quelques misérables chiens nous regardent passer. A travers les épais grillages en bois des fenêtres, c'est à peine si parfois on devine une forme indécise qui se soulève lentement pour

voir défiler les *giaours*. Ces ruines mêmes de la Philadelphie grecque, romaine et byzantine, les substructions de ses vingt-quatre églises n'ont d'intérêt que pour l'archéologue de profession. Ses vieilles murailles sont encore debout, à demi écroulées, à demi dérobées à la vue par des constructions modernes. Et pourtant Philadelphie eut ses jours de prospérité et presque de grandeur. Ce fut une ville grecque célèbre. Ses médailles sont frappées aux plus beaux types de l'antiquité. Sous les Byzantins et jusqu'en plein moyen âge, ce fut une forteresse importante que se disputèrent longtemps les empereurs de Constantinople et les sultans d'Iconium. Les fameux aventuriers catalans du césar Roger de Flor y vinrent en 1304, combattant à la solde d'Andronic Paléologue contre les émirs turkomans d'Anatolie.

A notre retour de la ville, nous trouvons sur le quai de la gare nos compagnons les Anglais assis à une table improvisée et somptueusement servie, et la présence en ces lieux de ces uniformes brodés, de ces sombres lévites épiscopales, des robes vertes et des voiles bleus des dames, forme avec la foule asiatique qui s'est amassée lentement un contraste qui, pour n'être pas nouveau, n'en est pas moins amusant. Le champagne et l'ale coulent à flots. Les hurrahs répondent aux toasts. Un évêque s'anime en parlant des sept Églises. Puis les *kawas* enlèvent prestement

le couvert, tandis que des naturels sans délicatesse vendent aux touristes de fausses médailles antiques, rebut des brocanteurs de Smyrne, qui ont trouvé ce moyen commode d'écouler le plus mauvais de leur marchandise.

La chaleur est telle au retour que bien des paupières se ferment un instant. C'est du reste la partie la moins curieuse de la route. Nous voici de nouveau à l'humble station de Serdik ou Sart qui dessert les ruines de Sardes. Cette fois l'intérêt est palpitant. Ces mots magiques de Sardes, de Crésus, de Pactole, ont réveillé l'ardeur des plus indifférents. Nous remontons quelque temps le cours du torrent célèbre qui traversait l'agora de la ville antique. De tous côtés, parmi les broussailles, l'œil devine des ruines basses et misérables, substructions de théâtres, de bains, de stades, ruines sans beauté comme sans valeur ; mais ce sont celles d'une de ces villes premières dont le nom a le privilège de faire battre tous les cœurs épris des vieux souvenirs. Nous courons aux seuls restes de quelque importance et qui, à eux seuls, mériteraient qu'on vienne de Smyrne pour les voir : les deux colonnes restées debout du temple de Cybèle. Sur notre route nous passons devant de nombreuses tentes de nomades Yuruks. Leurs enfants nous jettent de loin des injures, et leurs chiens féroces nous feraient un mauvais parti, si, aux cris de nos *kawas*, des femmes noires et sauvages ne

sortaient des tentes pour retenir à force de bras ces gardiens fidèles.

On a décrit bien des fois l'aspect imposant des deux superbes colonnes du temple de Cybèle, sous ce beau ciel d'Orient, au milieu de cet encadrement splendide de collines vertes et nues, adossées à des monts boisés. Vers le fond du tableau, une vallée sombre, sauvage, dont les pentes disparaissent sous une haute végétation, rappelle quelques-unes des plus belles gorges de l'Apennin vers Subiaco ou Olevano. Seules, parmi leurs sœurs gisant à terre, les deux colonnes à moitié enfouies dressent leurs fûts énormes et leurs lourds chapiteaux aux proportions admirables. Que devait être ce temple dont les débris couvrent le sol de toutes parts ! C'est à peine si l'on a dégagé quelque peu les colonnes restées debout ; les autres sont éparses, brisées ou entièrement disparues sous la végétation. Les rares touristes, les voyageurs intrépides qui, avant la construction du chemin de fer, sont venus jusqu'ici, ont osé graver profondément leurs noms obscurs dans la pierre des deux colonnes. Il y a entre autres la signature gigantesque de je ne sais quel peintre danois qui nous inspire un réel désespoir. Quelques-uns de ces noms sont du commencement de ce siècle ou même de la fin du dix-huitième.

Malgré les rayons de ce soleil asiatique, les plus courageux parmi nous ne veulent pas quitter ces

lieux sans avoir gravi le rocher de l'acropole. L'ascension est des plus rudes sur des pentes presque droites et sur un gazon glissant. L'évêque de Gibraltar nous montre le chemin. Ce petit homme sec et nerveux gravit presque en courant par une chaleur épouvantable les flancs de la montagne ; il arrive le premier au sommet et contemple d'un air de pitié profonde son secrétaire, qui se traîne essoufflé sur ses pas. L'infortuné nous confie douloureusement que voilà deux mois bientôt qu'ils mènent cette vie et qu'ils en ont pour deux mois encore.

Sur le haut de cette acropole qu'une triple enceinte défendait naguère, il ne reste aujourd'hui que quelques pans de murailles informes. Il faut des prodiges d'équilibre pour y parvenir. Sous nos pieds, des parois toutes droites d'une hauteur vertigineuse font comprendre de quelle force devait être cette position dans l'antiquité. Et quelle vue superbe de ce sommet, quel spectacle qu'on ne peut oublier! Derrière nous, c'est la chaîne du Tmolus ; à nos pieds se déroule la plaine de Lydie dans toute sa splendeur printanière, encadrée par de lointains sommets. C'est dans cette vaste étendue que se sont livrées les batailles qui ont décidé du sort des plus vieux peuples de l'Asie Mineure. C'est ici que Gygès, à l'anneau magique, vit ses soldats lydiens écrasés par les lourds bataillons d'Assour-ban-habal, le roi de

Ninive; c'est ici que Crésus, fils d'Alyattès, après avoir étendu les bornes de son empire des rives du Pont-Euxin à celles de la Méditerranée, après avoir ébloui tout le monde ancien de son faste inouï, fut mis en déroute par les Perses de Cyrus qui avait mis des chameaux sur le front de son armée et effrayé de la sorte les chevaux de la cavalerie lydienne, la meilleure qu'il y eût alors au monde.

Dans le lointain court un filet d'argent; c'est l'Hermus. Une large tache bleue brille au soleil, c'est le lac Gygée dont le nom rappelle ce berger Gygès devenu l'amant d'une reine, ce meurtrier du roi Candaule devenu par son crime souverain de Lydie et fondateur d'une dynastie nouvelle. Plus près de nous, ces éminences nombreuses disposées en files régulières sont les vastes tumulus des princes de Lydie, buttes gigantesques que les Turcs appellent les « milles tertres » et que de loin on prendrait pour un groupe de collines. On a fouillé de nos jours cette vaste nécropole et en particulier le plus grand de ces tombeaux, celui du roi Alyattès, l'adversaire du Mède Kyaxarès, tombeau dont Hérodote déjà comparait la grandeur à celle des monuments de Babylone et d'Égypte. Lorsqu'on parvint aux chambres sépulcrales, il se trouva qu'elles avaient été violées depuis des siècles et qu'elles étaient vides de leurs trésors. Sans doute, quelque armée victorieuse ou quelque peuplade attirée par la renommée fabuleuse des

richesses de Crésus et de ses prédécesseurs avait, il y a quelque deux mille ans, pris l'initiative de ces fouilles gigantesques. M. Choisy a retrouvé les débris de lits en pierre d'une rare élégance sur lesquels durent être couchés ces morts royaux.

Chacun de nous avait peine à détacher les yeux du grand spectacle de cette plaine historique. Nous ne nous lassions point de fouler le sommet de cette acropole qui vit tant de sièges célèbres. C'est dans cette citadelle que se joua le dernier drame de la chute si rapide de Crésus ; c'est là qu'il dut la vie à la tendresse filiale de son dernier-né. Ce furent ces mêmes murailles qui virent le premier acte des grandes guerres entre les Perses et les Grecs. Sardes fut prise et brûlée par les Ioniens soulevés, alliés aux Athéniens. Darius, pour se venger, envoya Mardonius se faire battre à Platée. Ce fut encore à Sardes, devenue, depuis la chute du royaume de Lydie, la résidence d'un satrape perse, que Xerxès passa l'hiver qui précéda sa grande expédition contre les Grecs. Cyrus le Jeune y rassembla ses forces pour marcher contre son frère Artaxerxès. Antiochus le Grand y assiégea pendant une année entière l'usurpateur Achæus.

Rendus pensifs par tant de grands souvenirs, nous regagnons, parmi les vestiges épars de la ville disparue, le train qui nous ramène à Smyrne. Le soleil se couche majestueusement vers la mer Égée ; sur

les routes on voit les cavaliers, les piétons s'arrêter soudain, mettre les genoux en terre et réciter la prière du soir. Puis la nuit tombe tout à fait, une nuit d'Asie, splendide, lumineuse, tout embaumée de mille parfums. De mystérieuses lumières brillent au flanc du Sipyle. A Magnésie une foule nombreuse envahit la gare; elle vient assister au départ du gouverneur rappelé à Constantinople, victime de quelque intrigue de sérail. Un train spécial va l'emmener à Smyrne avec son harem, ses enfants et ses serviteurs.

Ce fonctionnaire turk a grand air, sa personne respire le commandement. C'est un fils, nous dit-on, du fameux Ali de Janina, échappé au massacre de 1822. Sa première femme est une superbe créature, grande, élancée, toute jeune encore. Sous son *iachmak* d'une entière transparence, on distingue sans peine un visage de l'ovale le plus pur, au teint d'un blanc mat. Un immense *féredjé* qui l'enveloppe tout entière ne parvient pas à dissimuler l'extraordinaire élégance de sa taille. D'horribles bottines européennes et une ombrelle à manche démesuré, de fabrique française, telle qu'en portent nos élégantes de Biarrîtz ou de Trouville, viennent jeter leur note grotesque dans ce gracieux ensemble. Le pacha échange un salut avec le consul anglais, et nous repartons aussitôt. A onze heures du soir, nous étions de retour à l'hôtel de Smyrne.

(*Le Temps*, 4 avril 1877.)

XXVI

LE TOMBEAU D'UN PAPE FRANÇAIS.

Plus on parcourt la France, plus on est émerveillé des richesses d'art et d'archéologie qu'elle possède encore. D'Arcachon, où je viens de passer quelques semaines, on peut faire dans bien des directions des excursions charmantes : une vers Mimizan, où parmi la plus sauvage et la plus belle végétation, on admire le porche d'une église à demi envahie par la dune, porche aux curieuses figures peintes ; une autre vers Bazas, par Villandraut et Uzeste. C'est de cette dernière promenade que je voudrais dire ici quelques mots. De Saint-Symphorien, où vous conduit depuis La Motte à travers la lande un petit chemin de fer très primitif, on gagne, par une route poétique, agreste, déserte, délicieusement boisée, une ruine féodale splendide. C'est le vieux château de Villandraut, bâti au treizième siècle par le pape Clément V, le fameux Bertrand de Goth, alors encore archevêque de Bordeaux. D'énormes tours cylindriques en limitent le pourtour. Des plantes grimpantes, des lierres donnent un aspect presque riant à cette farouche et gigantesque demeure, aujourd'hui,

m'a-t-on dit, propriété des Sabran-Pontevès. De là, on gagnerait vite Bazas, ville morte de Gascogne, jadis évêché puissant sur la route d'Espagne, qui montre encore aux curieux sa belle cathédrale en haut de la place grimpante et ses restes de remparts enfermés dans un monastère de religieuses.

Mais il ne faut pas manquer de s'arrêter sur la route pour visiter Uzeste. Une surprise très grande y attend le voyageur en quête de vieux souvenirs. Dans cette humble bourgade s'élève une église des premières années du quatorzième siècle, élégante et charmante, un des plus remarquables édifices de la Gironde. Comme nous y pénétrons sous la conduite du curé nouvellement installé, prêtre instruit, plein d'amour pour l'histoire de son beau temple, nous apercevons dans un coin un vaste tombeau de pierre et de marbre, tristement mutilé, surmonté d'une statue couchée toute brisée. Et cependant ce tombeau est celui d'un Pape, d'un Pape français, le tombeau de Bertrand de Goth, né précisément à Villandraut, d'abord archevêque de Bordeaux, puis élu souverain pontife sous le nom de Clément V à Pérouse, en 1305. Ce fut lui qui transporta, quatre ans plus tard, la résidence des Papes à Avignon. Ce fut lui qui se montra si favorable à Philippe le Bel dans la lutte célèbre que ce roi soutint contre l'Ordre du Temple. Ce fut pour lui que fut exécutée la rose d'or de Bâle qui est aujourd'hui l'ornement du musée de Cluny.

Sa statue en pied orne le porche de la cathédrale de Bordeaux.

Longtemps malmené par l'histoire, Clément V est aujourd'hui jugé avec plus d'indulgence et d'équité. En 1314, tombé malade à Carpentras et sentant sa fin approcher, il voulut regagner sa lointaine patrie. Mais il mourut sur la route à Roquemaure, sur le Rhône, le 20 avril. Son clergé, d'après sa volonté, ramena son corps au diocèse de Bazas dans cette exquise église d'Uzeste qu'il avait fondée et dotée d'un chapitre à deux pas de son château natal. On lui fit plus tard élever devant le chœur un somptueux tombeau avec une grande inscription historique et sa statue couchée. Aux jours funestes des guerres de religion, en l'an 1577, ce tombeau fut violé, dépouillé et horriblement mutilé par les calvinistes. Le corps de Bertrand de Goth fut brûlé. Aujourd'hui encore, par un inconcevable oubli, ce qui reste de ce tombeau d'un des rares Papes français, ce tombeau presque unique dans notre pays, puisque à peine quelques souverains pontifes ont été ensevelis sur la terre des Gaules, ce tombeau si précieux, enlevé à une époque récente de sa place primitive, gît honteusement relégué dans un angle obscur du temple, appliqué contre les murs qui forment un des angles du transept de l'église. La statue de marbre blanc aux pieds appuyés sur un griffon est en morceaux. La tête est séparée du tronc et la face n'a conservé aucun trait

du visage. La grande plaque également brisée sur la tranche de laquelle court l'inscription, a été, on le croirait à peine, disposée avec une négligence telle qu'une portion se trouve placée sens dessus dessous, tandis que le reste de l'inscription appliquée contre la muraille demeure cachée à tous les yeux. Quelques fragments brisés sont simplement déposés sur la tombe. Les huit colonnes de jaspe, la châsse d'argent ornée d'or et de pierres précieuses, œuvre de « maître Jehan de Bonneval, orfèvre d'Orléans », ont disparu pour toujours !

On croit rêver en constatant qu'un tel monument puisse être, en France, abandonné en pareil état à l'époque où nous sommes. Et cependant ce n'est pas la première fois que l'attention publique est attirée sur le tombeau du pape Clément. Deux savants archéologues dont je m'honore d'être l'ami, MM. J. de Laurière et E. Müntz, lui ont consacré, il y a cinq ans, un mémoire plein d'intérêt. Il suffirait de quelques milliers de francs pour replacer le monument en face de l'autel dans son cadre primitif, et pour restituer, sinon restaurer, ce qui reste de ce beau vestige d'autrefois. Puissent ces quelques lignes attirer sur la tombe de Bertrand de Goth, perdue au milieu des pins des Landes, un regard favorable des membres de la commission des monuments historiques.

(*Journal des Débats*, 27 avril 1893.)

XXVII

TRÉSOR DE GUERRE DE L'EXPÉDITION DE BONAPARTE EN ÉGYPTE.

Dans un de ces charmants articles : *En marge,* qu'on lit avec tant de fruit, article paru il y a deux ans et plus dans *le Temps,* M. Henry Roujon, parlant du peintre vaudois Louis-Auguste Brun et de l'invasion française en Suisse sous le Directoire, s'exprimait en ces termes, au sujet du trésor de Berne, confisqué à cette époque par la France : « Avant son départ pour l'Égypte, Bonaparte avait fortement conseillé l'invasion de la Suisse... Dès 1797, à Milan, il avait interrogé un patricien bernois sur le trésor accumulé à Berne depuis les guerres de Bourgogne ; il pressait son interlocuteur de fournir des précisions sur la valeur de ce trésor, le volume et le nombre des coffres. Le pauvre interrogé, n'osant ni dire toute la vérité ni tout à fait mentir, parla vaguement d'une dizaine de millions. Bonaparte mit le chiffre en un des registres de sa mémoire géante. Deux ans plus tard, le Directoire chargeait le général Brune d'aller

regarder au fond du coffre-fort. On y trouva, paraît-il, sept millions en numéraire et dix-huit millions en valeurs diverses. On prétend que tout ne parvint pas à Paris. »

Dans un volume consacré par mon regretté confrère de l'Académie des inscriptions, M. E.-T. Hamy, aux *Lettres écrites d'Égypte,* par Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire, on trouve, à la page 33, des détails très intéressants sur la composition et la destination de ce fameux trésor, envoyé dès cette époque à Toulon sur les ordres de Bonaparte, pour subvenir en partie aux grandes dépenses occasionnées par les préparatifs de l'expédition d'Égypte. Dans une lettre écrite de Toulon à Georges Cuvier, le 24 floréal an VI (dimanche 13 mai 1798), Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire, quelques jours à peine avant de s'embarquer pour l'Égypte, en même temps que Bonaparte, fait à son cher et bientôt si célèbre ami, le curieux récit que voici :

« Un médailliste eût fait grande fortune ici. On y a apporté le trésor de Berne, au fond duquel il paraît qu'on n'avait pas touché depuis plusieurs siècles. On a commencé par extraire tous les écus de France pour les donner selon la valeur actuelle ; *il n'y avait que des écus de Louis XIV ou des écus de la jeunesse de Louis XV,* parce que ces pièces gagnaient à Gênes cinq sols : le reste de l'argent de Berne est donné au poids. J'ai vu, chez un directeur d'hôpi-

taux, vingt mille francs composés de toutes pièces étrangères; un assez grand nombre frappées aux armes de Suisse ayant pour face un ours; il s'en trouvait de Charles-Quint, du duc d'Albe, de tous les cantons d'Allemagne et de Suisse, de Danemark, de Russie, de Suède, etc. Toutes ces pièces étaient remarquables par leur antiquité. On a donné cet argent à 49 francs le marck, et on n'en trouve ici que 47. Il va être donné aux orfèvres qui le fondront impitoyablement. »

Aucun numismate, aucun amant du passé ne lira sans émotion ces lignes de l'illustre savant. Que de trésors, que de précieux écus aujourd'hui introuvables disparurent ainsi dans le creuset des orfèvres! Il m'a paru que la mélancolique destinée de ce magnifique trésor méritait ces quelques lignes de rappel dans le *Gaulois*.

(*Le Gaulois*, 27 décembre 1913.)

XXVIII

PRISONNIERS DE GUERRE FRANÇAIS EN ORIENT A L'ÉPOQUE DES GUERRES NAPOLÉONIENNES.

L'histoire des soldats français prisonniers durant et à la suite des longues guerres napoléoniennes est encore à faire. C'est à peine si nous possédons quelques bien rares renseignements sur ceux qui, par milliers, subirent la plus dure captivité sur les pontons anglais ou sur les vieux bateaux de guerre à Cadix, ou sur ceux qui, par milliers aussi, périrent de faim dans les prisons d'Espagne, à Cabrera surtout. Seuls les infortunés déportés dans cet îlot de sinistre mémoire à la suite du désastre de Dupont à Baylen ont toute une littérature. On ne sait presque rien sur les innombrables soldats de la Grande Armée captifs en Russie après la campagne de 1812.

Dans toute cette multitude de martyrs de la grande Épopée il faut compter parmi les plus malheureux les Français, d'ailleurs peu nombreux, qui tombèrent aux mains des Turks à la suite de l'évacuation de l'Égypte par l'armée de Bonaparte et aussi de l'occu-

pation française dans les Sept Iles et sur la côte d'Albanie. Un récent article que j'ai lu avec le plus vif intérêt dans les *Échos d'Orient* publiés sous la direction des RR. PP. Assomptionnistes de Kadi-Keuï, près Constantinople, me semble de nature à attirer l'attention sur la tragique destinée de quelques-uns de ces martyrs totalement ignorée jusqu'ici. Je voudrais résumer pour les lecteurs des *Débats* cet article du P. Sévérien Salaville, article inspiré lui-même par un autre de M. Emmanuel de Cathelineau dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*. Je cite le texte même du P. Salaville.

En 1800 ou 1801, dix soldats français de l'armée d'Égypte faits prisonniers par les Turks, sans doute à la faveur des événements qui suivirent la fatale capitulation d'El Arich, signée par Kléber, furent emmenés à Amasia d'Asie Mineure, grande ville située à quatre-vingts kilomètres à vol d'oiseau de la mer Noire. On leur proposa la vie sauve et une situation honorable s'ils voulaient devenir musulmans. Cinq d'entre eux acceptèrent, prirent le turban, se marièrent et s'établirent dans la ville même. Les cinq autres refusèrent et furent emprisonnés dans un même réduit, un de ces tombeaux antiques en forme de cellule carrée, creusés dans le haut rocher à l'ouest de la cité. Ils y demeurèrent captifs deux ans. Au bout de ce temps, comme ils persistaient à rester chrétiens, on les tua en les jetant encore vivants, dit

la tradition, dans un puits qui fut ensuite comblé de pierres et de terre.

Amasia, patrie du plus fameux géographe de l'antiquité, Strabon, fut à cette première époque de l'histoire une ville fameuse dans un site admirable, capitale des rois du Pont. On voit encore les tombeaux de ces princes creusés dans la gigantesque masse rocheuse haute de près de trois cents mètres qui domine la ville et le cours du Yéchil-Irmak, l'ancien fleuve Iris. C'est dans un de ces tombeaux suspendus aux flancs du mont, ayant appartenu jadis, non à un roi du Pont, mais à une très importante famille d'Amasia, que furent enfermés les cinq malheureux soldats français. Les RR. PP. jésuites André et Lebon ainsi que M. de Cathelineau y ont relevé les inscriptions gravées par ces infortunés durant leur longue et douloureuse captivité qui devait se terminer par la mort. Je ne connais rien de plus émouvant que la découverte sur cette lointaine et sauvage terre d'Asie des noms de ces pauvres petits soldats français qui, après tant de tortures morales et physiques, préférèrent périr ignorés de tous que d'abjurer la foi de leurs pères. N'est-il pas réconfortant de penser que leurs noms obscurs et glorieux, oubliés durant un siècle et plus, ont enfin revu le jour ?

Ces pauvres martyrs qui ont gravé ces noms sur les parois de la tombe des antiques archontes de

Cappadoce s'appelaient Peyre, Copin, Brou, Milias, Lesueur, d'humbles noms de paysans français. Les inscriptions n'avaient, lors de la visite toute récente des personnes citées plus haut, point encore été mutilées, aussi lisibles que si elles étaient d'hier. Chaque nom est accompagné du titre de « Français », de sa qualité de « prisonnier de guerre », de la date 1800 ou 1801, an VIII ou IX de la République. La tombe qui servit de prison deux ans durant à ces malheureux est un carré mesurant environ trois mètres cinquante de côté. M. de Cathelineau a pris à tâche de faire des recherches pour retrouver les origines de ces braves. Souhaitons qu'il réussisse dans ses démarches.

Dans la République des Sept Iles aussi, à la suite de longs mois de combats entre les Français d'un côté, les Anglais, les Russes, les Turks de l'autre, de nombreux prisonniers français subirent la plus dure captivité, les plus effrayantes vicissitudes. Les détails de leurs infortunes sont à peine connus. Le seront-ils jamais davantage ? Raison de plus pour s'intéresser aux bien rares renseignements que nous possédons.

Parfois, même presque toujours, ces incidents de guerre prenaient la tournure la plus terrible et la plus inattendue. Ainsi en arriva lors de la fin de la première occupation française des Iles Ioniennes. Le 4 mars 1799, après la plus héroïque résistance et le

siège le plus affreux, la garnison française rendit Corfou aux forces combinées des Anglais, des Turks et des Russes commandées par le vice-amiral Outchakof et le commodore Stuart. Les vaincus, qui avaient obtenu avec l'admiration de leurs adversaires les honneurs militaires, furent embarqués sur onze bâtiments de commerce qui, aux frais des puissances alliées, devaient les transporter à Toulon sous la protection d'une corvette russe. Dix de ces navires arrivèrent à bon port. Un seul, une polacre de l'île de Céphalonie, qui portait deux cent trente soldats français, séparé du reste de la flottille par un coup de vent, tomba aux mains d'un bâtiment pirate algérien. Nos malheureux compatriotes, faits prisonniers sans pouvoir résister dans des conditions que j'ignore, furent tous emmenés au bagne d'Alger et condamnés là aux travaux publics. Toutes les réclamations en leur faveur de l'empereur Paul Ier, même du Grand Seigneur, auprès du dey d'Alger, demeurèrent sans résultat. Leur navrante captivité dura seize mois. Seule la toute-puissante intervention de Bonaparte, nommé premier consul, rendit ces malheureux à leur patrie. Combien il serait intéressant de retrouver quelques souvenirs écrits de l'un d'entre eux ! Quelle voie douloureuse que celle qui commence à Corfou pour se continuer à Alger et se terminer enfin à Toulon ou à Marseille après quelles souffrances et quelles aventures !

En octobre 1798, les Albanais d'Ali Pacha, au nombre de quinze mille, vainqueurs à Buthrinto, sur la côte d'Albanie, des généraux français Chabot et Verrières, s'étaient jetés avec des forces très supérieures sur les quelque quatre cents soldats et les vingt officiers de la 6e et de la 79e demi-brigade qui, sur l'emplacement de l'antique Nicopolis, avaient mission de défendre Prévésa. Malgré des prodiges de valeur, les Français avaient été vaincus et massacrés. Huit officiers dont le général, Lasalcette et le glorieux Richemont, et cent quarante-sept soldats étaient tombés vivants entre les mains des Albanais. Voici ce que raconte du sort de ces infortunés, mon ami, M. Auguste Boppe, dans son intéressant livre *l'Albanie et Napoléon* : « Après la victoire, ces malheureux avaient été conduits sur la place où étaient amoncelées les têtes de leurs compagnons d'armes qui venaient de périr, et là, sous des coups « dont la douleur finit par leur arracher un consentement que la certitude d'une mort prompte n'eût pu obtenir », ils avaient été contraints d'écorcher avec le rasoir d'un Albanais ces têtes dont les masques aussitôt salés étaient entassés dans des sacs de toile. Dirigés ensuite sur Arta, toujours portant ces sacs infâmes, ils avaient fait leur entrée à Janina « sous une grêle de pierres dont la canaille de cette ville ne cessa de les accabler ».

A son grand regret, Ali Pacha ne put conserver à

Janina ces pauvres Français qu'il voulait faire servir à l'éducation militaire de son armée. Sur l'ordre de la Porte, il dut les envoyer enchaînés à Constantinople où il avait déjà dû expédier un prisonnier de marque, l'adjudant général Roze, dont il s'était emparé dans le plus lâche des guets-apens.

« Le bagne de Constantinople et les forteresses de la mer Noire, où ils furent déportés, dit M. Boppe, ne durent pas paraître un séjour pénible à ces malheureux Français qui avaient connu les prisons albanaises et les horreurs de ces longues étapes en Morée et en Roumélie au cours desquelles beaucoup d'entre eux étaient morts de froid, de faim, de fatigue ou de mauvais traitements. Aussitôt qu'un Français se trouvait hors d'état de marcher, un Albanais l'entraînait au bord d'un fossé et lui coupait la tête qu'il faisait porter à ses misérables compagnons. Ces martyrs arrivèrent en décembre au bagne de Constantinople.

Une des histoires de captivité les plus extraordinaires et les plus connues, bien que moins lugubre, est celle du fameux Pouqueville, presque dans les mêmes lieux et à la même époque, seulement un an après. Cet ancien vicaire constitutionnel en Normandie qui avait fait plus tard partie, à titre de médecin, de la célèbre commission d'Égypte, créée par Bonaparte, fut depuis consul général de Napoléon auprès du fameux Ali Pacha de Janina, plus

tard encore associé correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France et un des premiers historiens de l'affranchissement de la Grèce. En qualité de consul général, il a rendu à sa patrie et aussi aux lettres les plus courageux et les plus signalés services. Mais ses aventures les plus curieuses, qu'il a racontées lui-même en trois volumes et qui ont été rapportées depuis par mon si regretté confrère et ami Jules Lair, datent de l'époque de son retour de l'expédition d'Égypte. Sa santé ruinée l'avait forcé de quitter les rives du Nil. « Il s'était, dit M. Boppe, embarqué le 14 brumaire an VII à Alexandrie sur une tartane livournaise, la *Madona di Montenegro,* qui devait le ramener à Toulon avec deux autres membres de la commission d'Égypte : Bessières, cousin du futur maréchal de ce nom, et Gérard, plus un certain nombre d'officiers que Bonaparte renvoyait en France pour des raisons diverses : le chef de brigade du génie Casimir Poitevin, le colonel d'artillerie Charbonnel, Fornier, commissaire des guerres, l'adjudant commandant Beauvais, deux officiers de marine, Joye et Bouvier, et Mathieu, guide du général en chef. » Un religieux, Guérin, ou Guérini, destiné à de curieuses aventures, s'était, lui aussi, embarqué sur ce navire (1). Par suite de

(1) Guérini abjura, fut circoncis, et, sous le nom de Méhémet, devint l'imam du palais ou *yali* d'Ali Pacha et un de ses plus influents secrétaires !

l'incapacité de son capitaine qui, voulant aller à Toulon, s'était fourvoyé dans l'Adriatique, la *Madona di Montenegro* fut arrêtée en pleine mer par un corsaire tripolitain. Aucune résistance n'était possible. Les officiers français furent aussitôt enchaînés. Le Tripolitain qui prit le commandement de leur tartane était un certain Reiss Hamed, jadis délivré des prisons de Malte par les Français de Bonaparte et qui, après avoir servi en Égypte le général Dumas, le père d'Alexandre, en était vite revenu à son premier métier. Il se déclara l'ami de la France, mais, fort mauvais marin, il alla perdre son bateau sur les côtes de Morée. Heureusement qu'un de ses prisonniers, officier de marine français, se saisissant de la barre, réussit à conduire le malheureux navire dans la baie de Navarin.

Là, j'ignore pour quelles raisons la *Madona di Montenegro* débarqua trois de ses prisonniers : Joye, Fornier et Pouqueville. Deux autres, l'adjudant commandant Beauvais et Gérard, furent livrés par les corsaires à l'amiral Kadir Pacha, chef de l'escadre ottomane, qui, à ce moment, faisait le siège de Corfou. Le restant des Français fut amené par leur propriétaire à Buthrinto sur la côte d'Albanie et vendu par lui à Ali Pacha, ce tyran sanguinaire « dont les mains fumaient encore du sang des Français morts sur le champ de bataille de Prévésa ».

Par exception, le sort de tous ces hommes fut

relativement assez doux. Je commence par le plus connu de tous, Pouqueville, et ses deux compagnons. Conduits en trois étapes à Tripolitza, ils y passèrent sept mois dans une demi-captivité fort tolérable. Dirigés ensuite sur Nauplie, ils y furent embarqués pour Constantinople, où ils furent internés au fameux château des Sept Tours. « Pouqueville se voyait perdu », dit M. Boppe. Tout au contraire, ce fut un coup de fortune pour lui. Il y trouva comme compagnons de captivité, enfermés en cette prison fort douce qui n'était nullement un bagne, à la suite de la rupture de la France avec la Porte : le chargé d'affaires de la République, Ruffin, le drogman Kiefer, Alsacien et philologue, ancien professeur à l'École des Jeunes de langues, le commandant Rose enfin, si indignement réduit en servitude par Ali Pacha. Ce dernier, après l'avoir attaché à son service, marié à une Grecque charmante, comblé de biens, l'avait en un jour de colère dépouillé de tout pour l'envoyer à Constantinople où il mourait de chagrin et de honte. Il y avait encore là Richemont, un des plus glorieux héros de Prévésa, tombé, criblé de blessures, sur les cadavres de vingt musulmans, Richemont, devenu général depuis, et dont les *Mémoires*, imprimés en 1858 à Moulins, sont aujourd'hui presque introuvables.

Pouqueville, dit Jules Lair, nous a laissé un piquant récit de la vie que menaient ces infortunés :

« On se levait à huit heures pour déjeuner à neuf. Qui manquait à l'appel restait à jeun. La petite troupe jouait ensuite aux boules et se promenait jusqu'à trois heures. Alors dîner. Nouvelle promenade. Puis, mêmes jeux. Frugal souper. Rentrée dans les chambres humides, infestées par les crapauds. » Comme toujours, le malheur aigrissait les esprits. On y vivait comme chiens et chats ; Pouqueville avait pris en horreur le chef d'escadron Beauvais, homme du reste peu estimé. Par contre Kiefer lui donnait des leçons de grec. En juillet 1801, une partie des prisonniers, dont Pouqueville, eurent permission d'aller habiter la maison d'arrêt de Péra. Même au bout de trois mois, ils purent rentrer en France d'où Pouqueville repartit en 1805 pour jouer un rôle important comme représentant de la France auprès du même Ali Pacha à Janina. »

J'en arrive à ceux des Français qui avaient à Buthrinto été livrés à Ali Pacha. « Sans perdre une heure, dit M. Boppe, Ali utilisa le talent de ces hommes que sa bonne étoile mettait ainsi entre ses mains. Sur son ordre, Poitevin traçait les fortifications de Janina et établissait les plans des forts qui devaient être disséminés autour du lac ; Bessières dirigeait l'exécution de ces travaux, tandis que Charbonnel s'occupait des canons du Pacha, groupant à Bonila toute son artillerie, aussi pittoresque que diverse. Lui, qui avait l'âme d'un tigre, ému

cependant de pitié par la douleur de Bouvier que le mal du pays torturait, l'autorisa à rentrer en France. Nous avons vu les aventures peu honorables du carme Guérini. »

Ces malheureux, quoique assez bien traités par leur sauvage maître, souffraient affreusement de leur exil. Après deux ans Charbonnel, puis Poitevin réussirent à se sauver à Corfou, à la grande colère du Pacha. Bessières les retrouva dans cette île où de nouvelles souffrances les attendaient avant qu'il leur fût donné de revoir la France.

On pourrait citer bien d'autres aventures douloureuses de tous ces Français audacieux que le sort contraire des armes fit, dans les premières années du siècle précédent, tomber aux mains des Turks en Orient !

(*Journal des Débats,* 19 octobre 1915.)

XXIX

UN ÉPISODE DE LA CAMPAGNE DE FRANCE A COLMAR EN DÉCEMBRE 1813.

Les touristes qui, entre deux trains, s'en vont visiter ce charmant et mélancolique Musée des *Unterlinden* de Colmar, célèbre par les œuvres de Martin Schongauer et de Mathias Grünewald, et dont M. Paul Acker vient de donner une si poétique description dans un des derniers numéros de la *Revue des Deux Mondes,* remarquent, dans une des salles consacrées à l'histoire municipale de cette vieille cité alsacienne, un fort étrange portrait gravé : la tête d'un homme superbe, tout jeune encore, à la noire chevelure bouclée, à la barbe également d'un noir d'ébène. Cet homme semble déjà mort ou du moins moribond. Ses grands yeux sont fermés. Une inscription gravée au-dessous donne son nom : celui d'un officier supérieur de Cosaques tué sous Colmar, en décembre 1813.

Ce portrait d'apparence bizarre, devant lequel bien des visiteurs passent avec indifférence, est

cependant un héroïque et poignant souvenir d'un de nos derniers succès de la grande Épopée, en même temps que du premier combat livré contre les envahisseurs de la patrie dans l'immortelle campagne de France de 1814. Parcourant un des volumes de la première *Revue d'Alsace*, aujourd'hui bien oubliée, j'ai retrouvé, l'autre jour, un article vieux de plus d'un demi-siècle, que je n'ai pu lire sans émotion et qui, dans le plus simple récit, nous explique la présence de cette gravure au musée de Colmar.

On était aux jours anxieux du mois de décembre de la terrible année 1813. La grande armée, après les luttes gigantesques de Leipzig, avait dû battre en retraite. Malgré l'héroïque succès de Hanau, elle avait dû, incroyablement diminuée, repasser le Rhin, suivie de près par les forces coalisées de presque toute l'Europe. Pour la première fois, depuis tant d'années, le sol sacré de la patrie venait d'être foulé par les soldats d'Autriche, d'Allemagne et de Russie. Sur la frontière d'Alsace, un premier corps d'armée ennemi, commandé par l'archiduc Ferdinand, passant par Bâle, avait franchi le grand fleuve et occupé Mulhouse le 13 décembre. Colmar, situé à une quarantaine de kilomètres environ, était vide de troupes françaises. Le signataire de l'article de la *Revue d'Alsace* demeurait à Munster, dans la riante vallée de ce nom. Patriote ardent, il accourut aux

nouvelles à Colmar, rencontrant sur la route des familles en pleurs qui gagnaient déjà, avec leurs bagages, les passages des Vosges. C'est le curieux récit de ce témoin oculaire que je vais suivre désormais presque mot pour mot.



A Colmar, le 23 décembre, un jeudi, on vit arriver, par la route d'Erstein, quelques troupes françaises. C'étaient une compagnie d'infanterie légère composée en partie de Piémontais et quatre cents hommes des cohortes de la Haute-Saône, commandés par deux officiers. Ils portaient encore leurs costumes de paysans, chapeaux ronds et bonnets de coton. C'était un faible secours qui ne rassura point la population colmarienne, effarée. Alors encore, le plus vif patriotisme était universel et la douleur de l'invasion étrangère étreignait tous les cœurs.

A midi et demi, le gardien du clocher de l'église Saint-Martin cria dans son porte-voix : « Plusieurs centaines de cavaliers ennemis arrivent par la route de Bâle ! » On cria sur la place d'armes : « L'ennemi arrive ! » Les gens du marché plièrent bagages ; les boutiques se fermèrent. La compagnie d'infanterie légère gagna la porte de Brisach, tandis que les cohortes se débandaient en partie. Au même moment, un corps de partisans, avant-garde de

l'armée alliée, corps d'environ cinq ou six cents cavaliers d'armes mélangées : hussards Szecklers et de Hesse-Hombourg, chevau-légers bavarois et cosaques irréguliers, entrèrent en éclaireurs par la porte de Bâle. Cette pointe de reconnaissance était commandée par le général autrichien Scheibler. Le *Rittmeister* d'Arnstein, fils, paraît-il, d'un banquier de Vienne, était à la tête des hussards de Hesse-Hombourg. Quatre-vingts cavaliers ennemis occupèrent la place d'Armes. Des vedettes, pistolet au poing, furent placées à l'angle de chaque rue. Toute résistance était inutile. Le préfet, comte de Lavieuville, et les autres autorités avaient réussi à fuir en chaise de poste, poursuivis de loin par quelques cavaliers ennemis. Le piquet de cosaques, posté au carrefour de la rue des Juifs, fut vivement apostrophé par le capitaine en retraite Starck, décoré de la Légion d'honneur, qui, du haut de sa fenêtre, ne craignit pas d'en appeler à la population pour chasser cette troupe.

Il se passa alors ce qui se passe dans toutes les villes brusquement occupées. Le *Rittmeister* d'Arnstein, en termes insolents, réquisitionna des vivres pour sa troupe. A quatre heures, vers la nuit tombante, par mesure de précaution, il évacua les rues de Colmar et alla établir son camp à deux cents mètres de la porte de Bâle, sur la route du même nom.

On savait que ce corps ennemi n'était qu'une avant-garde d'une des grandes armées coalisées. La ville était ainsi depuis plusieurs heures plongée dans une morne stupeur, quand, soudain, vers les six heures du soir, des sons de trompette et un bruit lointain de cavalerie se firent entendre dans la direction du nord; on crut distinguer des commandements et des jurons français! C'étaient environ mille dragons dits d'Espagne, ces fameux dragons d'une bravoure si renommée, même au temps de l'Empire. Cette première colonne, formant l'avant-garde de la division de cavalerie du général comte Milhaud, était sous les ordres du général L'Héritier, assisté de son aide de camp, un noble alsacien, M. Zorn de Bulach, et du valeureux général baron Sigismond de Berckheim, qui venait de s'illustrer à la Bérésina par son admirable bravoure. Elle venait de Strasbourg. A Ostheim, dernière localité avant Colmar, apprenant que cette ville était occupée par l'ennemi, elle avait, insoucieuse du petit nombre, marché résolument à sa rencontre.



Traversant en hâte Colmar, cette belle cavalerie se rendit immédiatement au faubourg de Bâle, acclamée par la population enthousiaste qui lui distribuait des vivres, et qui, électrisée par ce secours si

inattendu, éclaira toutes les croisées de la ville. On s'emparait des dragons pour les héberger.

Au bruit de cette arrivée, la colonne enn emieavait rétrogradé jusqu'en avant de Sainte-Croix, le premier village sur la route de Bâle. Dès le matin suivant, notre narrateur se précipita de nouveau dans la ville. Le Champ de Mars était désert. Il n'y rencontra qu'une personne qui lui dit qu'on se battait déjà vers Sainte-Croix. Il était plus de midi. Sur la place du Palais-de-Justice, un immense rassemblement de peuple s'était formé. Je laisse la parole à notre chroniqueur:

« Au coin de la rue, le premier spectacle de la guerre s'offrit à mes yeux : un dragon blessé, encore à cheval, chancelant, soutenu par un camarade. Sa tête nue portait une horrible entaille; le coude gauche était fracassé par un coup de sabre. Entouré par des citoyens qui s'empressaient autour de lui et de femmes qui se lamentaient, il but un verre de vin et ne fit entendre que des cris de colère d'avoir dû quitter le champ de bataille.

« Le quartier général se trouvait en face du palais. On me désigna les généraux Milhaud, Piré, L'Héritier et de Berckheim. En ce moment, on amena le premier prisonnier, qui avait peine à passer la foule curieuse. C'était un cosaque. Il était coiffé d'un haut bonnet pointu, bleu foncé comme le reste du costume ; sa ceinture rouge n'était qu'un mouchoir blanc teint de sang. Son attitude était humble. Il

salua à la façon orientale, les bras croisés sur la poitrine, un officier qui l'accosta pour le conduire à l'état-major.

« Au faubourg de Bâle, il y avait maintenant toute la division de Milhaud, dont les derniers escadrons étaient arrivés dans la matinée. Il y avait aussi quelque cavalerie légère. Chaque régiment, réduit par tant de campagnes, comportait au plus trois cents hommes. Mais quels admirables soldats !... Leurs figures martiales, hâlées par le soleil d'Espagne, avaient cet air imposant et sérieux que donne aux vieilles troupes l'habitude des combats. Leur attitude était pleine de confiance et d'enthousiasme. Prêts à monter à cheval, les uns chantaient, les autres juraient d'impatience ou vidaient un verre de vin de France. Ils étaient seuls devant une armée entière. Ils lui ont fait faire une halte de quelques jours. »

Cependant l'avant-garde ennemie, ayant reçu des renforts, comptant maintenant plus de deux mille cavaliers, était revenue à quelques pas de la ville. On entendait leurs chefs s'écrier : « Vorwærtz, hurrah ! es sind nur Conscripten ! » Soudain, quatre cents dragons au pantalon brun à passepoil rouge, dit pantalon d'Espagne, débouchent au galop. Ils se précipitent sur la route de Bâle. L'ennemi tourne bride. Ils le poursuivent, enlèvent un convoi de poudre pris par lui la veille, traversent, toujours au

galop, tout Sainte-Croix et s'avancent jusqu'à Mergenheim, l'ennemi toujours fuyant. Dans cette poursuite à travers le village, un dragon fondit avec une telle impétuosité sur un cosaque qu'il lui passa son sabre au travers du corps et que la pointe de la lame alla s'enfoncer dans le portail d'une maison de paysan.

***

« Dans ce brillant combat de cavalerie, première rencontre sur le territoire français, on vit au pont de la Thur cinquante dragons se battre en héros, résistant à l'attaque d'au moins un millier de cavaliers ennemis. Les coalisés perdirent deux cents morts et deux cents blessés ou prisonniers. Quatre-vingts dragons français en tout restèrent hors de combat. La plupart des Français étaient blessés à coups de lance, et leurs ennemis à coups de pointe. Les morts étaient couchés au bord de la route. Le premier soldat tué était couché près de Steinkrütz, en montant vers Sainte-Croix, à gauche de la route. C'était un hussard Szeckler.

« Un de ces héroïques dragons français était natif de la petite ville toute voisine de Kaisersberg. Il avait déjà amené six cosaques prisonniers, quand on lui dit : « Veux-tu à boire ?... » — « Non, répondit l'infatigable dragon, je m'en vais encore en cher-

cher un. » Et il revint effectivement avec son septième prisonnier, également cosaque.

« Un autre dragon, originaire de Herrlisheim, qui, la veille, avait eu la permission de revoir sa famille, entendit les coups de feu sur la route de Bâle. Il se précipita à travers champs et, le long de la digue, rejoignit ses camarades durant le combat au pont de la Thur. Il tua deux cosaques.

« En sortant par la porte du faubourg, poursuit notre témoin oculaire, je vis arriver, prisonnier, le chef de cosaques, Pedro (Pierre) Romonenski, nommé Pedro Aurazin dans le rapport du général Milhaud. C'était un homme superbe, à barbe très noire ; sa physionomie avait le type persan antique. Il était gravement blessé, couché sur la paille, dans une charrette de paysan. Le dragon qui l'avait fait prisonnier, en lui infligeant dix-huit blessures, portait en bandoulière sa petite giberne en velours noir richement garnie d'ornements en argent, ses armes, et, sur sa poitrine, il avait arboré ses décorations. Une scène touchante m'a laissé de ce tableau une vive impression : deux cosaques, dont l'un, son neveu, jeune homme de seize ans, accompagnaient leur chef blessé, en pressant ses mains avec des transports d'affection et de douleur ; ils soutenaient parfois sa tête, que le cahot de la voiture rendait parfois plus souffrante, et versaient des larmes. Cette sensibilité de la part de pareils hommes, habi-

tués aux scènes de la guerre, m'a ému surtout quand, par un regard, le blessé leur exprimait la satisfaction de mourir dans leurs bras et d'avoir près de lui deux cœurs fidèles. Il mourut le même soir, à l'hôtel de la République, aujourd'hui les Trois-Rois, et fut enterré avec les honneurs militaires. M. Rossbach, professeur de dessin, ayant fait son portrait, l'a gravé à l'eau-forte ; une épreuve se trouve au Musée de Colmar. » C'est ce portrait étrange dont j'ai parlé en tête de cet article.



« La route de Sainte-Croix était couverte d'une foule de curieux crottés, la figure longue et stupéfaite, de blessés, de prisonniers qui suivaient sans autre guide que la route, de cavaliers d'ordonnance lancés ventre à terre, éclaboussant les passants. La plupart des blessés étaient des hussards Szecklers et des cosaques. Un de ces derniers, de très grande taille, avait reçu un formidable coup de sabre à travers la figure. La moitié du nez pendait avec une partie de la mâchoire. Le sang inondait sa forte barbe noire et tout le devant de son corps. Il n'en marchait pas moins seul, droit et silencieux, comme en un jour de parade.

« Puis arriva une benne, sur laquelle était couché un officier blessé mortellement, aux cheveux blond-

roux, à l'uniforme vert-pomme glauque, au shako bleu clair. C'était le lieutenant-colonel de Hesse-Hombourg, *Rittmeister* d'Arnstein, qui, la veille, était entré si insolemment dans Colmar.

« Ainsi défilèrent beaucoup de blessés et, parmi eux, peu de dragons ; ils avaient eu l'avantage. L'un d'eux, grièvement blessé, était soutenu sur son cheval par deux cosaques qui tenaient la bride. Un autre et un cosaque, blessés tous deux, marchaient se donnant le bras, mais le cosaque avançait péniblement, en gémissant et poussant des cris de damné.

« Nous avions atteint l'extrémité des vignes, au milieu d'une cohue de militaires, de bourgeois, de paysans, quand le jour baissant nous invita à la retraite. Nous quittâmes Colmar le cœur brisé. Il faisait nuit ; pour la dernière fois nous répondîmes : « Ami » au « Qui vive ! » des soldats français en vedette sur la route de Wintzenheim. »

Hélas ! l'ennemi était trop nombreux. La division Milhaud, ne recevant pas les renforts qu'elle attendait, dut battre en retraite sur Schlestadt. Dans la nuit du 2 janvier 1814 les troupes françaises étaient parties en silence. Le 3, au matin, on apprit avec stupeur que l'ennemi entrerait le jour même, et cette fois définitivement, à Colmar. Il en fut ainsi à deux heures précises. C'était la fin. Le récit très détaillé de la *Revue d'Alsace* dont j'ai détaché ces quelques

passages est confirmé par le rapport du général Milhaud sur le combat de Sainte-Croix paru au *Moniteur* avec cette note à la suite : « Sa Majesté a accordé trente décorations de la Légion d'honneur aux officiers, sous-officiers et soldats choisis parmi ceux qui se sont le plus distingués. »

(*Le Gaulois*, 2 janvier 1911.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

RÉCITS D'ÉPOQUES DIVERSES